

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Excursions sur les bords du Rhin en Hollande et en Belgique ...

Chaumont

Limoges, [1858?]

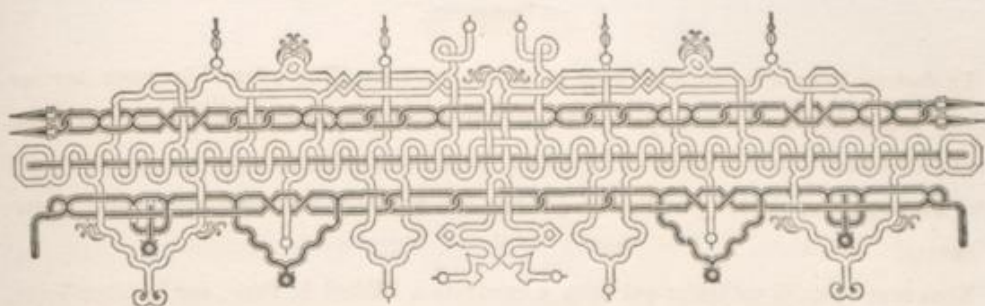
Belgique

[urn:nbn:de:bsz:31-125034](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-125034)



Anvers et l'Escaut

A. Del. - Peintre et Graveur à Anvers 1814



BELGIQUE.

I.

La nuit les chats sont gris. — *Anvers*. — Physionomie de la ville au réveil du matin. — Rubens d'abord. — Notre-Dame et ses merveilles. — Saint-Jacques. — Rubens encore. — Jardin zoologique. — Affabilité belge. — Porter, fano, Lambik. — L'harmonie. — Promenade en calèche. — La citadelle. — Lunette Saint-Laurent. — Un scalde moderne. — Histoire de la Belgique. — Sièges d'Anvers. — Eglises, monuments et musée. — Rubens toujours. — Les rives de l'Escaut le soir. — Tête de Flandre. — Archers flamands. — *Gand*. — Aspect de la ville. — Maison des bateliers. — Monuments. — Château des comtes de Flandre. — Marguerite l'Enragée. — Prodiges de la cathédrale de Saint-Bavon. — Van-Eyck. — Saint-Nicolas. — Van-Dick. — Béguines. — Ruines d'un cloître au clair de lune.

Anvers, octobre 1833.

MA CHÈRE AGATHE,

Avec la santé m'est revenue la bonne humeur, avec la bonne humeur l'impérieux besoin de t'aimer; et avec le besoin de t'aimer le désir de t'écrire. Comme rien n'est plus facile, je cède à mon désir. C'est toi qui auras le plus à t'en plaindre, car il faudra que tu me lises. Donc je t'écris d'Anvers, où nous sommes arrivés hier, dans la nuit, ayant quitté Dordrecht assez tard, dans le jour. C'est comme un nid de goëlands au milieu des eaux, et nous aimions beaucoup ses aspects monotones peut-être, mais ayant aussi leur poésie.

Excursions.

La douane belge s'est montrée pour nous fort courtoise. Elle a fermé les yeux sur certaines bagatelles de femmes que je te montrerai, et pour lesquelles j'avais des battements de cœur. Une fois sortie de l'examen, je me suis endormie sur les coussins moelleux du wagon, et c'est à grand'peine que l'on m'a réveillée à notre entrée dans la gare d'Anvers.

Nous avons pris là un fiacre qui nous a conduits à l'Hôtel du Parc, sur la place Verte, en nous faisant franchir des remparts, des portes, toutes choses qui, de nuit, nous semblaient effrayantes, et que j'ai trouvées charmantes aujourd'hui, au grand soleil. Tant il est vrai que la nuit tous les chats sont gris. L'une de ces portes est relevée de trophées et d'armoiries, et nous fait engager dans une longue et spacieuse rue, qui va s'élargissant jusqu'à ce qu'elle atteigne les proportions d'une grande place. C'est la rue de Meer. Une chose nous frappe tout d'abord dans cette course nocturne, et j'y trouve un plaisir extrême : c'est de voir, à chaque coin de rue, des lampes ou lanternes qui brûlent devant des images de la Vierge ou des Christs blêmes et ensanglantés. Poésie pieuse, qui fait bien au cœur..., car où la foi brille, l'amour saint brûle !

Notre hôtel du Parc est magnifique. Situé au centre de la ville, il donne, d'une part, tout près de cette rue en entonnoir, qui a nom rue de Meer, et il a sa façade sur la place Verte, bien nommée, car elle est plantée d'arbres magnifiques, au centre desquels s'élève une superbe statue de bronze avec un piédestal de marbre, portant pour admirable inscription ce seul mot :

P. P. RUBENS.

Pierre-Paul Rubens est un si grand artiste que son nom seul est un éloge. Il est le héros de cette ville d'Anvers, comme Raphaël celui de Rome, Holbein celui de Bâle, Rembrandt celui d'Amsterdam, Van-Dyck celui de Gand, Hemmeling celui de Bruges, Van-Eyck celui de toute la Belgique, Murillo celui de l'Espagne, et Michel-Ange celui du monde entier.

De très-bonne heure, ce matin, je me suis préparée à sortir ; car j'entendais M. Dory dire à Emile :

— *Anvers* vient d'*Antwerpen*, *main coupée*, que la ville porte en effet dans ses armoiries. On dit, à cette occasion, que sur les bords de l'*Escaut*, fleuve qui arrose Anvers, comme le Rhin arrose Bâle, Strasbourg, Mayence, Coblenz, Cologne, habitait un géant qui s'était fait douanier. Il examinait toutes les cargaisons des bateaux de l'*Escaut*, et se faisait de petites pacotilles, à son profit, de ce qu'il prélevait sur le trop-plein des colis. Or, il y eut un certain Brabant, petit, mais brave, qui s'impatientait du régime imposé par le géant ; et, un jour que la moutarde lui monta au nez plus fort que d'habitude, il coupa la main du géant, et l'envoya se promener dans les profondeurs du fleuve.

Tu vas voir une ville qui n'a pas la forme d'un triangle, comme Rotterdam, mais la figure d'un arc, dont l'Escaut est la corde; et, comme Anvers, qui compte cent mille habitants, n'a pas moins de vingt-deux places, de trente églises; offre des rues larges et régulières; de superbes faubourgs et de belles promenades; une académie des beaux-arts, dont les Anversoïis sont très-friands; un athénée: un collège; un musée; une bibliothèque; un jardin zoologique; un palais impérial; une maison anséatique; un bain; des quais pittoresques; une citadelle; et surtout une maison ayant appartenu à Rubens, des tableaux peints par Rubens, une cathédrale illustrée par Rubens, un Saint-Jacques offrant à notre curiosité le tombeau de Rubens; juge combien nous avons à voir, prépare-toi, et partons!

Nous partons, en effet, ma chère amie, et à peine sommes-nous arrivés sur la place Verte, au pied de la statue de Rubens, que nous voici en extase devant la magnifique, la sublime, la merveilleuse flèche de la cathédrale, qui est là devant nous, dorée par le soleil levant, rutilant sur un ciel d'azur sans aucun nuage, et nous faisant entendre ses mélodies aériennes comme pour saluer notre bienvenue.

Et puis, tout autour de ce splendide édifice, figure-toi quantité de maisons bâties à la mode espagnole, car Anvers a été espagnole, ayant pignon sur rue, en bois, avec des fenêtres à petits carreaux plombés.

Où aller, tout d'abord, sinon dans la maison de Dieu, dans cette riche cathédrale, dédiée à Notre-Dame, d'abord et avant tout pour prier, mais ensuite pour admirer?

Donc, en passant au milieu de ces pâtés de maisons, qui datent du moyen-âge et de la renaissance, et qui portent le vénérable vernis des siècles, nous entrons dans *Notre-Dame*, les yeux encore fixés sur sa flèche espagnole, qui s'élance déliée comme un mât gigantesque dominant toute une flotte. D'abord nous courbons la tête. Sous tant de majesté sainte, comment ne pas s'incliner? Le catholicisme seul peut inspirer et conduire à fin une œuvre aussi grande, aussi belle!

Cette église est du *xiii^e* siècle; mais elle ne fut achevée que sous Charles Quint. Tout y était d'or, jadis: vases sacrés, flambeaux, ostensoirs, crédences, encensoirs. Nous sommes arrêtés par des confessionnaux sculptés, par une chaire admirablement œuvrée, découpée, fouillée à jour, offrant à l'œil tout l'Eden, à sa sortie de la main de Dieu; les animaux, les oiseaux, les arbres du paradis terrestre, et jusqu'au singe qui fait la grimace sur le haut de l'escalier. Les quatre parties du monde, Asie, Europe, Afrique et Amérique, se prêtant un mutuel secours, supportent la tribune. Ce magnifique travail est l'œuvre de Verbruggen. Puis nous contemplons aussi un superbe Christ en croix, fait par Goethals, avec le bronze d'une statue de ce duc d'Albe qui martyrisa la Hollande. Aussi dit-on que *d'un profond scélérat on a fait un grand saint*.

Mais nous avons hâte d'arriver à la *Descente de croix*, et à la *Crucifixion*, de Rubens. Ce sont là les deux trésors inestimables que nous voulons voir de suite, sans retard. Nous

avons soif d'être en face de ces inimitables chefs d'œuvre. Nous savons à l'avance, qu'en Belgique les merveilles de l'art sont cachées sous de vastes rideaux de serge qui ne permettent de contempler ce qu'ils voilent qu'autant que l'on fait jouer une clef d'or. Cette clef d'or, nous la portons à la main : mais, hélas ! nulle part nous ne voyons de serge verte.

Je me trompe : nous arrivons juste au moment où le suisse fait mouvoir l'un de ces rideaux qui couvre un grand tableau, celui du maître autel. Ce n'est ni la *Descente* ni la *Crucifixion*, mais c'est égal, c'est de Rubens, *l'Assomption de la Vierge*, page magnifique, la plus noble peut être, celle qui donne à Marie ce cachet divin, cette grandeur mystérieuse et virginale que l'on comprend le mieux. Ce sont des Anglais qui ont le privilège de faire lever le rideau : nous sommes là, nous en profitons. Rubens a mis seize jours à parfaire ce chef-d'œuvre, et il toucha cent florins par jour, soit près de six-mille francs...

Puis de guerre las, nous demandons la *Descente* et la *Crucifixion*.

— Ces deux toiles sont dans l'atelier de restauration, nous répond un bedeau.

Il paraît que c'est la manie des Belges de souvent restaurer. Peu importe, nous avons le mot de l'énigme, on nous indique l'atelier, nous y courons...

Je les ai vus, ma chère Agathe, ces deux inimaginables compositions, et je suis restée muette en les regardant. C'est te dire combien je fus émue. Oui, nous sommes restés au moins une heure devant ces peintures incomparables, et les toiles, leurs volets, leur saint Christophe, nous avons tout contemplé dans le silence de l'admiration. N'attends pas de moi la description de ces tableaux dont tu as vu partout des copies, car il est de ces choses qui perdent à la description : on ne peut que se taire. Je ne te conterai qu'une rapide anecdote.

Rubens, ici je t'en préviens on prononce Rubènece, Rubens faisait construire une maison dans le voisinage d'une propriété de la société des arquebusiers. Il empiéta quelque peu sur leur terrain. *Indè iræ*, comme dirait M. Dory. Donc, pour contenter tout le monde il fut décidé que Rubens ferait un saint Christophe, patron des arquebusiers, et que cette toile serait donnée par lui à la société. En se mettant à l'œuvre, Rubens se frappa le front : Christophe veut dire Porte-Christ... fit il... Je vais donc faire des Juifs portant le Christ qu'ils descendent de la croix : sur les volets ouverts, je représenterai la *Visitation* de la Vierge portant le Christ dans son sein, et la *Présentation* qui montrera la Vierge portant le Christ dans ses bras !... Ce qui était dit, fut fait. De là le fameux tableau de la *Descente de Croix* donnée aux arquebusiers. Ceux-ci goûtèrent mal la chose et ne reconnurent pas un chef-d'œuvre dans le tableau, les misérables ! Il fallut les contenter. C'est alors que sur les volets fermés, Rubens peignit un saint Christophe gigantesque. Enfin les gens de l'arquebuse furent satisfaits.

Je ne vais pas te parler de toutes les richesses de cette riche cathédrale d'Anvers, ma bonne Agathe : j'aurais trop à faire.

Je te signalerai seulement un *Portrait de Moretus*, ami de Rubens, et un tableau de la *Résurrection* du même artiste;

Une *Noce de Cana*, par Martin de Voss ;
La magnifique *Tête de saint François*, de Murillo ;
La *Cène*, par Otto Vénus ;
Et un *Jésus dans le temple*, par Frank le Vieux.

Au pied de la grand'tour, je te signalerai également le tombeau d'un grand artiste anversois, Quintin Métzys, surnommé le *Maréchal d'Anvers*, mort en 1529. Cet homme était forgeron, mais un forgeron habile : et la preuve c'est que ce fut lui qui exécuta le tombeau en fer du roi Edouard IV, que l'on admire en Angleterre. Ce forgeron désira épouser la fille d'un peintre, Anversois comme lui, du nom de Floris. La fille d'un artiste à un forgeron ! juge de la colère de Floris... Métzys ne se décourage pas. Il quitte l'enclume et le marteau, prend la palette et le pinceau, et le voilà travaillant si fort et si bien, qu'il produit des chefs-d'œuvre, une *Descente de Croix* sublime d'expression, des *Pescurs d'or*, qui ont enthousiasmé toute l'Europe, etc., mérite un surnom glorieux, et épouse celle que son cœur appelait. Aussi telle est son épitaphe :

Connubialis amor de mulcibre fecit Apellem.

A côté se voit la bonne tête flamande du bon maréchal d'Anvers, et de l'autre côté, en regard du vers précédent, ces mots :

Quintino Metzys.

*incomparabilis artis pictori, admiratrix grataque posteritas
anno post obitum sæculari CIO. IS, CXXIX. (1629.)*

Nous sortons de la cathédrale, et, chemin faisant, nous visitons :

L'*Hôtel-de-Ville* qui forme la principale façade de la place de ce nom ; un marché l'encombre en ce moment de ses mille produits, ce qui ne nous empêche pas d'admirer bon nombre de maisons dont mille propriétaires feraient fi, les Vandales !

Nous traversons le quartier de Meer, dont un autre marché fait circuler les dames anversoises et les bonnes, pour leur approvisionnement ;

En passant nous visitons la *Bourse*, cloître à quatre faces, de 1531, attenant à quatre rues, que forment et soutiennent des arceaux trilobés, supportés eux-mêmes par quarante-quatre colonnes de la plus belle pierre bleue : d'élégantes nervures, partant des piliers, parcourent la voûte, d'où vient le jour, et donnent à cet édifice un caractère particulier de grandeur.

Puis, voici la *Maison de Rubens*, voisine de la rue de Meer, et dont la façade est illustrée par le portrait sculpté du chien favori de l'artiste, chien déjà reproduit dans le tableau de l'élévation en croix, et le péristyle par une silène et une bacchante ;

Et enfin nous arrivons à l'un des joyaux d'Anvers, l'*Église de St-Jacques*.

Là, quoique les murailles soient émaillées de merveilles en peintures, en sculptures, en statuaire, nous passons outre, et nous nous rendons à la chapelle du fond de l'église, où repose le peintre immortel avec sa famille.

Autel de marbre. Au-dessus, statue en marbre de la Vierge, par Duquesnoy, rapportée d'Italie par Rubens. Au-dessous, pierre tumulaire, au niveau du parvis. Mais sur cette pierre au lieu de ce seul mot magique RVBENS ! longue et fastidieuse inscription latine, par Van-Gévaert.

Là dort Rubens, à côté des siens, avec l'une de ses femmes ; l'autre, qui était luthérienne n'a pu être inhumée avec lui.

Mais s'il dort sous la pierre, il vit, ses deux femmes vivent, tous les siens vivent avec eux, là aussi, sur la toile d'un magnifique tableau, monument merveilleux que Rubens prit soin d'élever lui-même à sa mémoire.

Ce tableau représente Rubens costumé en Saint-Georges et souriant de son bon rire d'artiste, sous sa barbe pointue. Son père a la pose et l'attitude de Saint Jérôme ; Marthe et Marie sont les traits des ses deux femmes. La sainte Vierge offre les traits de mademoiselle Landen, connue généralement sous le nom original du *Chapeau de paille*. La mère du peintre figure aussi sous les vêtements de sainte Elisabeth.

Rien n'est beau, fin, délicat, lumineux comme cette prodigieuse peinture. On demeure en extase devant le coloris ; on reste pantelant devant la richesse d'expression ; on est foudroyé de l'éclat, de la vérité, de la vie qui s'échappe de chacune de ces lêtes magnifiques.

Oh ! ma chère Agathe, que la peinture est un beau talent !

Après cela te parlerai-je de Saint-Jacques ?

Résurrection du Sauveur, d'un effet saisissant, par H. Yan-Raelen,

Tentation de saint Antoine, par Corneille de Voss,

Mort de saint Roch, par Quellyn,

La fille de Jaïr, d'Otto-Vénus.

Saint Jean intercédant pour les pauvres, de Gérard Seghers ;

Un Christ en croix, de Van-Dyck ;

Le Jugement dernier, par Van Orley ;

Voilà pour la peinture ; et encore j'en passe, et des meilleurs. Je passe maintenant à la sculpture :

D'abord un *Banc de communion*, par Kerkx, sur les dessins de Quellyn ;

Ensuite une *Chaire délicieuse* de Willemsens, admirable résultat des leçons données aux Flamands par les Espagnols;

Dans la chapelle de la Vierge, une statue de l'*Éternité*, sous les traits d'une jeune femme, par Vervoort;

Dans le chœur, un double rang de *Stalles*, par Verbruggen, dont chacune est une merveille, mais dont l'ensemble éblouit et charme tout à la fois.

Le *Maitre-Autel* complète tous ces prodiges de l'art. Il est en marbre, à colonnes torses, et je puis affirmer qu'il est l'un des plus splendides qui existent. Une statue colossale de saint Jacques taillé dans un seul bloc, et ouvrage de Quellyn, couronne cet autel.

Et note que je ne cite pas une foule d'autres objets d'art. Il me faudrait des lettres qui à elles seules chargeraient un wagon. Mais dis-moi si ce n'est pas d'un musée dont je parle là, plutôt que d'une église? Eh bien, toutes les églises d'Anvers en sont là. Que dis-je, d'Anvers? de Belgique, certes! et jusqu'au moindre village encore.

Tu conçois que pour ce premier jour nous en avons assez. On ne peut trop voir et trop admirer, sans avoir de migraine. Aussi comme l'heure du dîner approche, retournons-nous à l'hôtel du Parc, dîner en compagnie d'Anglais et d'Anglaises pour lesquels je me sens peu de sympathie, nonobstant l'alliance qui réunit nos armées sous les murs de Sébastopol.

La nuit vient: je vais me reposer, maintenant que je l'ai écrit et que mon cœur est satisfait de cet entretien avec toi, ma bonne Agathe. Seulement, avant de m'endormir, je vais prononcer ton nom devant Dieu, et le prier de te bénir.

Au revoir! ce sera tout bonheur pour moi de te serrer bientôt dans mes bras et de répéter de bouche ce que te dit ma plume, à savoir que ton image m'a suivie partout et que je t'aime.

Ta fidèle et sincère amie,

F. D.

Anvers, octobre 1855.

MADAME,

C'est à mon tour à vous écrire, et je m'empare joyeusement de la plume, car j'ai à vous dire mille choses qui vous intéresseront.

Ce matin, nous étions à la table du déjeuner lorsque M. de C... vint nous surprendre et nous prier de l'accepter pour cicerone dans Anvers, sa ville natale, dont il voulait nous faire les honneurs. M. de C... est un Belge que nous avons rencontré deux fois, en compagnie

de M. G..., dans nos excursions en Hollande. C'est un homme très comme il faut, et parfaitement posé dans la ville où il exerce la noble profession de médecin.

M. Dory fait alors approcher une calèche, et nous partons.

Il faut vous dire, Madame, que tout récemment une société savante, dont M. de C... fait partie, a créé ici un *Jardin Zoologique*. Ces Messieurs sont fiers de leur œuvre. C'est à ce jardin que l'on nous conduit pour nous mettre en présence de perruches, aras, ouistitis, éléphants, crocodiles et sarrigues. Mais nous avons déjà vu tant de bêtes dans notre voyage, qu'en vérité vous comprenez que celles d'Anvers ne peuvent avoir un grand charme pour nous, car les bêtes sont les mêmes partout. Néanmoins, dans son enthousiasme de propriétaire, notre aimable cicerone ne nous fait pas grâce du moindre petit coin de son jardin. Nous croyant dans le ravissement, car la courtoisie exige que nous semblions très-enthousiasmés, le voilà qui nous promène à nous faire faire des lieues dans son établissement. Puis, pour nous reposer dans cette oasis, il nous fait faire halte sous un pavillon mauresque où l'on nous sert porter, faro, lambik, toutes bières de Belgique dont nous ne pouvons approcher les lèvres.

Bref, nous sortons. Des hurlements des animaux il fait alors passer nos oreilles aux joyeux accords du *Jardin de l'Harmonie*, où un orchestre étudie le concert du soir. Puis notre calèche suivant de beaux boulevards qui forment la ceinture de la ville, M. de C... nous conduit à la *Citadelle*, à sa *Lunette Saint-Laurent*, sur les talus qui dominent le beau fleuve de l'Escaut, en face de la *Tête de Flandre*, ouvrages avancés qui complètent la ligne de fortification d'Anvers, sur l'extrême limite du territoire belge.

Là, inspiré sans doute par la beauté du spectacle grandiose de la ville à notre droite, du fleuve et des campagnes en face, et de la citadelle que nous dominons, l'érudition de M. Dory fait irruption comme le volcan du Vésuve, et le voici qui veut nous parler des divers sièges qu'a soutenus Anvers.

Mais M. de C... s'arrête, et, désireux de nous pénétrer des grandeurs de sa patrie, comme un scalde qui chante, les cheveux rejetés en arrière par sa main qui frémit, il nous dit d'une voix de prophète qui rappelle le passé pour peindre ensuite les splendeurs de l'avenir :

— L'origine des Belges se perd dans la nuit des temps.

César rapporte que les Belges viennent de la Germanie ; jadis ils ont passé le Rhin, se sont fixés dans le pays à cause de sa fertilité, et en ont chassé les habitants.

Vers l'an 112 avant l'ère chrétienne, les Cimbres et les Teutons émigrèrent et envahirent les Gaules : mais ils n'eurent pas bon marché des Belges.

Belg signifie habitant du nord : c'est dire que de toute antiquité nous sommes fixés dans le septentrion des Gaules.

Toutefois les fastes de la Belgique ne commencent avec certitude qu'aux récits de César. Drusus et l'infortuné Germanicus commandèrent dans la Belgique.

L'imbécile Caligula se montra au milieu de nous, en costume d'histrion, comme pour nous révéler le secret de la honte de ces Romains qui nous avaient vaincus.

Mais vient le jour où les Belges s'unissent aux Franks contre les mêmes Romains et les Barbares qui nous arrivent de l'Asie.

C'est alors que les Franks, établis déjà sur les bords de notre Mer du Nord, élèvent sur le pavois un chef qu'ils nomment Pharemond, à cause de la dignité de ses traits. Klodion, son fils, s'empare de Tournai, et s'étend jusqu'aux rives de la Somme. Après lui, vient Mérowig, et après Mérowig, Hilderik règne et meurt à Tournai, où on l'enterre...

— Et c'est là, qu'il n'y a pas long-temps encore, on trouva son tombeau renfermant le squelette du roi, une boule de cristal, une francisque et une framée, rongées par la rouille, et quelques abeilles d'or, ce qui aida à reconnaître la sépulture de ce prince, dis-je, en interrompant M. de C.... J'ai vu ces objets à la Bibliothèque impériale de Paris.... et ils m'ont vivement intéressés.

— C'est parfaitement cela..., dit M. de C.....

Puis il continua :

— Ainsi, vous le voyez, la Belgique est le berceau de ce que la plupart des écrivains appellent la Monarchie française.

Hlodewig mort, ses quatre fils devinrent chefs des Franks. Thiodorik commanda entre le Rhin et l'Escaut : Hlodeher, entre l'Escaut et l'Océan.

De là les dénominations fameuses de Franks orientaux et Franks occidentaux, de Franks ripuaires et Franks saliens, d'Austrasie et de Neustrie.

La Belgique alors fut, comme l'Austrasie, gouvernée par des maires du Palais, à partir, en 613, de Pippin de Landen. Landen était une bourgade de la Hesbare, lieu de naissance de Pippin et sa résidence ordinaire.

Dès le IV^e siècle, un christianisme informe s'était répandu dans notre contrée, en se mêlant aux superstitions païennes. Constantin et Hlodewik l'avaient introduit. Sous Daghebert, Eloi vint prêcher en Flandre et à Anvers.

Les monastères se multipliaient en ces jours, livraient à la culture d'infertiles déserts, servaient d'asile aux faibles contre les puissants, et quelquefois devenaient la prison des rois détrônés.

Karl le Grand régna sur toute la Gaule. Il créa aux embouchures de nos rivières des flotilles destinées à repousser les Normands. Gand fut une de ces stations navales.

Mais après lui les Normands n'en vinrent pas moins, et, profitant de la faiblesse de Louis le Débonnaire, ils ravagent Anvers et l'île de Walcheren.

Ce qui est enclavé entre le Rhin et l'Escaut, le Brabant, le Hainaut, le comté de Namur, sont l'apanage de Lothar, son fils, avec la Belgique : la Flandre et l'Artois sont dévolus à Karl le Chauve.

Les Normands n'en désolent pas moins la Frise, Courtrai, Gand, Tournai, Louvain,

Thérouenne. Mais ils tombent dans les batailles que nous leur livrons. Puis ils s'éloignent et se rapprochent, avec la rapidité de l'éclair; ne triomphant que pour détruire; écoutant avec plaisir les cris lugubres de leurs victimes et les chants des scaldes; ils inspirent une telle épouvante que bien long-temps après leur départ on dit encore dans les églises :

— De la rage des Normands, délivrez-nous, Seigneur !

Enfin, vers 892, la Belgique en est délivrée.

Cependant la féodalité s'organise.

Ici commence cette complication de souverains et de seigneurs qui gouvernent les diverses parties de la Belgique, et qui remplissent nos Annales de noms innombrables, de dates incertaines, de faits sans liaison. Nous sommes obligés de laisser le moyen-âge, sans histoire pour notre pays, et d'arriver au règne de Philippe le Bon, dont la domination s'étend de la Mer du Nord à la Somme.

Pourquoi ce duc de Bourgogne régna-t-il sur la Belgique ? Je ne perdrai pas mon temps à vous le dire. Ce *Grand-Duc d'Occident*, comme on l'appelait, causa bien des malheurs dans nos contrées par son despotisme exagéré. Néanmoins, de son temps, la Belgique fut appelée *Terre de Promission* : ce qui n'empêcha pas ce prince de livrer la ville de Dinant aux flammes, peu de jours avant sa mort, et de jeter dans la Meuse huit cents de ses habitants, liés deux à deux.

Charles le Téméraire, en lui succédant, prit l'épée au poing et ne la quitta plus. Afin de combattre avec plus de succès son ennemi capital, votre Louis XI, il institua les francs-archers, corps de douze mille lances garnies. Or, la lance garnie se composait d'un homme d'armes, de trois archers à cheval, d'un cranequinier, d'un coulevrinier et d'un piquenaire. Mais ses forces militaires, en lui faisant noyer les habitants de Liège dans le sang et brûler la ville, ne le laissa pas moins victime de son obstination aveugle. Aussi, quand il périt sous les murs de Nancy, le 5 janvier 1477, à l'âge de quarante-quatre ans, des finances délabrées, une administration chancelante, le désordre d'une régence, les dangers de la guerre, partout la haine et l'astuce de Louis XI, tel fut l'héritage de Marie, la fille de Charles le Téméraire et d'Isabelle de Bourbon.

Aussi le roi de France s'empare-t-il du duché de Bourgogne, et intrigue près des Gantois, qui, géôliers de leur Souveraine, lui ont choisi un conseil. Un barbier, maître Olivier-le-Dain, né en Flandre, est le diplomate qu'il emploie en cette occasion. La négociation ne réussit pas, mais Olivier n'en fait pas moins tomber la ville de Tournai entre les mains de son maître. Marie, alors gouvernée par le sire d'Imbercourt et le chancelier Hugonet, écrit à Louis XI et lui signale ses confidents intimes. Par abominable politique du roi, cette lettre est livrée aux Gantois, qui, se croyant trahis, font décapiter, sous les yeux de Marie, et Hugonet et Imbercourt.

Puis les États de Belgique prescrivent à la duchesse de donner sa main à Maximilien

d'Autriche, fils de Frédéric III. Telle est l'origine de l'élévation de la maison d'Autriche.

Maximilien n'apporte aux Pays-Bas, car la Belgique et la Hollande sont réunis sous ce nom, que le titre d'Archiduc. On est même obligé de payer les frais de son voyage pour venir épouser la belle Marie : pauvreté qui plaisait aux Flamands et qui avait fait choisir Maximilien. Mais soudain meurt Marie de Bourgogne, à Bruges, d'une chute de cheval. Elle laisse deux enfants, Philippe le Beau, et Marguerite, ou la *Gentille-Demoiselle*. Alors a lieu une régence. Mais Philippe le Beau, par son mariage avec l'infante Jeanne de Castille, devient roi de Castille et des Pays-Bas.

Philippe I^{er} meurt. Charles, son fils, devient notre roi et en même temps roi d'Espagne, par la mort de Ferdinand le Catholique ; et comme le trône impérial d'Allemagne est vacant, ce petit-fils de Maximilien l'emporte sur François I^{er}, son compétiteur, et porte alors trois couronnes sous le nom de Charles-Quint.

Mais bientôt, épuisé de travaux, fatigué des grandeurs, obsédé par l'ambition d'un fils avide de régner, il donne au monde le spectacle du dédain des plus éblouissantes vanités, et choisit Bruxelles pour y faire son abdication de roi des Pays-Bas, de roi de toutes les Espagnes, et d'empereur d'Allemagne. Enfin il se retire au monastère de Saint-Just, près de Placenza, où il met d'accord des horloges rebelles, comme il avait fait souvent ses sujets : et, pour couronner ses bizarreries, il fait célébrer ses propres funérailles, et meurt deux jours après cette lugubre cérémonie.

Quoiqu'il eût traité avec la dernière sévérité la ville de Gand où il avait reçu le jour, et qui s'était révoltée contre lui, en 1540, et qu'il eût éteint les privilèges de nos provinces, les Belges, fiers de sa grandeur, le pleurent comme un père.

L'air de la Belgique ne convenait pas à son fils et son héritier, Philippe II. Elevé en Espagne, où les Flamands étaient odieux depuis long-temps, il montrait rarement ce front serein qui promet des beaux jours. Au début de son règne, il use contre les huguenots des Pays-Bas d'un surcroît de rigueurs. Il demande aux Belges de lourds subsides, et on ne les lui accorde qu'avec répugnance. Les Etats chargent même des commissaires de veiller sur leur emploi, et sollicitent le renvoi des troupes espagnoles. Philippe alors déserte les Pays-Bas et se sauve en Espagne.

Mais il nous faut un vice-roi. Tour à tour on désigne Christine, tante du roi, et duchesse de Lorraine ; puis Guillaume de Nassau, prince d'Orange, surnommé *le Taciturne*, et confidant jadis de Charles-Quint. Hélas ! ce fut le duc d'Albe, qui vint faire peser non le sceptre, mais l'épée sur la Hollande : aussi se mit-elle en pleine révolte, et forma-t-elle la république des Provinces-Unies.

— Oui, nous connaissons ce qui la concerne... dis-je.

— Pour nous, Belges, continue M. de C..., nous restâmes sous la domination espagno-

le. Seulement un peu plus de bonheur nous advint sous le règne d'Albert et d'Isabelle.

Puis vint le règne de l'empereur Joseph II.

Il y a dans le caractère belge quelque chose d'indocile que la douceur endort et que la dureté stimule.

Joseph ne nous comprit pas, et nous secouâmes son joug, dans une révolution énergique.

Bientôt la Belgique fut réunie à la France, lors de votre terrible cataclysme de 1793.

Mais, en 1815, la Belgique et la Hollande, après une séparation de plus de deux siècles, formèrent le royaume des Pays-Bas, sous le sceptre de Guillaume de Nassau, prince d'Orange, descendant du Taciturne.

C'était une grande maladresse cependant, car, dans cette réunion, il fallait concilier la rigidité luthérienne avec l'ardeur catholique; il fallait marier la nature froide et réfléchie du Hollandais avec le tempérament expansif du Flamand. Aussi ces écueils étaient si grands, que de tous côtés surgirent bien vite mille embarras. Ici, ce furent les intérêts catholiques froissés par l'esprit protestant qui prédominait dans les conseils du roi; là, ce fut la population protestante qui accusait le gouverneur d'une tolérance coupable. Une nouvelle révolution devenait imminente. Elle eut lieu.

Vos glorieuses journées de 1830 nous servirent de signal.

Nous aussi, nous secouâmes le joug des Nassaus. Le 28 août, le drapeau brabançon flottait à Bruxelles. Liège, Mons, Louvain, Gand, Anvers, Verviers, suivirent son exemple.

La liberté nous était rendue. Nous nous donnâmes pour roi, Léopold I.

— C'est alors, dit M. Dory, heureux de pouvoir prendre enfin la parole, que par suite des difficultés qui s'étaient élevées entre la Belgique et la Hollande, et sur les résolutions d'une conférence qui se tenait à Londres, les troupes françaises avaient été obligées d'intervenir, et étaient entrées en Belgique, d'où elles sortaient peu de temps après. Mais, au mois de novembre 1832, elles se virent forcées d'y revenir pour faire exécuter, par la violence, les conditions du traité qui avait été imposé au roi Guillaume par la conférence; l'Angleterre et la France ayant résolu d'en venir aux mesures coercitives.

L'armée française, sous les ordres du maréchal Gérard, avec les jeunes ducs d'Orléans et de Nemours, vint mettre le siège, là, devant cette puissante citadelle d'Anvers, défendue par une garnison d'environ six mille hommes, commandés par le baron Chassé.

La tranchée, ouverte le 29 novembre, fut fermée le 23 décembre, par la capitulation de la place.

Le plus brillant fait d'armes se passa à cette lunette Saint-Laurent.

Il était advenu que la résistance opiniâtre des Hollandais, derrière des fossés et des murs, avait retenu, pendant vingt-quatre jours et vingt-cinq nuits, les soldats français dans la

tranchée, avec la pluie, la boue et le froid, parmi des travaux et des périls continuels, sous le feu de la place.

Dans ce siège mémorable, il fut ouvert quatorze mille mètres de tranchées, il fut tiré soixante-trois mille coups de canon, et il fut pris aux Hollandais cinq mille soldats de diverses armes, dont cent quatre vingt cinq officiers.

— Mais Anvers n'avait-elle pas soutenu d'autres sièges déjà ? demandai-je à M. Dory, pour le mettre à même d'exhiber sa science historique.

— Oui, en 1584 et 1585, contre le duc Alexandre de Parme, commandant des forces espagnoles dans les Pays-Bas, agissant au nom de Philippe II dont nous parlions tout-à-l'heure. Déjà maître de Gand, il voulut investir la place et l'affamer. Il prit Termoude; il s'empara des forts Lillo et Liefkenshoek qui commandaient l'Escaut; coupa le fleuve par une digue pour empêcher les Hollandais de la ravitailler, et vint à bout de son entreprise.

Ensuite, en 1746, le maréchal de Saxe fit, selon les règles, le siège de la citadelle, et, après six jours, s'en empara au nom de la France.

Enfin, en 1792, le général Miranda force la ville à capituler après douze jours de siège, et s'en rend maître au nom de la république française.

— Eh bien ! maintenant rendons-nous maîtres de ses richesses en leur jetant un regard de convoitise et en les visitant..., dit ma bonne mère, tout en remontant en calèche.

— Venez, Madame, dit notre cicerone. Mais laissez-moi vous expliquer sur Anvers ce que votre œil habile n'y découvrirait pas cependant.

Dans notre ville, la société est divisée en deux : le commerce, d'une part; la noblesse et la haute bourgeoisie, de l'autre. On se mêle et on se confond peu; on se jalouse, on s'épie, on s'attaque. Ce sont deux camps fort distincts, ayant des opinions très-opposées.

On aime passionnément les arts à Anvers : on aime la musique et la peinture par-dessus tout. Les chœurs, dans les églises, sont très-remarquables par leurs richesses artistiques, et les galeries des particuliers et des artistes renferment de magnifiques tableaux.

Les Anversoises sont bien faites, spirituelles, et, ce qui ajoute à leur mérite, elles ont une réputation de douceur et de bonté qui leur est bien acquise. Elles vivent très-retirées. Leurs maisons ont peu de jour sur la rue, et toutes les fenêtres sont garnies de grilles et de barreaux.

— Mais, Monsieur, dis-je à mon tour, que signifient tous ces miroirs que je vois disposés singulièrement aux fenêtres.

— Vous verrez ces miroirs à Bruxelles, à Gand, dans toute la Belgique. Ces miroirs se nomment *espions*. Ils sont placés de manière à ce que les objets extérieurs viennent se réfléchir dans les glaces du salon ou des chambres, et font que sans quitter son sofa ou son fauteuil, on a le spectacle du tableau mouvant de la rue.

— Voilà un raffinement de curiosité ! dit ma mère.

— A l'époque du carnaval, Anvers devient très-bruyante. On se venge, dans ces semaines de folie, de la réserve que l'on a montrée durant le reste de l'année.

Mais nous voici devant l'*Église Saint-Paul*. Redescendons...

Nous n'entrons pas dans l'église, chère Madame, mais dans une cour voisine de l'église, à droite. Là, nous nous trouvons en face de tout un monde de statues, les douze Apôtres, les quatre Évangélistes ; et puis le sol monte en s'adossant à l'église, forme un calvaire rocailleux et montre le Christ en croix, la Vierge et saint Jean à ses pieds ; là d'autres groupes de Prophètes. Aux murailles, des bas-reliefs représentent les diverses scènes du grand drame de la Croix. Et, je dois le dire, des hommes, des femmes, des enfants prient ici, là, partout. Dans l'intérieur de l'église, c'est bien un autre spectacle : une foule compacte encombre toutes les nefs ; la ferveur et le recueillement règne sur tous les fronts. Il y a bonheur à voir de telles assemblées : elles rappellent les premières réunions des chrétiens. On prie mieux soi-même, et l'âme embrasée de l'amour commun s'élève avec plus d'essor vers la céleste patrie.

Nous achetons des chapelets dans cette sainte église, et après avoir admiré la belle et dolente *Flagellation* de Rubens, qui illustre cette maison de Dieu ;

Un magnifique *Portement de Croix*, de Van-Dyck ;

Le *Saint Dominique*, de Gaspard Crayer ;

Une statue en marbre, par Quellyn ;

Et une *Adoration des Mages*, en cuivre et bronze, etc., etc., nous sortons pour continuer notre pèlerinage dans les autres nombreuses églises d'Anvers.

Je ne vais pas vous conduire à notre remorque pour les visiter, chère Madame : je vous signalerai cependant *Saint-André*, que Marguerite d'Autriche, sœur de Charles-Quint, fit ériger en paroisse à l'occasion de la paix de Cambrai. Nous y retrouvons un souvenir de Marie-Stuart. C'est son portrait, peint sur marbre, et placé comme fleuron sur les tombeaux de Barbara Mowbray et d'Élisabeth Curle, deux dames d'honneur de l'infortunée Reine, et qui assistèrent à son terrible supplice..., mortes toutes deux à Anvers.

Je vous nommerai à peine *Saint-Augustin*, qui montre avec orgueil le *Mariage mystique de sainte Catherine*, par Rubens, et la *Vision de saint Augustin*, par Van-Dyck ;

L'église de *Saint-Charles Borromée* ou des *Jésuites*, reproduction réduite de notre Saint-Roch de Paris, qui fut brûlée, mais dont on a sauvé les parties les plus belles, et qui nous fait admirer :

Une Vierge et une Circoncision, de Corneille Schult ;

De petites peintures, de Van-Baelen ;

L'*Adoration des Mages*, par Van-Opstal ;

Et une *Sainte-Famille*, de C. Schult, qui décora notre musée de Paris, jusqu'en 1815.

Si vous entrez au *Musée* avec nous, car c'est par le musée que nous terminons nos

explorations du jour, que de merveilles à contempler avec bonheur ! Le premier objet qui nous frappe est la *Chaise en cuir*, à clous dorés, de Rubens. Elle est de 1634... Pour aller plus vite, voici les noms des artistes qui ont leurs chefs-d'œuvre entassés dans ces galeries. Jugez de notre admiration ! Rubens ! Van-Dyck ! Quintin Metzis ! le Maréchal-Ferrant, vous savez ? Schult ! M. Coxie ! Frans-Floris ! Van-Orley ! Van-Baelen ! Voss ! Maës ! les quatre Franks ! Martin-Pepyn ! les Crayers ! Jordaëns ! Janssens ! Seghers ! Teniers ! Quellyn ! Pierre Thys ! Boyermans ! Est-il plus belles pleiades d'artistes ?

Après notre dîner, vers six heures du soir, alors que le ciel bleu rayonnait des derniers feux du jour, et que l'air était doux et tiède encore, pour nous remettre de nos admirations, nous reprenons notre calèche, et nous faisons une délicieuse promenade par la *Porte de l'Escaut*, ouvrant sur le fleuve, monument de 1624, qui nous offre sur son fronton les traits d'un vieillard en costume de fleuve, avec une corne d'abondance, s'inclinant sur son urne d'où l'eau ruisselle, sur les bords de cette superbe rivière changée en miroir qui reflète les cieux et la terre. Nous longeons ainsi *le Port*, et les *Docks* ou *Bassins* d'Anvers, créés par notre grand Napoléon, au prix de plus de vingt millions, et qui font la fortune commerciale des Anversois. Rien n'égale le caractère de grandeur de ces quais et du spectacle mi-fluvial, mi-maritime qu'ils nous offrent. Aussi nous répétions notre promenade jusqu'à ce que les flambeaux de l'Ether soient allumés par la main de Dieu, et que les carillons d'Anvers, la ville aux antiques corporations de marins, d'orfèvres, de peintres et de drapiers, préviennent qu'il est l'heure d'aller nous coucher.

C'est ce que je vais faire, maintenant que minuit sonne, non sans vous avoir déposé un baiser sur le front pour le compte de ma mère, et un autre sur vos belles mains pour la satisfaction d'un cœur qui vous aime et vous est dévoué, Madame.

Votre jeune ami,

E. D.

Gand, octobre 1833.

Nos fatigues dans la belle ville d'Anvers ont demandé de nous un grand jour de repos, ma chère amie ; après quoi, traversant l'Escaut, entre Anvers et la Tête de Flandre, nous avons été dans cette dernière qui n'est autre qu'un retranchement formidable, dépendant de la Citadelle, prendre le chemin de fer de Gand.

Tu sais que la Belgique, pendant que la Hollande recouvrait sa liberté et, sous le nom des *Sept-Provinces-Unies* ou *République de Hollande*, se faisait gouverner par des *Stathouders*, c'est-à-dire *Gardiens-du-Pays*, dont le premier fut Guillaume I, le *Taciturne*, tu sais, dis-je, que la Belgique restait aux Espagnols, et prenait le nom de *Pays-Bas*.

Espagnols. Mais en 1714, cédée à l'empereur d'Allemagne, elle reçut celui de *Pays-Bas-Autrichiens*. Aujourd'hui, après de glorieuses journées, comme nous en avons eues dans notre France, la Belgique, redevenue libre, est ainsi divisée :

Province d'Anvers, Anvers ;
 Flandre orientale, Gand ;
 Flandre occidentale, Bruges ;
 Hainaut, Mons ;
 Province de Namur, Namur ;
 Province de Liège, Liège ;
 Limbourg, Hasfeltz ;
 Brabant, Bruxelles.
 Luxembourg-Belge, Arlon.

M. Dory, géographe par excellence, a jugé à propos de nous faire marcher géographiquement dans notre voyage. Nous avons donc débuté en Belgique par la province d'Anvers, aujourd'hui nous pénétrons dans la Flandre orientale, et de là dans la Flandre occidentale, lesquels Flandres, dans leurs capitales, Gand et Bruges, se rendirent si fameuses par leurs révoltes et les bravades de leurs bourgeois à l'endroit du grand et terrible Charles-Quint.

La Belgique appartient toute entière aux bassins de l'Escaut et de la Meuse : c'est un pays plat, excepté dans le sud-est, où les Ardennes étendent leurs ramifications. Dans le canton nommé *La Campine*, au nord-est, il y a de vastes landes et des plaines sablonneuses. Le sol produit des céréales, du lin, du houblon, du tabac, etc.

Or ce sont précisément les landes et les sables de la Campine que nous traversons à leur extrême limite, en les laissant dernière nous. Des nuages de poussière fine pénètrent dans notre wagon, ce qui, joint à une chaleur extrême, en rend le séjour fort peu agréable.

D'abord nous passons à *Saint-Nicolas*, ville toute moderne, assez triste d'apparence, où montent dans nos voitures une vingtaine d'arbalétriers flamands, avec armes et bagages. Ils se rendent, nous disent-ils, à une fête de Lockeren, où un prix est offert à leur adresse.

Nous touchons en effet, bientôt après à *Lockeren*, autre petite ville, dont un boulanger possède une *Abigaïl allant au-devant de David*, œuvre magnifique d'un des deux maîtres de Rubens, Otto Venius. Tu conçois que ce boulanger n'a pas mis ce chef-d'œuvre comme enseigne sur son pétrin. S'il le montre au public, ce n'est qu'à grand renfort de piécettes blanches. Vraiment il faut être dans les Flandres pour trouver ainsi des merveilles jusque chez les paysans !

Enfin voici *Gand*.

Le cœur me bat .. Dans mes lectures du jeune âge, il m'est resté tant de souvenirs de cette capitale des Flandres qui faisait trembler ses maîtres et leur dictait des lois, que

j'aspire au moment de voir ces rues, ces palais, ces places qui ont vu les Arteweldes souffler sur les passions populaires pour les mettre en fermentation et les porter à la révolte.

Oui, voici Gand dont le beffroi entendit Charles-Quint, au duc d'Albe, qui du haut de la plate-forme de ce beffroi lui conseillait, pour punir la révolte des Gantois, de tout raser, ville et faubourgs, répondre ce fameux calembourg :

— Paris ne tiendrait pas dans mon Gand !

Nous franchissons un pont, nous entrons dans la ville....

Rues fort longues, maisons fort noires, espaces fort vides, montées fort raides, façades et alignements fort irréguliers, voilà le Gand que je me figurais n'avoir que des palais, des monuments splendides, des rues grandioses, des quais splendides.

La vie n'est donc qu'une illusion, mon Dieu ? Et tout ce que nous voyons des yeux de l'imagination nous semble infiniment plus beau que ce que nous offre la réalité.

Et pourtant l'enceinte de Gand est telle que plus nous avançons, plus elle paraît s'élargir, s'agrandir et s'étendre : aussi prenons-nous un mauvais carrosse, qui, dans ses va et vient, nous fait voir qu'outre les maisons, Gand renferme des bois, des prairies, des terres labourables et labourées, d'immenses viviers, que sais-je ? Oh ! mon désenchantement est complet.

M. Dory n'en continue pas moins son enseignement à mon Emile, pendant que notre berlingot gravit une rue raide comme les Alpes :

— Une charte de Louis le Débonnaire fait pour la première fois mention de Gand, en le plaçant dans le *Pagus-Brachbatensis*.

Ce fut vers l'an 656 que saint Amand vint y prêcher le Christianisme.

Dix-huit ans après, un saint évêque d'Écosse, Liéven, y annonça l'Évangile dans le pays d'*Alott*, et y reçut le martyre.

En 811, Charlemagne vint y inspecter sa flotte, composée de bateaux plats, et destinée à s'opposer aux Normands.

Eginhard, son secrétaire, y vint ensuite, comme abbé de Saint-Bavon.

Vers 868, Baudouin Bras-de-Fer, premier comte héréditaire de Flandre, pour lutter contre les Normands, bâtit, à Gand, le Château-du-Comte, dont l'entrée est encore debout.

— Nous la verrons, dit Emile, toujours curieux d'antiquités.

— Nous la verrons, reprend le grave Dory.

Ce château n'empêcha pas, du reste, les Normands de séjourner à Gand pendant l'hiver de 880.

Au milieu du x^e siècle, Gand, déjà peuplé, s'abandonne avec succès au travail de la laine que lui fournit l'Angleterre. Ainsi furent établies les premières tissanderies, à Gand, en 968 : et le tissandage devient le commerce de la ville.

Excursions.

Cent ans plus tard la population y est devenue si considérable, que vers 1046, une peste affreuse y enlève plus de six cents personnes par jour.

En 1067, l'église de Saint-Bavon est achevée; on en fait la dédicace.

Sous Philippe d'Alsace, vers 1178, Gand reçoit une charte de commune qui légalise des libertés déjà données et les développe.

Baudouin, comte de Hainaut, son successeur, accorde aux Gantois des privilèges par lesquels tout bourgeois peut élever une école, etc., etc. Mais aucun édit du Comte n'a force de loi sans le consentement de la commune.

Baudouin IX, devenu plus tard roi de Constantinople, à la cinquième croisade, fixe les droits d'entrée, etc.

A cette époque Gand était circonscrit entre la Lys et l'Escaut.

En 1228, Fernand de Portugal et Jeanne, son épouse, suppriment le collège des Treize-Échevins et y subsistent les Trente-Neuf.

Vers 1252, Marguerite de Constantinople, dite la *Noire-Dame*, et Gui, son fils, donnent aux Gantois le premier diplôme en langue flamande.

A cette époque, Pétrarque visitait la Flandre et admirait sa richesse.

Le 11 juillet 1302, la *Journée des Éperons* ou de *Courtrai* assurait un triomphe éclatant aux communes flamandes en guerre avec la France, à l'occasion de son gouverneur, le comte Louis de Nevers.

Aussi élisent-elles pour *Rucart*, ou *protecteur*, le fameux Jacques Arteweldt, homme doué d'autant de génie que d'audace, inscrit sur le registre du métier des Brasseurs, mais d'une naissance distinguée, et si habile qu'un roi d'Angleterre ne dédaignait pas de l'appeler son *cher compère*.

Ce roi d'Angleterre, du reste Édouard III, soulevait les Flamands contre la France, par jalousie de son influence sur les populations flamandes.

Siger, de Courtrai, décapité sur la place publique de Gand, en 1337, fit lever l'étendard de la révolte, et Arteweldt, comme chef des Gantois, traita avec l'Angleterre.

Louis de Nevers fut obligé de s'enfuir.

Alors sac d'Armentières de la part des Gantois, victoire des Marquettes de la part des Français; revanche à l'Écluse de la part des Anglais.

Aussitôt Arteweldt de proposer à Édouard les Flandres pour son fils, le prince de Galles. Mais les communes s'y refusent. Au contraire, indignés, les gens de Gand investissent la maison d'Arteweldt, et le massacrent sans pitié le 17 juillet 1345.

Le comte Louis de Nevers rentre dans ses États. Puis, l'année suivante, il périt à la bataille de Crécy, dans les rangs de l'armée française.

Mais voici venir une querelle entre les gens de Bruges et ceux de Gand, à l'occasion du canal qui existe, et que l'on creusait alors pour mettre les deux villes en communication. Le souvenir d'Arteweldt se réveille. On court à la retraite de son fils Philippe, on lui offre

le titre de chef des Gantois ; et, le 25 janvier 1382, sur la place de l'Hôtel-de-Ville que nous allons voir, on lui jure serment d'obéissance.

Son premier soin est de faire périr douze des assassins de son père, après quoi, le nouveau tribun s'avance contre le nouveau comte de Flandre, accouru sous les murs de Gand, avec une nombreuse armée. La lutte fut terrible. La famine fit éprouver aux assiégés les angoisses les plus cruelles. Les deux partis ne pouvant s'entendre, dans une sortie, le Comte est battu, mis en fuite, et obligé de se cacher dans la cahutte d'une pauvre femme, à Beverholt.

Arteweldt profite de sa victoire pour courir à Bruges. Il s'en empare et fait passer au fil de l'épée tout ce qui refuse de le reconnaître et de se ranger sous ses drapeaux.

Alors il s'arrogé le titre de Régent des Flandres.

Mais la France accourait venger le comte Louis II. Clisson livre bataille aux Flamands, à Rosbeck, le 27 novembre 1382, et Philippe-Arteweldt y est tué les armes à la main.

Du tumulte sans but, du désordre sans nécessité, l'ascendant aveugle de la multitude, voilà ce qu'on découvre dans un grand nombre des insurrections qui agitent les Flandres jusqu'à Charles-Quint.

Ce petit-fils de Maximilien I^{er} et de Marie de Bourgogne, souveraine des Pays-Bas, naquit à Gand, le 24 février 1500, de Philippe le Beau, archiduc d'Autriche, et de Jeanne la Folle, fille de Ferdinand, roi d'Aragon, et d'Isabelle, reine de Castille. Ce prince est baptisé dans la vingtième chapelle de la cathédrale de Saint-Bavon, où nous verrons tout-à-l'heure les fonts-baptismaux qui le reçurent.

Bientôt ce prince devenu, par des héritages successifs, le plus puissant prince du monde, fait la loi dans l'Europe et domine tous ses rivaux. Toutefois ses sujets de Gand prétendent lui résister. Leur gouvernante, la reine de Hongrie, Marguerite d'Autriche, leur demande des subsides pour faire la guerre à la France. C'était en 1556. Les États-Généraux lui accordent douze cent mille florins. Mais les Gantois refusent leur part, sous prétexte que leurs privilèges leur donnent le droit de se taxer eux-mêmes. Pour les contraindre, Marguerite fait saisir dans tous les Pays-Bas les bourgeois de Gand qui y sont établis. Le Conseil de Malines les condamne. Les gens de Gand courent aux armes. Cependant la paix se fait entre Charles-Quint et François I^{er}. Le roi d'Espagne s'empresse alors de traverser la France pour courir sus aux Gantois. Ceux-ci n'ont fait aucun préparatif de guerre. Aussi le prince rentre dans la ville sans coup-férir. Toutefois il fait trancher la tête à neuf des rebelles d'abord, puis à seize autres qui se permirent quelques murmures.

Cette leçon ne servit pas encore : maintes fois l'esprit remuant des Gantois appelait sur eux et leur pays de grands malheurs. Les Pays-Bas, par leur faute, furent souvent ravagés par la guerre, et elle se fit avec une férocité dont les généraux impériaux, sans doute, donnèrent l'exemple, mais qui avait attiré sur le pays natal de l'Empereur de sévères

représailles : villes prises d'assaut, cités se rendant à discrétion, puis pillées, brûlées, et les habitants perdus.

Pendant les troubles qui marquent le règne de Philippe II, ennemi juré de Luther et de ses doctrines pernicieuses, le congrès, connu sous le nom de *Pacification de Gand*, unit momentanément toutes les provinces des Pays-Bas contre les Espagnols. Mais pendant que la Hollande, devenue protestante, secouait complètement le joug de l'Espagne, la Belgique, restée fidèle au Catholicisme, retombait sous le joug étranger d'Albert et d'Isabelle d'Autriche.

Marie-Thérèse lui rendit un peu de vigueur qu'elle tourna contre le fils de cette souveraine.

Car en 1789, Gand traita Joseph II d'Autriche, en prince déchu, et ouvrit ses portes aux *Patriotes*.

En 1830, le 18 octobre, la citadelle de Gand, occupée par les troupes du roi de Hollande, maître de la Belgique depuis 1814, et qui subissait en ce moment la déchéance imposée à Joseph II, se rendait à la Légion Belge-Parisienne.....

— Vous avez fini... enfin? dit Émile à M. Dory. Ce n'est pas un malheur. Pendant que vous réveillez l'histoire des temps passés, et des événements dont cette ville a été le théâtre, vous ne remarquez pas qu'elle est coupée par un grand nombre de canaux navigables.

— Oui, qui font communiquer l'Escaut, la Lys, la Hièvre et la Moëse..., répondit M. Dory. Aussi Gand est-elle partagée en vingt-six îles réunies les unes aux autres par une multitude de ponts. Le canal du Sas-de-Gand, qui marie Gand à la mer, y amène des bâtiments d'un tonnage assez considérable.

— Mais voyez donc comme toutes ces maisons bigarrées, étranges de forme, rappellent les villes du moyen-âge..., dit mon fils. Celle ci peut bien se ranger dans cette catégorie. Oh? mère, quelle magnifique construction!... Regardez, monsieur Dory.

Nous étions en face de l'*Hôtel-de-Ville*, ma chère Agathe, et Malines, Valenciennes, ou Bruxelles ne l'offriront jamais plus magnifique dentelle que la façade principale et l'angle droit de cet admirable édifice. Laisse-moi te dire, qu'en face de ses clochetons, de ses ravenelles, de ses balcons, de ses poternes, sculptées, brodées, historiées comme le plus beau point d'Alençon, je ne suis plus en 1850, mais autour de moi, tout devient 1345: j'entends les Gantois hurler sous ces fenêtres, je vois apparaître sur ce perron la belle Marie de Bourgogne, ou la sévère image de Charles-Quint. Les bourgeois m'apparaissent, la corde au cou, venant lui demander grâce, et laissant pendre, ou tomber les têtes de leurs plus rétifs rebelles, sur cette place même, pour racheter leur révolte.

Tu ris de ma monomanie moyen-âge! Que veux-tu? Je suis ainsi faite.

Non loin de l'*Hôtel-de-Ville*, autre rêverie moyen-âge. Nous arrivons à un vieux canon, gigantesque, colossal, couché à terre comme un géant mort. Nous demandons l'explication

de ce rébus de fer, tombé dans un coin de la place du Marché, à un bon bourgeois qui passe.

— C'est *Dulle Griete*, nous dit-il, ou *Marguerite l'Enragée*, nom emprunté à l'une de nos comtesses de Flandre, Marguerite, ou la *Dame-Noire*, dont la vie fut loin d'être édifiante. Cette bombarde énorme n'a pas moins de dix-huit pieds de long et de dix à onze de circonférence. Son poids est de trente-trois mille six cents livres. Elle fut forgée sous Philippe Arteweldt, en 1382, pour le siège d'Oudenarde, et quand les Gantois la firent décliquer, on l'entendit de jour à cinq lieues, et à six de nuit.

Figure-toi qu'Émile entre dans son *bec*, c'est le nom que les Gantois donne à la gueule de la bombarde, et qu'il a l'air d'un enfant englouti dans un-étui titanique.

Autres idées du moyen-âge, en face d'un portail de sombre et lourde architecture... C'est tout ce qui reste du grand *Château des comtes de Flandre*. Mais que de souvenirs ! Par cette porte surbaissée sont passés bien des paladins et des comtes, et Louis de Nevers, et la Dame-Noire, et Charles le Téméraire, et Marie de Bourgogne, et Maximilien I^{er}, et Charles-Quint, et Philippe II, et son terrible duc d'Albe, et *Tutti quanti*!...

A quelques pas seulement, sur une autre face de la place où se dresse le squelette de la porte d'honneur des comtes de Flandre, cachant derrière lui l'usine qui couvre le sol de l'antique manoir, sans honte et sans vergogne, se dresse, au milieu des marchandes de marée, une fort belle *Porte à plein-ceintre*, soutenue par des colonnes verniculées comme celles du vieux Louvre, cannelées comme celles du Luxembourg. Elle supporte le Dieu de la Mer, et l'Escaut et la Lys forment sa cour.

On nous montre ensuite, tout près de là, une vieille et fort belle maison qui a nom *Maison-des-Bateliers*, corporation puissante jadis, et riche, à en juger par ce délicieux spécimen du moyen-âge encore.

Bientôt, en montant sur le point culminant de la ville, nous arrivons à un palais monotone et peu intéressant du reste, que l'on nomme *Steenmuysen*. Mais nous nous inclinons en apprenant que ce fut la dernière résidence de Louis XVIII, avant son retour en France, et pendant que l'on chantait, sous les fenêtres des Tuileries, pour le rappeler de l'exil, cet ignoble calembourg :

— Rendez-nous notre père

De Gand!

Rendez-nous notre père!

Nous voyons, en passant, la façade monumentale du *Théâtre*, et à côté le magnifique *Palais-de-Justice*, car nous avons trouvé enfin un quartier beaucoup plus moderne et moins triste, et nous atteignons la *Cathédrale de Saint-Bavon*.

Ma chère amie, que te dirai-je des splendeurs de cette église?

Admirable chaire, marbre blanc et chêne noir, ayant au pied saint Jérôme écoutant

sonner la trompette du Jugement dernier, au fronton des anges portant l'étendard de la Croix, et au milieu l'arbre du Paradis Terrestre, gracieux mélange de bois et de marbre.

Cirque immense et merveilleux de chapelles en marbre blanc et noir, de portiques et de jubés, de tombeaux et de balustrades, de l'effet le plus ravissant;

Forêts de colonnes, de pilastres;

Et surtout peintures au-dessus de tout éloge, Otto-Venius, Rubens, Van-Dyck, Crayer, Van-der-Mecren, Seghers, Coxie, etc.

Mais ce qui est le joyau de ces joyaux, le diamant incomparable de ce délicieux écrin, c'est, retiens bien ce renseignement, dans la onzième chapelle de droite, l'AGNUS DEI, prodigieuse composition mystique de l'apocalypse, de Jean et Hubert VAN-EYCK. Ce tableau, assez médiocre de grandeur, ayant un ceintre, se fermait avec six volets, deux pour le ceintre, quatre pour le bas du tableau. Or, les chanoines de Gand, pieux abbés, mais de l'art n'ayant cure, s'avisèrent de consentir à vendre cinq de ces volets à un Belge, au prix de six mille francs. Des mains du Belge, horreur d'homme ennemi de sa patrie, ces volets passèrent à celles d'un Anglais, et, par l'Anglais furent vendus 419,000 fr. au roi de Prusse.

Si bien que cette œuvre grandiose se trouve lacérée, déshonorée, tout en déshonorant les vendeurs et les acheteurs.

Or, sur le tableau et l'un des volets échappés aux vendales on voit :

L'agneau de Dieu monté sur un trône. Papes, évêques, docteurs, martyrs, vierges et saintes femmes, forment autant de processions diverses, se rendent aux pieds de l'Agneau. Rien au monde ne peut donner idée de la délicatesse, de la perfection du travail, du fini précieux de ces mille personnages, confondus et distincts. Et le paysage qui entoure, et l'air qui circule, et les oiseaux qui volent, et les brins d'herbes qui poussent sous vos yeux, et les arbres, et les vêtements, tout est ravissant de beautés, de coloris, de grâce. Le volet, heureuse relique; représente le Christ dans toute sa gloire. Quel effet devaient produire les autres?

Oh! vois-tu, Agathe, l'école flamande est la reine de la peinture, et la peinture est le premier des beaux-arts!

Curiosités que je te signale : Chandeliers de St-Paul de Londres, vendus par Cromwel aux chanoines de Gand, après la décapitation de Charles I^{er}; Chasse de sainte Colette, de Gand, dans la seconde chapelle à droite, avec cette inscription :

Dulcis ancillæ Dei, Rosa Vernans, Stella decora!

Les tombeaux sont tous à admirer, surtout celui de l'évêque Allumont. Le prélat paraît à genoux devant l'enfant Jésus que lui présente la vierge, et il prie. Mais un squelette se dresse derrière lui et montre du doigt la terrible légende :

Statutum est hominibus semel mori!

Et dans la 20^e chapelle, les fonts baptismaux sur lesquels Charles-Quint reçut le Sacrement de Baptême !

Il y a bien des églises au monde : de toutes celles que j'ai vues, aucune ne me laisse l'impression de la cathédrale de Gand.

Nous avons visité une autre église d'un gothique pur et sévère, qu'annoncent deux hautes tours, genre poivrière, d'une solidité massive à défier un siège, c'est *Saint-Nicolas*.

Puis nous avons été à *Saint-Michel*, où, la serge verte levée, nous admirons un *Christ* sublime d'expression...

— Oh ! Monsieur, s'écrie Emile, reconnaissez-vous le bel original de Van-Dyck, dont vous avez la gravure, épreuve avant la lettre ?

Ma chère amie, c'est, en effet, l'une des gloires du grand Van-Dyck, que ce Christ en croix. Il est à mettre le premier entre tous.

Notre voiture, à la sortie de Saint-Michel, nous a conduits, en longeant un canal fort large et bordé de belles maisons vers un quartier calme et paisible. On nous fit entrer dans l'intérieur de ce quartier. C'est toute une suite de petites maisonnettes, avec jardins et portes grillées, encloses dans une vaste enceinte de murailles, et, à leur centre, montrant une église modeste, debout au milieu des parterres. Or, dans les jardins, en entrant ou sortant de l'église, venant, priant, une foule de religieuses nous apparaissent, portant toutes sur leurs têtes une serviette pliée... Ce sont les Béguines, soumises à l'ordre de sainte Begge... Elles sont presque toutes âgées, et s'inclinent vers leur tombe. Qu'elles sont heureuses de se préparer ainsi, très-saintement, au passage de cette vie à l'éternité !...

Voici les idées sombres qui effacent chez moi les idées moyen-âge, ma chère Agathe. Aussi ne te parlerai-je plus de ce que je vis de curieux à Gand. D'ailleurs la nuit vient. Laisse moi mettre, en pensée, mon cœur sur ton cœur, et former le vœu de te baiser bientôt à Paris.

Toute à toi.

F. D.

Gand, octobre 1835.

Un seul petit mot sur la lettre de ma mère, chère Madame.

Tout à l'heure, au lieu de nous laisser rentrer à notre hôtel du Chapeau-Rouge, car nous sortions du *Musée*, et nous étions très-fatigués, M. Dory dit un mot au cocher, et nous voilà traversant les ponts, les places, les rues de Gand, et sortant de la ville. Alors la voiture s'arrête, et nous descendons.

La nuit était venue : seulement déjà mille étoiles brillaient aux cieux , et la lune annonçait son approche par une blancheur superbe qui formait aurore à l'horizon.

Nous suivons gravement le mystérieux M. Dory.

Soudain , nous passons sous une voûte , nous traversons quelques ruines , et nous voici dans un vaste préau tout entouré d'arcades , semé de tombes ouvertes , de cercueils de pierres , de colonnes brisées , et offrant ici de ténébreuses galeries , là d'effrayantes anfractuosités , et partout des arceaux effondrés , des murailles crevées , des fenêtres gothiques à demi-rompues. Dans l'obscurité lugubre qui nous entoure , c'est à frémir ! Avec cela une brise folle faisait entendre de sinistres sifflements dans ces ruines lugubres.

— Mais où sommes-nous ? dit ma mère.

— Dans le *Vieux Cloître de Saint-Bavon*, hors des murs , jadis témoin de drames terribles... répondit la voix creuse.

Alors voilà que tout-à-coup la lune , dominant l'horizon , glisse ses rayons d'argent à travers les décombres , illumine les tombeaux , rend saillants les angles ténébreux , éclaire les galeries et nous offre le plus poétique aspect que puisse rêver l'imagination. Nous sommes restés là plus d'une heure.

Où sont ceux qui ont foulé les dalles de ces parvis ?

Votre petit ami ,

E. D.



II.



Prise de Sébastopol. — *Bruges*. — Procession. — Hemmeling et la peinture en général. — Notre-Dame. — Les églises. — Tombeaux de Charles le Téméraire et de Marie de Bourgogne. — Le beffroi de Bruges. — L'empereur Maximilien. — Chapelle du Saint-Sang. — L'hôtel-de-ville. — Maison et cheminée du Franck. — L'hôpital Saint-Jean. — Sainte-Ursule. — Encore et toujours Hemmeling, Van-Eyck, Rubens et Van Dyck. — Jérusalem très-en raccourci. — *Ostende*. — Description. — Mer du Nord. — Soirée fantastique. — Grève et digue. — Kursaal. — Déjeuner au Pare-aux-Huitres. — Physionomie des bains. — Baigneurs et baigneuses. — Dernière rencontre. — *Furnes*. — *Ypres*. — *Courtray*. — *Tournay*. — *Ath*. — *Mons*. — *Charleroi*. — *Namur*.

Bruges, octobre 1855.

Nous sommes à Bruges, Madame, la ville la plus riche et la plus pauvre, la plus curieuse et la plus triste, la plus ancienne et la plus moderne, la plus vivante et la plus morte qu'il soit possible de voir, d'admirer, d'étudier, de fuir.

La plus riche, car on ne fait pas un pas sans y rencontrer quelque merveille artistique qui vous éblouit et vous fascine; la plus pauvre, car les femmes, dans leur longue mante castillane et les hommes dans leur costume étriqué, font croire à la misère; la plus curieuse: chaque rue à son souvenir, chaque place son drame, chaque maison un événement à raconter; la plus triste: à peine sur un canal long d'un kilomètre voit-on un batelet, et à peine un passant sur le trottoir; la plus ancienne: de toutes les villes de la Belgique, c'est elle qui a conservé le mieux la physionomie du moyen-âge, maisons à pignons, tourelles, poivrières, façades sculptées, magnificences d'ornementation; la plus moderne: la bourgeoisie y est pleine d'affabilité et les gens de commerce sont fort courtois; la plus vivante: car s'agit-il de l'église ou d'une procession, la foule ruisselle dans les rues; la plus morte, car à la sortie des vêpres, le dimanche soir de chaque semaine, Bruges devient un sarcophage dans lequel, bon gré, malgré, dormir il faut!

Nous sommes arrivés à Bruges samedi soir, et descendus à l'hôtel de Flandre, délicieuse maison que je vous recommande, au besoin.

Le dimanche matin, au point du jour, cloches, carillons, sonneries de toutes sortes. Nous nous hâtons de sortir. Les rues sont jonchées de fleurs, et sur les places, à toutes les maisons, des pavillons, des étendards, des drapeaux, des guidons, des flammes, des oriflammes, flottent au vent, lutinés par le souffle d'automne, et nous montrent mille attributs nationaux sur leurs vives et joyeuses couleurs.

C'est une procession qui va passer. Elle vient, la voici. Blanche bannière de la vierge Marie, blanches jeunes filles voilées, rouges pennons de confréries pieuses, enfants recueillis, peuple dévotieusement incliné, chœurs et prêtres clamant les saints cantiques, tout nous ravit de bonheur, car Dieu est là ! Oui la foi sincère, l'espérance donnée par la croix, l'amour de la vertu brillent sur toutes ces physionomies sur lesquelles rayonne la religion de Jésus.

La procession finie, des groupes se forment. On parle de la France : on cite l'Angleterre ; le nom de Sébastopol est prononcé. J'écoute. Un Brugeois lit un journal. Je m'exhausse sur mes pointes pour voir le nom du journal, et je lis en gros caractères :

PRISE DE SÉBASTOPOL.

— Sébastopol est à nous ! allai-je dire à ma mère.

— Sébastopol est prise ! criai-je à M. Dory.

J'achète un journal pour convaincre ma mère, qui sourit de mon enthousiasme, pour persuader M. Dory qui se donne des airs de doute, et me voici lisant, relisant, lisant encore la nouvelle du succès de nos armes.

— Ah ! mon russophile d'Amsterdam, mon bel officier de marine, enfoncé ! m'écriai-je à mon tour en voyant que nous étions les vainqueurs et les maîtres du czar...

Je vous dirais bien des choses de l'enthousiasme de M. Dory, électrisant les Brugeois, comme jadis Thyrtée fit les Spartiates² : mais je laisse Sébastopol dans mon cœur, et, sur ce papier, je me remets à vous parler de Bruges.

A Bruges, le héros est Hemmeling, et c'est lui que l'on vous montre aussi dans des œuvres exquises. Qu'était Hemmeling et où est-il né ? nul ne le sait. Ce que l'on peut dire, c'est qu'un jour un homme blessé, un soldat vint demander des secours à l'hôpital Saint-Jean. On l'accueillit, on le guérit. Ce soldat avait du cœur. Il voulut payer son séjour. L'argent manquait à son escarcelle, mais le feu sacré brûlait son cerveau. Le voici qui prend une palette et des pinceaux, se met à l'œuvre, produit des toiles éblouissantes de beauté et les donne à la maison qui l'avait abrité. Il en donne ici, il en donne là, il en donne assez pour qu'on en trouve un peu partout, ... dans Bruges... qui les a bien gardées, certes ; c'est une justice à lui rendre. Puis l'artiste s'efface et disparaît. Cet homme, ce soldat blessé, ce peintre extraordinaire, c'était Hemmeling, que l'on nomme aussi Memelinck.

Savez-vous que pour voyager en Belgique il faut avoir certaines connaissances en peinture, la Belgique étant la terre classique de cet art magique? Heureusement ma mère dirige mon goût et forme mon jugement.

Ainsi elle me faisait voir hier comme quoi l'origine de la peinture se perd dans la nuit des temps. Les Grecs de Sicyone l'attribuaient à l'amour. Sans s'arrêter à la fable, elle me dit que l'on a dû peindre dans tous les temps, l'instinct de l'homme le rendant essentiellement imitateur. Les peuples les plus sauvages, comme les peuples civilisés, ont embellie par la peinture leurs habitations, décoré leurs temples, enrichi les statues de leurs dieux et leurs propres corps. La peinture unie à l'or se retrouve dans les monuments de l'Assyrie, de l'Égypte, de la Grèce, de l'Italie; elle brille dans les pagodes de l'Inde; elle décore les teocallis des Mexicains; elle rehausse les mosquées des Arabes et des Turcs; enfin elle apparaît dans les cryptes des premiers chrétiens, dans la basilique du moyen-âge.

Lorsque nous arrivons à l'Église Notre-Dame, par laquelle nous commençons nos courses artistiques dans la ville de Bruges, nous sommes assaillis par une nuée de guides et de ciceroni. Il faut un peu se fier à sa bonne étoile pour tomber sur un *sujet*. M. Dory, heureusement, a la main heureuse.

— Madame et messieurs, nous dit l'homme qu'il choisit, gaillard en casquette de loutre, les mains dans les poches et le nez en trompette, comme s'il sonnait continuellement la charge, vous êtes dans une ville qu'affectionnent beaucoup les étrangers. Elle est tant bourrée de chefs-d'œuvre! Savez-vous bien que Bruges était déjà citée comme ville dès le VII^e siècle? Son nom lui vient de *Bruck, pont*, car vous voyez que Bruges a une infinité de canaux, et une infinité de ponts.

Le comte Baudouin-Bras-de-Fer, dans l'intention d'opposer une barrière aux incursions des Normands, commença, en 807, à fortifier Bruges, où il fixa sa résidence habituelle.

En 1184, 1215 et 1280, plusieurs incendies lui furent bien funestes. Le dernier consuma toutes les archives municipales. Cette ville fut considérablement agrandie en 1270 et 1331.

Au moyen-âge, le principal dépôt des marchandises de l'Italie était à Bruges, qui les faisait passer dans tout le Nord.

Bruges, à cette époque, était peuplée de manufactures: outre celles de draps, velours, soies, toiles, etc., elle en avait de considérables où l'on faisait des tapisseries qui ont servi de modèle à vos Gobelins, dont les premiers tissus de haute et basse lisse furent même l'ouvrage de notre Janssens de Bruges.

On a dû vous dire, à Gand, qu'en 1382, Philippe Arteveldt s'empara de notre ville, et fit passer au fil de l'épée tout ce qui refusa de reconnaître son autorité, et de se ranger sous ses drapeaux.

En 1429, le duc Philippe le Bon y institua l'ordre de la Toison d'Or.

L'art de tailler le diamant fut inventé à Bruges, en 1450, par Louis Berguem.

Après que l'imprudent successeur de Philippe eut perdu la vie, une longue suite de désordres marquèrent chez nous le gouvernement de Maximilien. Les Brugeois osèrent même priver ce prince de sa liberté. Je vous ferai voir la maison qu'habitait ce prince, dans notre ville, et la prison qu'il occupa dans le beffroi des Halles.

Sur la grand'place de l'Hôtel-de-Ville, vous pourrez voir aussi l'autre maison où résida Charles II d'Angleterre, lorsqu'il vint à Bruges.

Sous les murs de notre ville, de ce côté, je vous montrerai l'endroit où Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire et d'Isabelle de Bourbon, née à Bruxelles, le 13 février 1457, et femme de Maximilien d'Autriche, prenant le plaisir de la chasse au vol, tomba de cheval et se fit une profonde blessure. Pour ne pas inquiéter son mari, et par pudeur, elle ne permit pas aux médecins de sonder la blessure, et, trois semaines après sa chute, le 27 mars 1482, elle cessait de vivre. Elle avait vingt-cinq ans. Vous verrez son tombeau dans l'église de Notre-Dame que voici, où nous allons entrer.

En 1485, Bruges commence à décliner, et Anvers hérite de ses dépouilles. Les Portugais y entraînent les Allemands et les Italiens; les autres nations, Espagnols exceptés, ne tardent pas à les suivre.

Notre population est de quarante mille âmes.

Ici, le sang est superbe, surtout chez les femmes. Lorsque le roi de votre France, Philippe le Bel, vint nous visiter au XIII^e siècle, avec son épouse, celle-ci dit avec dépit : « Dans cette ville de Bruges, je croyais ne compter qu'une reine; mais j'en trouve par » centaines. »

Notre ville a produit beaucoup de grands hommes : je ne citerai cependant que Simon Stevin, profond savant, dont le nom décore l'une de nos places.

Maintenant, Madame et Messieurs, entrons dans Notre-Dame : vous y avez une ample moisson de curiosités.

Cet homme a raison, Madame : *Chaire* splendide, toute en chêne, dont les Espagnols ont appris aux Flamands le secret de faire des chefs-d'œuvre; *Jube* en chêne, d'un beau travail aussi, mais plus lourd; *Statues des douze Apôtres* appuyées aux colonnes de la nef; *Tableaux* de Pourbus, de Van-Ost, de Crayer, de Seghers, de Quellyn; admirables *Tombeaux du duc de Bourgogne* et de *Marie de Bourgogne*, sa fille, œuvre de J. Jongelinck, dont les statues en cuivre doré, ainsi que les ornements, sont du plus bel effet. Les socles sont en marbre noir. Ils portent la devise de Charles le Téméraire, fière et célèbre comme lui :

JE L'AI EMPRI, BIEN EN AVIENGNE !

On nous montre sur l'autel une statue que le sacristain présente comme l'œuvre de Michel-Ange... elle est fort belle... mais !...

C'est la *Cathédrale* que nous visitons ensuite.

Comme l'église précédente, chaque colonne de la nef porte des statues : la chaire est belle ; le jubé superbe, en marbre blanc et noir, ainsi que les balustrades et les chapelles du pourtour, supporte de fort belles orgues aux tuyaux dorés, dont le sommet est couronné de statues, couleur de fer fourbi. De chaque côté du chœur deux portes à jour permettent de voir ce qui se passe dans le sanctuaire.

On dit une grand'messe en ce moment, et nous sommes heureux d'y assister. Une musique se tient sur le jubé et accompagne l'orgue : je dois avouer qu'elle est peu harmonieuse. Mais autre chose me plaît bien davantage : c'est la piété fervente des assistants. Les hommes sont en très-grand nombre ; ils prient à ravir, et pas la moindre distraction ne passe sur les fronts.

Je vois bon nombre de statues de la Vierge devant lesquelles brûlent des cierges. Ces statues sont habillées à la mode flamande. Partout des peintures délicieuses. A quoi bon vous redire les noms de leurs auteurs ? Ce sont toujours de grandes œuvres...

Quand nous sortons, le *Beffroi de Bruges* fait entendre de joyeux carillons. Nous allons le voir. C'est une tour prodigieusement haute, dentelée, svelte, élégante, carrée jusqu'à la troisième travée, et de là, octogone, jusqu'à ce qu'elle se perde dans les nuages. Elle domine la façade des *Halles*, qui forment au-dessous un vaste bâtiment quadrilatère avec galeries.

L'*Hôtel de l'empereur Maximilien* est presque en face. C'est un magnifique spécimen des splendides demeures du XV^e siècle.

De là, par une petite rue qui ouvre sur la place des Halles, nous allons à l'autre bout de cette petite rue sur une autre place, celle de l'*Hôtel-de-Ville*.

Nous nous arrêtons ébahis. Nous avons à notre gauche, sur le même plan, et le suivant comme les grains d'un chapelet, la divine chapelle du Saint-Sang, l'*Hôtel-de-Ville*, et la *Maison du Franc*, trois joyaux que l'on devrait envelopper d'un écriin de velours et d'or.

Bruges possède du sang de notre Sauveur dans un flacon merveilleux ; ce flacon est renfermé dans un admirable reliquaire, et le reliquaire est enclos dans une chapelle de toute beauté, au-dehors et au-dedans. On la nomme la *Chapelle du Saint-Sang*.

Un escalier splendide nous y conduit. Médaillons exquis ; délicieux vitraux ; châsse de trois millions de francs, du poids de quarante-six livres, avec armoiries de Charles le Téméraire, et portant une couronne d'or donnée par Marie de Bourgogne, le tout avec cette inscription : *Fecit J. Crabbo* ; tabernacle tout en argent ; vitrines de Malines sur l'autel ; peintures murales comme dans notre Sainte-Chapelle ; chaire unique représentant la boule du monde ; autel portatif gothique avec escalier double pour l'adoration du Saint-Sang, chaque vendredi ; tableaux de Crayer, et deux triptyques d'Hemmeling ; telle est la chapelle du Saint-Sang.

Palais indescriptible, tout à jour, tout couvert de statuettes, tout orné de clochetons,

de fleurons, de fenêtres ogivales, etc., tel est l'*Hôtel-de-Ville* qui se rattache à la Chapelle et se relie à la maison du Franc.

Enfin, palais à tourelles, plongeant leur pied dans l'eau, du côté nord; palais à pignons dentelés, palais à salles de toute magnificence, telle est la *maison du Franc*.

Mais si la Maison du Franc est une merveille, dans cette merveille s'en trouve une autre d'un bien plus grand mérite artistique, c'est la *Cheminée du Franc*. Elle est à notre Louvre, Madame, où vous pourrez la voir; mais elle y est en plâtre, et a été modelée sur celle de Bruges qui est en bois, et l'original. Cette cheminée, en style renaissance, est placée dans la salle de réunion de l'ancien magistrat du Franc de Bruges.

Lorsque nous sortons de la Maison du Franc, une musique militaire fait retentir ses fanfares autour d'une statue ombragée par des arbres, et dont de furtifs rayons de soleil osent se permettre de baiser les pieds, là, dans un angle de la place. Mais notre guide ne nous permet pas de nous livrer au dilettantisme, et le voici qui, sans relâche, nous dirige vers l'*Hôpital Saint-Jean*.

Nous entrons: vieil hospice; porte antique; pauvre chapelle où l'on prie, où l'on chante en musique les litanies de la sainte Vierge; puis jardins fort tristes; cour délabrée; et au fond, antique bâtiment dans lequel on nous introduit.

Ciel!... quels tableaux! mais quelle châsse!

D'abord, de Teniers, *une pêche miraculeuse*...

Puis, de Van Ost, *un savant en méditation*...

Ici du Rembrandt, là du Pourbus: et tout autour du plafond de calmes et paisibles têtes hollandaises, graves et pieux protecteurs de l'hôpital Saint-Jean.

Chapeau bas! Voici venir Hemmeling! on découvre la *Châsse de Sainte Ursule*, et la châsse de sainte Ursule, c'est Hemmeling!

Que faut-il admirer le plus, dans ce précieux fini d'une peinture sans nom, dans cette prodigieuse conservation d'un coloris merveilleux, dans cette expression suave de onze mille vierges qui suivent Ursule débarquant à Cologne; dans ce fleuve, ces barques, ces nacelles, ces soldats qui s'agitent sous vos yeux avec l'illusion de la vérité, dans cette touche fine, large, unique, magistrale qui fixe magnifiquement les moindres détails. Et savez-vous une chose? c'est que Hemmeling ne peignit, comme on le faisait à cette époque, qu'avec un mélange de couleur, d'œufs et de colle.

Et cette *Adoration des Mages*, par Hemmeling?

Et ce *Mariage mystique de sainte Catherine*, d'Hemmeling?

Comme le dit notre guide, c'est à s'incliner devant le beau talent qui a inspiré le peintre de la châsse, et des tableaux à trois compartiments que l'on nomme triptyques, d'Hemmeling!

.....
Après vous avoir parlé d'Hemmeling, je voudrais terminer ma lettre et la mettre à la

poste. Mais je suis obligé, en fidèle historien, de vous dire que M. Dory, qui ne veut jamais rien manquer, ni oublier, ni, etc.... nonobstant une pluie fine qui tombe, nous remorque jusques hors de Bruges pour voir la *Chapelle de Jérusalem*.

Fiasco complet ! nous ne trouvons dans cette église qu'une bonne chose, c'est le sentiment religieux qui l'a inspiré. Car, à part cela, cette église est une pauvre contre-façon, une misérable reproduction, et une imitation mesquine des *Lieux saints de Jérusalem*. Au moins, M. Dory n'aura rien à se reprocher.

A la bonne heure : vive le *Musée! Baptême du Christ*, Hemmeling... *Tableau triptyque de la Vierge*, Van-Eyck... Et du Rubens et du Van-Dyck.

Adieu, Madame : j'ai le torticolis à force de regarder toujours les peintures : aussi partons-nous pour Ostende, nous reposer des tableaux des hommes en face des tableaux de Dieu !

Je vous serre la main, et vous prie de me garder au nombre de vos amis les plus aimés,

E. D.

Ostende, octobre 1833.

Pour nous plaire à Ostende où nous sommes depuis deux jours, ma chère Agathe, si nous n'avions que les rues de la ville tirées au cordeau, les places alignées scrupuleusement, les maisons vertes, jaunes, café au lait, etc. etc., nous nous ennuerions à en avoir le spleen. Mais heureusement nous ne sommes ici ni pour la ville qui n'a aucun monument à nous montrer, tant le siège, que l'Espagne paya de la vie de cent mille hommes, fut désastreux pour Ostende, au xvii^e siècle ; ni pour les baigneuses qui se promènent les cheveux au vent, pour les sécher à leur sortie de l'eau. Nous sommes à Ostende pour sa Mer du Nord, pour sa plage, pour sa grève, pour ses dignes, pour ses horizons, pour ses bains.

Nous l'avions vue déjà, cette Mer du Nord, par un temps d'orages et de tourmente, à Scheveningen, près de La Haye, en Hollande, si tu t'en souviens. Mais ici, à Ostende, nous la revoions par le plus beau temps du monde. La soirée est douce, tiède, parfumée. Si le vent souffle, c'est une brise. La vague bat mollement la grève. L'Océan brille sous les feux du soleil qui va s'éteindre tout-à-l'heure dans les flots. La lame vient baiser le sable le plus ferme et le plus moelleux que l'on puisse désirer. On entend à peine la respiration de cette masse d'eau qui se soulève lourdement. Des bateaux à vapeur vont et viennent, emmenant ou ramenant les amateurs de pleine mer. Leur noire ou blanche ai-grette tache l'azur du ciel et se balance comme un panache de géant. La musique sonne, murmure, bondit et soupire devant l'élégant Kursaal qui se pavane sur la digue ; les

promeneurs, dans toutes les toilettes de l'Europe, bourdonnent, caquettent sur les talus, en les sillonnant; l'angelus sonne au loin dans la ville; et les étoiles s'allument au firmament. Quand est venu le crépuscule, les mille logettes montées sur des roues, qui servent à porter les baigneurs dans la mer, isolées ou groupées sur la grève, semblent des fantômes qui se glissent dans les ténèbres: les conversations deviennent plus mystérieuses; le vent de mer se fait sentir plus salin et plus âcre: la foule diminue; les groupes se divisent; le casino, le kursaal et les restaurants se prennent à flamboyer, et la vague, dans le silence du soir, devient plus mesurée. Tel est Ostende en cette belle soirée.

J'étais heureuse: j'avais mon fils avec moi, tout ce que j'aime le plus au monde! Nous sortions de l'église où j'avais prié pour mes amis de France, et pour le cher défunt que je pleure partout! M. Dory me parlait précisément de toi et me consolait, par l'espérance de te revoir bientôt, du long-temps qui nous tient séparées; j'admirais Dieu dans ses œuvres, et je le faisais admirer à mon fils...

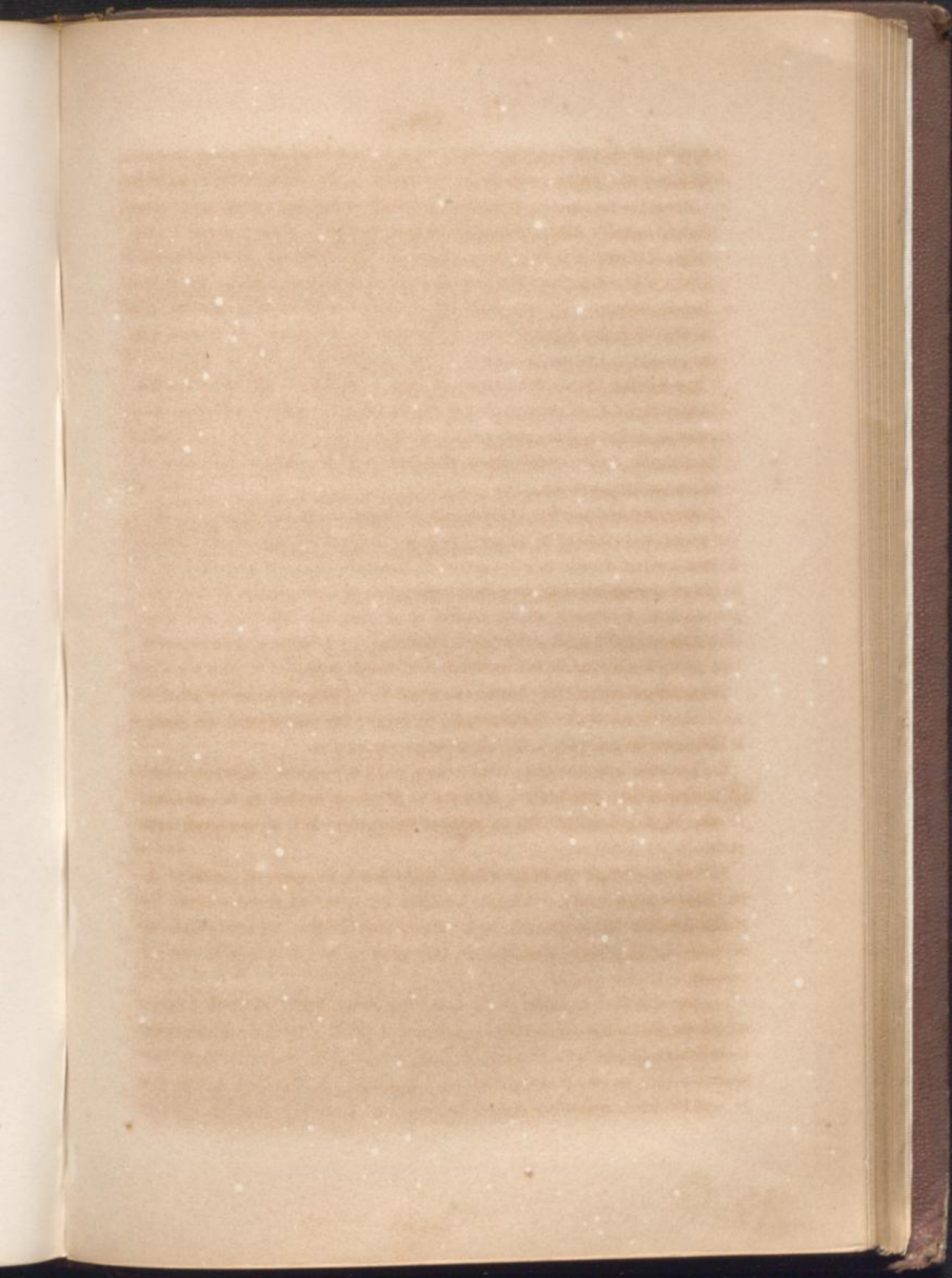
Après une aussi belle soirée, la matinée du lendemain devait être charmante: elle a tenu parole. Il y avait foule de baigneurs, ce matin. Emile et M. Dory ont eu la fantaisie du bain et se sont donné deux fois ce plaisir. Le moment était bon, car il faisait chaud, et tu sais que la température de la mer ne s'éloigne jamais de la température de l'air. L'impression du froid n'est donc pas très-sensible en se plongeant dans l'eau. Mais il convient cependant de s'y agiter pour activer la circulation, et de se promener au sortir de l'eau pour provoquer une réaction immédiate de la chaleur vitale.

Le bain de mer est bon contre une foule de maladies, spécialement contre les affections nerveuses et rhumatismales. Que de miracles fait la mer! Elle rend la parole aux muets, le mouvement aux paralytiques. Elle ressuscite presque les morts.

Une jeune fille de la campagne arrive à Ostende avec une extinction complète de la voix. On la mène au bain. Elle hésite à descendre de la voiture roulante du baigneur dans la mer. On la pousse: elle fait un plongeon involontaire, et... en se relevant... elle parle!

Un homme épuisé par une longue maladie, tombe dans le marasme, et, condamné par les médecins, allait mourir. On l'apporte à Ostende. Un docteur ose prescrire le bain. On trempe le malade dans la mer, puis on le remonte dans la cabine. Ses amis présents se désolent et le croient perdu. Mais après un mois passé au bord de la mer, la cure est complète.

Aux heures du flux, le premier plan de la mer est parsemé de têtes, de bustes, de bras, qui s'immergent comme des sarcelles, reparaissent au milieu de la vague, se secouent et recommencent de plus belle. Hommes, femmes, enfants en prennent à discrétion. Les hommes nagent; les femmes se font promener, à fleur d'eau, soutenues sous les bras par de fortes baigneuses; les enfants dansent des rondes et se livrent à mille jeux folâtres.





Bains de mer. Kursaal et Jetée d'Ostende.

Après quoi on remonte dans la voiture qui porte le cabinet de toilette, et on regagne la plage, où l'on vagabonde quelque temps au grand air et au soleil. Ou bien l'on court sur la grève, sur l'estacade, les cheveux au vent pour que l'eau de la mer s'évapore. Aussi remarque-t-on que les femmes aiment surtout les bains de mer en proportion de la beauté de leur chevelure, qu'elles montrent ruisselantes sur une serviette appliquée à leurs épaules, jusques dans les rues de la ville.

Les baigneurs qui s'affranchissent des voitures de l'établissement et vont, à l'écart, chercher des bains gratuits, ne sont pas moins divertissants à regarder. Des familles entières, avec leurs petits enfants et leurs chiens, des bandes de jeunes filles et leurs mères, des ouvriers de la ville et des environs, jettent leurs habits sur le sable, s'enveloppent de vêtements de rebut à l'abri de tentes, et se précipitent à l'envi contre le flot. Là, point de costume uniforme, destiné au bain. Chacun s'accoutre comme il l'entend. Alors on danse, on braille, on se jette à l'eau, on en boit quelques coups, on se culbute, on s'amuse comme des tritons. Ce matin, pendant le bain d'Emile et de M. Dory, j'ai vu ce spectacle divertissant, dès six heures, et je l'assure que cela seul valait l'effort de ma promenade matinale.

Ce soir, lorsque la nuit tomba sur la mer, de la digue, de la plage, et de l'Océan même sur lequel nous allâmes faire glisser une barque que nous avions louée, nous eûmes à admirer la magnifique phosphorescence des flots. La crête des vagues s'illuminait d'une vive clarté, un peu bleuâtre, qui s'éteignait après l'affaissement et le brisement de la lame. Ces lumières surgissaient tout-à-coup à divers points de la plaine agitée, s'étendaient en longs rouleaux mobiles, jouaient follement à la surface de la mer, et disparaissaient bientôt se rallumant ailleurs.

Du rivage le spectacle était encore plus magnifique. Toute la frange de l'Océan était phosphorescente. Chaque flot, en frappant l'obstacle de la digue, de l'estacade et des pilotis, ou en s'évasant sur le sable, semblait pétiller comme un feu d'artifice et lancer des éclairs furtifs. Quelquefois c'était une nappe immense qui se déployait, toute constellée; quelquefois un serpent fluet qui se tordait en ondulant, s'allongeait, bondissait, et se perdait au milieu des ombres. Il suffisait du moindre canot sillonnant la mer pour provoquer tout autour de lui une illumination subite, et laisser à sa suite une traînée lumineuse. Une poignée de sable que l'on jette dans l'eau, en ces instants-là, fait scintiller toute la surface environnante; et si l'on remue le sable de la grève, tous les grains brillent comme des perles. Si l'on se baigne, les gouttes d'eau qui couvrent le corps à sa sortie de l'eau deviennent autant de paillettes d'argent.

J'oublie, dans la peinture de ce tableau de Dieu que le pinceau des hommes ne saurait imiter, de te dire que, après le premier bain de M. Dory et de mon fils, nous avons été déjeuner au Parc aux Huitres. Mes commensaux avaient un appétit formidable. Huitres,

homards , crevettes , moules , maqueraux , poissons sous toutes formes en ont fait les frais. Sur les bords de la mer qu'y a-t-il de mieux que de vivre de la mer ?

Il y a quelquefois de ces hasards étranges , en voyage : nous en trouvons de nouveau la preuve à Ostende. Nous allions quitter la plage , en lui faisant nos adieux , la veille de notre départ , lorsque nous nous rencontrons encore avec... M. G... Je te laisse à penser quelle fut notre envie de rire... Bref : nous passons quelques heures ensemble ; après quoi , nous le saluons comme la plage elle-même , et nous allons faire nos malles pour le départ.

Je m'aperçois que je ne t'ai rien dit d'Ostende : tu m'en voudrais si je ne te satisfaisais sur ce point : quelques mots seulement , et puis , à toi aussi , je dirai : Au revoir !

Ostende signifie *extrémité orientale*.

Ce n'était dans le ix^e siècle qu'un petit village : toutefois son port commença à être fréquenté vers le xi^e.

Bientôt Philippe le Bon , duc de Bourgogne , la fit clore de murailles , en 1445 : mais la place ne fut régulièrement fortifiée qu'en 1583 , par Guillaume d'Orange , le Taciturne.

Les Hollandais y soutinrent alors le fameux siège , dont je t'ai parlé plus haut , je crois , contre les Espagnols qui y perdirent cent mille hommes et peut-être autant de millions. C'est sans contredit le siège le plus célèbre dont l'histoire fasse mention , si célèbre que les rhéteurs du temps l'ont comparé au siège de Troyes. Il commença en 1601 ; et la ville ne se rendit , par capitulation , à Ambroise Spinosa , qu'en 1604.

Louis XV y entra en 1745 , après un autre siège qui dura dix-huit jours et qui la détruisit presque entièrement. Il la rendit en 1748.

Quelques années avant , l'empereur Charles VI y avait établi une compagnie des Indes , qui fut supprimée en 1731 , par la jalousie active de la Hollande , de l'Angleterre , et même de la France.

Maintenant que j'ai consciencieusement rempli ma tâche , je t'envoie le bouquet de la plus sincère affection , et je t'embrasse à tort et à travers , comme faisait le bon Henri à l'endroit d'un ami qu'il n'aimait pas plus tendrement que je t'aime.

F. D.

Furnes , octobre 1855.

MADAME ,

Nous commençons à retourner vers vous , mais en prenant quelque peu le chemin des écoliers , je vous l'avoue. Pour moi , futur élève de rhétorique , ce serait pécher contre les principes des étudiants , d'agir autrement.

Ostende a reçu nos adieux ce matin, et la patache Van-Geen et C^a a eu l'honneur de nous porter jusqu'à *Nieuport*, presque sur la mer toujours. *Nieuport* n'est autre chose qu'une petite bourgade toute pleine de barques de pêcheurs et de filets : mais elle est encore toute fière de la victoire que le Prince Henri de Nassau remporta sur les Espagnols, dans la guerre de l'indépendance de la Hollande. A cette occasion, vous devez vous rappeler la charmante salle octogone que je vous ai dit avoir vue au château du Bois, près de La Haye, dont les peintures de Rubens et de son école, commandées par la veuve de Henri, Amélie de Solms, représentent l'apothéose de cette victoire.

De *Nieuport* nous nous rendons à *Furne*, qui n'est qu'une petite ville, mais une petite ville fort coquette, très-jolie, et qui a un *Hôtel-de-Ville* et un *Beffroi* du *xv^e* siècle, dignes d'être mis en parallèle avec les monuments gothiques de *Bruges* et d'autres cités fameuses.

Ypres, octobre 1853.

Les gens d'Ypres, comme on disait jadis, ont été de terribles batailleurs : j'en veux pour preuve le temps où il s'avancèrent jusqu'à *Cassel*, contre le roi de France, portant une manière de perche, surmonté d'un coq de toile peinte, en guise d'étendard, avec cette devise ironique :

Quand ce coq chanté aura,
Le roi *Cassel* conquêtera !

Or, c'était le roi de France, Philippe VI de Valois, qui, quelques vingt ans après la terrible bataille de *Courtrai*, assiégeait *Cassel*, dont les marchands, ainsi que les autres Flamands, étaient soulevés contre leur comte français, Louis de Nevers.

Le coq des gens d'Ypres ne chanta pas : mais le roi de France prit *Cassel*.

Maintenant les habitants d'Ypres jouissent du far niente du repos, au souvenir de leurs exploits d'autrefois sans doute. Notez bien qu'à cette heure encore, malgré la béatitude de ses bourgeois, devenus raisonnables et calmes, Ypres garde beaucoup de restes de son flon-flon des temps passés. Témoins les *Halles* que surmonte une tour carrée, gigantesque édifice que flanquent quatre tourelles, dont l'ensemble, y compris le lourd bâtiment des halles, est tout entier de style flamand pur et sévère. On dit cet édifice du *xiii^e* siècle, et on affirme que sa première pierre fut posée par le comte Baudoin de Flandre, celui qui plus tard régna sur Constantinople. Ce qui ajoute à la majesté du monument, et non du comte de Flandre, c'est qu'il est parfaitement isolé et dans une situation fort heureuse.

Si cela vous intéresse, nous déjeûnons très-bien à Ypres ; et autant elle était agitée au temps de ses passions démocratiques, autant elle est calme et bénigne aujourd'hui.

Courtrai, octobre 1833.

Nous dinons et nous prenons gîte pour la nuit, à *Courtrai*.

— Des Français dîner et gîter à Courtrai, allez-vous dire, Madame, mais c'est indigne ! N'est-ce pas sous les murs de Courtrai qu'une terrible défaite fut infligée aux armées françaises, en 1300, et que quatre mille paires d'éperons dorés... ?

— Je vous interromps, pour répondre, Madame :

Philippe IV, dit le Bel, ne laissait point échapper les occasions d'agrandir les domaines de la couronne par les armes. Il s'avisa donc de fomenter les mauvaises dispositions des communes flamandes pour leur comte Gui de Dompierre, qui se déclarait sans vergogne l'allié du roi d'Angleterre. Alors une armée française de soixante mille hommes envahit la Flandre et remporta d'abord deux victoires, l'une à Furne, l'autre à Commines, en 1297. La plupart des villes alors lui ouvrirent leurs portes. Il advint que Gui de Dompierre, réduit à ses seules forces, se livra à la discrétion de Philippe IV. Celui-ci traita ce prince en vassal félon, le jeta dans les fers et réunit son comté à la couronne, en 1300. Mais l'odieuse tyrannie de Jacques de Châtillon, que Philippe avait nommé gouverneur de Flandre, ne tarda pas à faire détester la domination française. Les Flamands, excités par les consuls des corporations, surtout des tisserands et des bouchers, se soulèvent. Quinze cents cavaliers, deux mille sergents d'armes, sont massacrés à Bruges. De là la révolte gagne les autres villes. A ces nouvelles, la chevalerie de France s'émeut. Robert d'Artois accourt avec une armée pour venger les Français. Méprisant les vieux généraux et n'écoutant que l'aveugle impétuosité de son courage, il attaqua, sous les murs de Courtrai, les Flamands retranchés derrière une position avantageuse : il est tué, et, avec lui, tombent sur le champ de bataille vingt mille hommes, et la fleur de notre chevalerie. En débottant les cadavres, on recueillit quatre mille éperons de nos pauvres chevaliers, et, comme trophée, on les suspendit dans la cathédrale de Courtrai.

Vous voyez que je comprends le reproche que vous voulez nous faire, Madame : mais comme à notre hôtel de la Grande-Place, on nous sert autre chose que des éperons et que nous avons faim, car la faim joue un grand rôle en voyage, nous oublions notre honte du 11 juillet 1302, et, pas fiers, nous dinons et nous gîtons à Courtrai.

Et puis d'ailleurs Courtrai n'a-t-il pas été puni déjà par le duc Philippe le Hardi qui lui enleva son *Jacquemart et sa femme*, aujourd'hui faisant les délices de Notre-Dame de Dijon ?

N'a-t-il pas été puni par la bataille de Mons-en-Puelle, 1304, lorsque Philippe, fatigué de tuer, s'écriait :

— N'aurons nous donc jamais fini ? En vérité, je crois qu'il pleut des Flamands !

Enfin les éperons d'or, eux aussi, n'ont-ils pas été arrachés à la cathédrale de Courtrai,

lorsque les Flamands, conduits par Arteweldt, périrent par milliers sur ce champ de bataille de Rosebèque, que Charles VI de France fit pendre à un arbre ce fils du terrible Brasseur de Gand trouvé parmi les cadavres, et livrer la ville de Courtrai au pillage, par les soudards français, en 1382, le 17 novembre ?

Pour être grand et généreux en tout point, je vous dirai maintenant :

Que Courtrai, assise sur la rivière de Lys, vient du latin *Cortracum*, *Curteriacum*, *Curtriciisium*, ainsi que disent les capitulaires de Charles le Chauve, en 859;

Qu'elle fut fortifiée par les Normands en 880, et qu'ils y construisirent un chatelet, pour y passer l'hiver ;

Qu'en 988, un seigneur nommé Eilbode, qui la gouvernait, s'arrogea le titre de comte, mais qu'après sa mort, Courtrai rentra sous la domination de Beaudouin de Constantinople ;

Que le roi d'Espagne la prit en 1645 : mais qu'elle revint aux Français l'année suivante, de par Gaston, duc d'Orléans ;

Que l'archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas, la reprit en 1648 ;

Que Louis XIV l'assiégea en 1607 ;

Qu'elle fut restituée à l'Espagne, en 1678 ;

Que les Français s'en emparèrent de nouveau en 1684 ;

Qu'ils la rendirent au traité de Ryswick, en 1697 ;

Que Louis XV la reprit en 1744, etc., etc.

Pauvre Courtrai, pour tant de vicissitudes, il faut bien lui pardonner !

Hôtel-de-Ville : passable, eu égard à deux fort belles cheminées... *Halles* : fort gracieuses, eu égard aux cinq tourelles de sa façade... *Pont sur la Lys* : fort convenable, eu égard à ses deux grosses tours... *Saint Martin* : église sans goût, moins toutefois beau tabernacle... *Notre-Dame* : avec un Van-Dyck, un tabernacle de Lecreux, et des bas-reliefs de je ne sais plus quel artiste... *Saint-Michel* : peinture de la journée des Eperons : heureusement ce n'est qu'un barbouillage.

Tournay, octobre 1833.

Nous sommes à *Tournai*, la plus antique cité de la Belgique.

Clodion, après avoir passé le Rhin, s'établit à Tournai; Childéric I^{er} résida, mourut et fut enterré à Tournai, où l'on trouva, dans son tombeau, son squelette, ses armes, des abeilles d'or, et un globe de cristal, il y a quelques années; Clovis y naquit, et y régna; Chilpéric et Frédégonde y furent assiégés par Sigebert et Brunehaut; Mérovée y fut tenu en prison.

Les Normands la détruisirent en 880, ainsi que tous les monastères qui se trouvaient sur l'Escant, qui la traverse;

Philippe-Auguste l'entoura de hautes fortifications, en 890;

Elle fut donc, vous le voyez, le berceau de la monarchie française, et le domaine des Mérovingiens; vingt fois les Flamands, les Anglais, les Français, les Espagnols, les alliés, la prirent et la reprirent.

Et, malgré tous ses malheurs, c'est une ville mi-partie moyen-âge, et mi-partie moderne. On y admire de délicieuses maisons, fort antiques et très-curieuses.

Sa cathédrale est le plus ancien édifice, le plus grand et le plus beau du Hainault et de toute la Belgique; elle appartient au style bysantin; cinq clochers superbes la décorent; un portail du plus pur gothique fait sa gloire; et les deux magnifiques absides du transept sont tout à son honneur. Elle a un *Jubé* d'une rare élégance, et le sculpteur Lecreux, né à Tournay, a illustré son sanctuaire d'un admirable groupe en bronze: c'est *saint Michel terrassant le dragon*. Cette même église de Notre-Dame s'enorgueillit de posséder les *Ames du purgatoire* de Rubens; une *Résurrection de Lazare*, par Pourbus; une *Crucifixion* de Jordaens; et un *Christ aux Epines* du maréchal d'Anvers, Quintin Metzys.

Le *Beffroi*, du xv^e siècle, est d'un effet très-pittoresque. Il possède trois cloches. Celle dite d'alarme est décorée de ce distique:

Banloque suis de commune nommée;
Car, pour effroi de guerre, suis sonnée.

Heureusement cette cloche est réduite au silence.

La merveille de Tournay est le manoir du prince de Ligne. Il date du xii^e siècle, est en tout point féodal, possède de grosses tours, produit un effet charmant dans la contrée, et se laisse courtoisement visiter, ainsi que ses jardins de Le Notre, par tous les amateurs et touristes. Il a une bibliothèque, un Musée d'artillerie, une galerie de peinture, et a pour nom

Bel-Oeil, tout à la fois magnifique et champêtre!

Mons, octobre 1855.

Par *Ath*, petite place forte sur la Dendre, que fonda le patrice Aëtius, vainqueur d'Attila le Fléau de Dieu, nous arrivons à *Mons*, ville romaine, dont le nom exprime la position sur une petite colline, qui se salit les pieds dans une affreuse rivière appelée *Trouille*. Pignons dentelés; façades peintes dans toutes les nuances de l'arc-en-ciel; rues

propres autant qu'il est possible; ville flamande par son aspect comme par ses habitants; telle est Mons.

Namur, octobre 1853.

Enfin par *Charleroi*, cité moderne fondée par Charles II d'Espagne, et agrandie par Louis XIV, qui la fortifia, nous atteignons *Namur*.

Au confluent de la Sambre et de la Meuse, et au pied de la citadelle qu'assiégea Vauban et que défendit Cohorn, s'étend cette vieille et célèbre ville. Je m'attendais à la voir toute ridée; elle a du fard jusqu'au front. Aussi, comme nous la quittons ce soir-même, je me hâte de mettre mes deux mains dans les vôtres, chère Madame, pour vous jurer foi et hommage, me déclarant, de grand cœur, votre fidèle chevalier.

E. D.

III.



Huy. — *Liège*. — Le fantôme de Charles le Téméraire. — La Meuse. — Nain et bossu. — Le palais de l'évêque. — Le Perron. — L'hôtel-de-Ville. — Le Pont-des-Arches. — Grétry. — Vieille montagne. — Chaufontaine. — Pépinster. — *Spa*. — Verviers. — Effets de nuit. — Aix-la-Chapelle. — Ce que l'on voit par une fenêtre obscure de l'hôtel de Paris à Aix-la-Chapelle. — Les bains. — La Chapelle d'Aix. — Les péripéties d'un mimo-drame. — Les saintes reliques. — Trésors et merveilles. — Charlemagne. — Le cœur de Othon III. — La chaire de Henri II. — Le sarcophage de César-Auguste. — Le trône du plus grand prince du monde. — *Borcette*. — Réveries et souvenirs.

Liège, octobre 1833.

— Conducteur, est-ce que nous sommes à Liège? cria un long et maigre personnage qui dormait à mes côtés et se réveilla au mouvement d'arrêt du convoi.

— Huy! Huy! fit le conducteur.

Et notre homme, à ce mot, de descendre avec empressement...

A peine était-il à terre, le digne Flamand, que le convoi se remettait en marche, lentement, comme d'ordinaire...

— Nous sommes à Huy et non à Liège, conducteur, vous m'avez trompé, en me disant : Oui!

— J'ai crié Huy, et n'ai dit ni oui ni non... répart le conducteur...

Nous n'entendons pas le reste du dialogue du pauvre voyageur, ma chère Agathe, car notre machine court à toute vapeur.

Nous touchons en premier lieu à *Bouges*, délicieux village qui sert d'aigrette à une masse de rochers à pic, appelés les *Grands Malades*. Ils dureront cependant plus longtemps que nous et les nôtres. Mais j'imagine que ce nom leur aura été donné parce que ce fut là que mourut un illustre malade, don Juan d'Autriche, célébré par Casimir Delavigne, et enterré dans une église de Namur.

Puis, voici l'HERMITAGE DE SAINT HUBERT, le grand saint Hubert, patron des chasseurs,

l'infatigable Nemrod de la noire forêt d'Ardennes, qui lui fit voir un *cerf porte-Crucifix* dont les naïves peintures ont tant de fois émerveillé mon enfance.

Voici *Samson*, et, à côté, la ruine d'un manoir, étalée sur une roche pélasgique dont une anfractuosité reproduit, à ravir, une tête d'homme décorée d'une barbe formidable.

Voici l'antique église de Sclayn, et le *pagus* de *Sclayn* plus vieux encore.

Voici *Andennes*, où sainte Begge, fille de Pépin, au VII^e siècle, fondait un béguinage, dont nous avons vu un spécimen à Gand.

Enfin voici *Hug*, forteresse puissante que dore le soleil levant. Un touriste qui nous voit fort occupés à étudier le portail et le cloître de l'église, fort beaux de détails et d'ensemble, nous dit :

— C'est ici que mourut Pierre l'Ermitte, le fameux prédicateur des croisades.

Et c'est à ce *Château d'Aigremont*, que vous apercevez dans le lointain, qu'au XV^e siècle habitait de préférence le seigneur d'Arembert, Guillaume de la Mark, surnommé bien justement le *Sanglier des Ardennes*, à cause de ses brigandages et de ses cruautés. Vous pourrez voir, au-delà du pont de la Boverie, au village de Wez, près de Liège, l'endroit où ce farouche suzerain tua, de sa propre main, Louis de Bourbon, évêque de Liège. C'est un sacrifiant que ses crimes ont illustré non moins que sir Walter-Scott, dans son magnifique *Quentin Durward*.

Notre touriste parlait encore, que l'horizon s'ouvrant à nos regards émerveillés, nous voyons un immense amphithéâtre de collines se développer sous nos yeux, tout diamanté de blanches constructions, tout émaillé de villas, de bouquets d'arbres, d'obélisques d'usines, et, dans le beau cirque, formé par leur enceinte, une ville grande et belle, dont de nombreux clochers et des dômes accidentent la monotonie.

C'est *Liège*.

— Savez-vous quel est le peuple le plus léger de la terre? demanda le touriste, sorte de commis-voyageur, à mon fils étonné.

— En vérité, je l'ignore... à moins que le peuple français... fit Emile en hésitant.

— Mais c'est le peuple de Liège... clama le touriste, avec un gros rire de triomphe.

M. Dory coupe court aux facéties du voyageur, en disant à Emile avec un sérieux glacé :

— Les Liégeois sont les anciens Eburons.

Les Eburons habitaient cette contrée qui touche à la rive droite de la Meuse, où s'étend la *forêt des Ardennes*, depuis Sedan et Givet, en France, jusqu'à Aix-la-Chapelle, dans la province Prussienne-Rhénane. Autrefois cette forêt était bien plus étendue. César nous dit dans ses *Commentaires*, qu'elle était la plus considérable des Gaules.

Quoique réunis à la Belgique depuis plus de quarante années, les Liégeois laissent percer toujours leur esprit de nationalité et d'indépendance. Jamais le sentiment démocratique ne s'est montré plus fort, plus opiniâtre, et souvent plus tumultueux que chez ce

peuple de Liège, qui est loin d'être léger comme le prétend l'affreux calembour de Monsieur.

Liège est, du reste, une ville antique et fameuse.

Les princes-évêques et notamment l'évêque Noger, y élevèrent une magnifique cathédrale en l'an 1000. Elle fut détruite en 1795.

Liège posséda un magnifique couvent de Dominicains, dont les sombres cloîtres et la noble architecture abritèrent de savants et illustres personnages.

Le ruisseau *Legia* qui la traverse et vient se jeter dans la Meuse lui donna son nom de *Liège*. Ce ruisseau a perdu son nom et s'appelle à cette heure *Ri-de-Coq-Fontaine*.

Mais que d'événements ont vus ces croupes verdoyantes de la *Montagne Sainte-Walbruge* qui ceint la ville de Liège, dont les parties hautes ont fait la *Ville haute*, et les parties baignées par la Meuse, la *Ville basse*!

Dirai-je, par exemple, que le fameux duc de Bourgogne, Jean Sans-Peur, celui qui, avec d'Ocquetonville et Courtensé, tua le duc d'Orléans, dans la rue Barbette, à Paris; la nuit du 22 novembre 1407, marchant au secours de son beau-frère, Jean de Bavière, contre lequel les Liégeois, excédés de ses vexations, s'étaient insurgés et qu'ils assiégeaient dans Maëstricht, leur tua jusqu'à vingt mille hommes, et ramena dans Liège le prince-évêque triomphant? Alors furent jetés dans la Meuse des milliers de manants liés deux à deux. Alors furent élevés autour de Liège des forêts de roues pour le supplice des Liégeois, et des gibets sans nombre pour leur pendaison.

Dirai-je que cette ville remuante s'étant révoltée de nouveau sous Philippe le Bon, ce duc, à son tour, les écrasa, et noya dans le sang leurs privilèges et leurs libertés, au point de livrer leur ville à un affreux pillage, ainsi que Dinan?

Dirai-je encore que sous Charles le Téméraire, dont, à mes yeux, le grand et sévère fantôme plane sur cette cité dont nous nous approchons, révoltés par les intrigues et sous les inspirations de notre roi Louis XI, ce duc, à bon droit surnommé *le Terrible*, vint avec quatorze cents lances, et remorquant l'artificieux auteur de cette rébellion qu'il avait fait prisonnier à Peronne, assiéger la ville de Liège que voici? Outre ses Bourguignons, Charles avait quatre mille Calabrais, gens mauvais et cruels. Liège ne put résister. L'évêque, que les rebelles tenaient en prison, fut mis en liberté. Mais cet acte tardif de justice ne les sauva pas de la noire vengeance du Terrible.

— Il n'avait pas péri plus de deux cents personnes le jour où l'on était entré dans la ville, écrit M. de Barante dans son Histoire des ducs de Bourgogne; depuis il y en eut un bien plus grand nombre noyées ou mises à mort; on n'épargna presque aucun des prisonniers faits dans les maisons ou les églises. Quant aux pauvres malheureux qui avaient quitté la ville, ils mouraient par centaines de faim et de froid dans les montagnes ou les forêts. Les gens de guerre couraient de tous côtés, leur donnant la chasse comme à des bêtes sauvages. Un gentilhomme du pays de Luxembourg, qui avait d'abord tenu leur

parti, en fit un grand carnage, afin d'obtenir le pardon du duc. Après huit jours d'hiver passés ainsi, car on était en novembre 1468, Charles partit, laissant l'ordre de brûler Liège et de la démolir, comme on avait fait à Dinan, deux ans auparavant.

Alors, après dix jours de carnage, la torche se promena dans les rues de Liège et l'incendia. A cinq lieues de distance, on entendit le fracas des murs et des toits qui s'écroulaient, et, la nuit, on apercevait d'Aix-la-Chapelle, dans le ciel rougi, la réverbération des flammes qui dévoraient la vieille cité... ajoute un écrivain du temps.

Dirai-je enfin les indomptables furies du sire d'Arembert, Guillaume de la Mark, le Sanglier des Ardennes, dont Monsieur nous parlait tout-à-l'heure, qui, tant de fois pressura, saigna, foula et tortura le peuple de Liège et ses bourgeois?

Oh! non. N'insistons pas sur de telles calamités. Mais il me semble qu'à chaque pas nous allons faire jaillir le sang du sol, que chaque pierre va nous crier: Vengeance! et, je le répète, les fantômes de Jean Sans-Peur, celui du Sanglier des Ardennes, mais surtout le squelette de Charles le Téméraire, me semblent se dresser sur les ruines qu'ils ont amoncelées, drapés dans des suaires tachés de sang...

— Histoire de l'humanité! fit le touriste en fredonnant.

Pour Emile, ces détails l'émeuvent étrangement; il cherche dans l'air les fantômes qu'évoque M. Dory; il écoute avidement; il promène partout un regard inquiet, cherchant des yeux les traces de ces événements, s'impressionnant des drames arrivés sur le sol qu'il foule; et, à la pâleur de son visage, on voit qu'il déploie les calamités de ces âges malheureux.

Cependant nous arrivions à Liège, ma chère Agathe. Descendus du rail-way, nous nous trouvons assez loin de la ville. Pour la joindre, nous traversons des terrains livrés à des masses d'ouvriers. C'est un nouveau lit que l'on creuse à la rivière de Meuse, qui souvent a le caprice d'inonder la basse ville. Puis traversant une promenade qui a nom *Sauvenière*; nous sommes abordés par une sorte de nain, petit bonhomme de deux pieds et demi, aussi bossu que Polichinelle, mais non moins malin que Pierrot, qui nous offre ses services pour nous guider.

Nous l'acceptons. Pourquoi refuser cet infortuné? Donc, le voici, tout fier de notre confiance, qui nous guide vers le *Palais* antique des princes-évêques.

A mon sens, c'est le premier monument de la ville, au moins dans mon esprit, à cause des souvenirs qui s'y rattachent, puisque les princes-évêques étaient les rois de Liège. Je l'ai vu, ma chère Agathe, je l'ai contemplé, je l'ai admiré. Charles Quint disait de ce palais que c'était le plus beau de la chrétienté. Sa vieille façade ne déplaît pas, certes, elle a même quelque chose de majestueux qui frappe, mais, ce qui charme l'œil et plaît à l'imagination, est la cour intérieure, carrée comme celle d'un cloître et soutenue par une infinité de colonnes gothiques, sveltes, élégantes, gracieuses, d'une belle pierre finement sculptée. Ce fut Erard de la Mark, un des aïeux du Sanglier des Ardennes, qui le

construisit en trente-deux années, et en y consacrant des sommes considérables. Là, sous ces voûtes, Charles Quint, Jean Sans-Peur, Philippe le Bon, Charles le Téméraire, Marie de Bourgogne, tous les princes-évêques, si puissants et si forts, et combien de paladins ! entrèrent et passèrent courbés sous le poids de leur gloire, mais aussi de leurs vengeances et de leurs colères, comme aussi de leur honte, témoin Louis XI..

Aujourd'hui ce palais appartient à dame Justice qui y juge et condamne, et absout. Elle y abrite même une catégorie de femmes que l'on nomme *Pécheresses*.

Pauvre Liège du moyen-âge, que deviens-tu ? Il n'a pas suffi des incendies de Charles le Terrible pour détruire tes maisons gothiques, à tourelles, à pignons, à perrons, à fenêtres ogivales, il faut encore que le bras du moderne vandalisme t'impose nos façades correctes, efface tes antiques sculptures pour les remplacer par des plâtres, nivelles tes couvents pour les remplacer par des théâtres, témoin le monastère des Dominicains, devenu vaudeville et opéra de par M^{lle} Mars, qui en posa la première pierre, ouvre des passages Lemonnier, où se dressaient d'antiques châtelets ? Enfin, c'est un sort qu'il faut subir. Les Romains ont remplacé les Grecs, les Egyptiens ont pris la place des Babyloniens, les Franks des Gaulois, le moderne doit remplacer l'antique.

Dédommageons-nous de cette triste transformation que subit Liège, dont une église s'est montrée à moi sous le bandeau stupide de *Manège!* et allons voir le fameux *Perron*.

— Qu'est-ce que le Perron ? vas-tu me dire.

C'était précisément la question que j'adressais à mon petit bossu qui trottait à mes côtés, lorsqu'il nous parla du Perron. J'ai recueilli de sa réponse, que je traduis, l'explication suivante :

Le Perron est à Liège ce qu'est au soldat son sabre, au fusil sa baïonnette, au tambour sa peau d'âne, au religieux son chapelet, au prêtre son bréviaire. Le Perron est le palladium de Liège. Les Liégeois aiment tant, chérissent tant, vantent tant la fontaine fondée au iv^e siècle, et composée de vasques superposées à l'aide de colonnes, de nymphes et de lions, que, pour les punir plus cruellement que la mort, la noyade, le sac et l'incendie, Charles le Téméraire leur enleva cette fontaine du Perron et la plaça à Bruges, en écrivant sur le socle, de la pointe de sa dague :

Je suis le Perron de Liège
Que le duc Charles a conquis.
J'estoy signe que Liège
Estoy lige et le país.
Or, ne soit homme esbahys
Si je suis chy par mémoire ;
Le puissant duc m'y a mis
En signe de sa victoire.

C'était le 18 décembre 1465, que ce terrible enlèvement avait lieu : heureusement

Marie de Bourgogne , si douce de cœur , qu'un jour pour sauver son chien qui se noyait , elle faillit périr dans l'eau , rendit le Perron à l'amour des Liégeois . Alors advint qu'une cavalcade d'honneur alla jusqu'à Bruges faire cortége , au retour du Perron bien-aimé . Aussi écrivit-on en lettres d'or cette légende fameuse , pour remplacer celle qui précède :

LE PERRON

Que Liége regarde avec orgueil comme l'emblème de la patrie
Fut replacé sur ce piédestal le 10 juillet 1478.

En face du Perron qui décore la petite place du Marché et protège les choux et les navets du pays de Liége , se trouve l'*Hôtel-de-Ville* , édifice assez mesquin , mais rappelant aussi le souvenir de l'énergie virile des magistrats qui y ont siégé .

Par une petite rue fort étroite , nous descendons vers la Meuse , et nous arrivons au *Pont des Arches* , magnifique ouvrage gothique , fondé par Ogier de Danemarck , compagnon de notre Charlemagne . Ce pont fait un dos d'âne très prononcé . Pour tenir les Liégeois en respect , Maximilien de Bavière , en 1686 , le garnit de canons , et sur la redoute du milieu , qui reçut le nom de *Dardanelle* , il écrivit :

*Discite pacate sub principe vivere , Cives .
Seditio pœnis nulla carere solet .*

La Révolution française a effacé cette trace de despotisme .

Devant le *Palais de l'Université* , autour duquel croissent les herbes et les ronces , se dresse la statue d'Ernest Grétry , né à Liége le 11 février 1741 , musicien fameux , auteur de l'*Épreuve villageoise* et de *Richard-Cœur-de-Lion* . Nous voyons aussi dans le faubourg , au-delà du pont des Arches , l'humble maison qui lui vit ouvrir les yeux à la lumière .

Je ne te dirai rien de la *Citadelle* qui domine le point culminant de la ville , ni du *Carillon de St-Paul* qui joue douze fois par jour et autant par nuit l'*Ouverture du jeune Henri* ; je ne te promènerai pas non plus dans les dix-huit églises ouvertes , sans parler de celles qui sont fermées et qui servent de manéges , etc. , ou qui sont à vendre , hélas ! Mais il faut que tu me suives à *Saint-Jacques* , la première de toutes par ses floritures et la fastueuse ornementation de son architecture arabe . De là , tu viendras aussi à *Saint-Paul* , dont la nef gothique est merveilleuse , et tu les admireras avec nous . Ce qui distingue ces deux églises , ce sont des mosaïques en arabesques qui décorent les voûtes , et produisent un fort bel effet , quoique d'un goût peut-être équivoque .

Saint-Paul possède une fort belle chaire en bois sculpté , ornée de statues de marbre par-devant , et , à l'arrière , offrant l'image de Satan , en marbre également .

Saint-Jacques offre à la curiosité de belles orgues d'André Séverin . On les dit peu harmonieuses .

J'aurais fini sur Liège, si notre nain, tout enthousiasmé de nous voir bons pour lui; ne nous eût dit avec emphase quelques mots que je veux te citer :

— Oh ! vous faites bien d'admirer Liège, ce sera la première ville du monde. Nos chansons wallonnes nous disent qu'elle doit être, un jour, plus grande que Thèbes; plus forte que Troie; plus puissante que Carthage; plus somptueuse que Jérusalem; plus opulente que Constantinople; plus active que Paris; plus riche que Londres; plus commerçante que Venise; plus brillante que Naples; plus sainte que Rome !

— Amen ! fit Émile.

Le petit bonhomme s'en va très-heureux, et, en s'éloignant, se retourne bien des fois; je lui ai donné une pièce neuve de cinq francs, en or... Quelle joie !

Avant de quitter Liège, j'ai vu aussi, ma chère amie, au-delà du pont de la *Boverié*, le théâtre des guinguettes des faubourgs, entre la Meuse et l'Ourthe, à *Wez* enfin, l'endroit où les *Marcassins* du Sanglier des Ardennes l'aidèrent à massacrer l'évêque Louis de Bourbon.

Nous avons visité de même *Franchimont*, où une poignée de braves tenta d'arrêter les Bourguignons et les Calabrais de monseigneur Charles le Terrible arrivant à Liège tout écumant de rage et la menace à la bouche. Comme les Spartiates aux Thermophyles, ils se firent tous tuer jusqu'au dernier. Et ce fut deux jours après que Liège fut livrée à la colère du Duc.

Enfin, le soir, un soir déjà ténébreux et sombre, nous avons vu les fameuses usines de zinc de la *Vieille Montagne*, aux portes de Liège, et, en toute vérité, nous pouvions nous croire aux enfers. Des flammes bleuâtres s'élevaient d'abîmes obscurs; d'énormes cheminées, comme des trépieds antiques, jaillissaient des flammes rouges de sang, blanches ici, verdâtres là, et au milieu de ces brasiers effrayants tout un peuple de travailleurs s'agitaient dans toutes les poses d'un supplice et de tortures sans nom. On eut dit des milliers de démons tourmentant les âmes des damnés livrées à leurs furies et à leurs vengeances. Ou bien encore, toutes ces cheminées infernales pouvaient se comparer à de nombreux cratères de volcans en travail d'éruption. Ils jetaient au loin leurs reflets sinistres et sanglants; et comme on arrive subitement à *Vieille-Montagne*, par un détour imprévu de la route, c'est un véritable saisissement que l'on éprouve en se trouvant à l'improviste en face de ce spectacle, surtout quand la nuit noire est venue.....

En regard de ce lugubre tableau, le lendemain, au lever du soleil, emportés par une calèche rapide, nous arrivions au délicieux village de *Chaufontaine*, le Saint-Cloud de Liège, à l'entrée de la charmante *Vallée de la Vesdre*. On y trouve des eaux chaudes, fort appréciées pour leurs particules salines, connues dès le XIII^e siècle, et là, au XVI^e, un philanthrope établit des bains qui ont grande renommée. Le site de *Chaufontaine* est, sans contredit, le plus romantique du pays de Liège.

Par une double rangée de châtelets, de villas, d'usines, de charmantes maisons nichées

aux flancs des rampes boisées de riches collines, nous touchons ensuite à *Pépinster*, puis nous frôlons le manoir et le parc de *Jusleville*, et de *Theux*, petite bicoque fort antique où Louis le Débonnaire eut un castel; car les Carlovingiens ont aimé beaucoup cette partie de la Belgique, comme les Mérovingiens avaient affectionné l'autre partie voisine de la mer, pour arriver à une avenue qui, comme une lanterne magique, nous montre *Spa* à son extrémité.

Spa, octobre 1853.

Que de choses j'aurais à te dire sur cette bourgade de Spa, oasis délicieuse, étalée par la main de Dieu en plein cœur de la forêt des Ardennes, à la base d'une haute montagne qui arrête la bise, et riche de ses eaux salines, gazeuses et saturées de fer. Le fer est dans toutes ces contrées. Le sol rouge et couvert de rouille annonce la présence d'un abondant minéral. Aussi l'exploite-t-on sur bien des points de la contrée.

Or, au x^e siècle, Spa n'était qu'un beau désert. Mais comme la source du *Pouhon*, ou *Puits-Carré*, bouillonnait déjà, on s'abrita sous les arbres autour de son bassin, lorsqu'on eut apprécié la vertu de ses eaux, et bientôt l'évêque de Liège permit à un industriel, Wolf de Breda, de bâtir une hôtellerie pour boire l'eau et d'élever une forge pour recueillir le fer. Ainsi se forma Spa qui s'enrichit successivement de l'autre source *La Géronstère*, ou *Puits-Rond*, puis de la *Sauvenière*, puis des deux *Tonnelets*, puis du *Brisart*, puis de la *Fontaine-aux-Crapauds*. Les eaux froides, mais salutaires de Spa, se produisent par bien des cratères, comme tu vois.

Alors le chétif village devint une modeste bourgade; par suite, la bourgade devint une petite ville, et enfin la ville se changea en une brillante cité, si fameuse que rois, reines et empereurs s'y donnèrent rendez-vous.

En 1577, Marguerite de Valois, la *Reine Margot* de Henri IV, sa première femme, si tu veux, vint y passer une saison; mais l'état des chemins la contraignit de s'arrêter à Liège, où elle but les eaux chez l'illustre prince-évêque, Gérard de Græsbeck, qui a aussi donné son nom à l'une des sources oubliée dans mon catalogue. Charles II, d'Angleterre; Gustave III, de Suède; l'Empereur Joseph II, Paul I^{er}, de Russie; Pierre le Grand, en 1177; Alexandre, le roi de Prusse, le roi et la reine des Belges, l'abbé Raynal, Monge, de Candolle, Alfiéri, Volney, le duc de Wellington, furent tour à tour les hôtes et les illustres buveurs des eaux de Spa.

Je ne te dirai rien, ma chère Agathe, des plaisirs de Spa, de ses jeux, de ses bals, de ses concerts, de ses chasses, de ses promenades, etc., ni de sa *Redoute*, ni de son *Kursaal*, ni du *Pied de Saint-Rémacle*.

Si j'en avais le temps, et si Aix-la-Chapelle ne m'appelait pas par la voix de M. Dory,

qui brûle d'y arriver, j'aimerais mieux te peindre la *Cascade du Grand-Hoo*, produite par la chute de la *Salw*, qui se jette dans l'*Emblive*, dans une vallée pittoresque au point de vous montrer deux rivières parallèles l'une à l'autre avant leur jonction, et la première plus élevée que la seconde de soixante pieds ;

Les *Grottes de Remouéhamps* que vous visitez, affublés de blouses, des torches à la main, à travers des cours d'eau souterrains, au milieu de vagissements mystérieux qui vous serrent le cœur, et sous des voûtes de stalactiques curieusement éclairées par les feux des torches ;

Les ruines du *Château des quatre fils Aymon*, dont le père fut seigneur de Termonde, et dont le fameux cheval a laissé des empreintes dans la forêt de Soignies ;

Et enfin les *Cascades de la Hoigne*.

Mais mes compagnons de route, fatigués de la civilisation de Spa, et surtout indignés de l'immoralité de ses jeux, sont si fort à ma poursuite pour quitter le théâtre des passions humaines, que je prends à peine le temps de te baiser sur les deux joues, et de me dire ta fidèle vassale, pour courir à eux et m'excuser au nom de celle que j'aime comme ma plus tendre amie.

F. D.

Aix-la-Chapelle, octobre 1833.

Madame,

J'ai autour de moi, se reposant sur des ottomanes, un jeune étudiant et sa mère, qui me semblent si peu disposés à écrire, souscrire ou transcrire rien que ce soit, qu'il me semble de mon devoir de ne pas vous laisser sans nouvelles de ma main. Leur silence vous ferait croire à quelque malheur, et il n'y a rien de tel. Nous sommes tous fatigués, mais bien portants. Cette lettre vous en donnera la preuve.

Il m'est venu aux oreilles qu'on m'avait signalé comme désirant arriver à Aix-la-Chapelle, dont je rêvais, dont je parlais, dont la pensée me mettait en délire. C'est vrai, Madame : je vous en fais l'aveu. Aix-la-Chapelle, pour moi, c'est le berceau d'un grand homme, c'est le théâtre de la vie d'un héros, c'est le tombeau d'un immortel empereur.

J'avais l'imagination montée à l'endroit de cette ville, pour moi la plus curieuse, la plus belle, la plus sainte.

Quand avons-nous quitté Spa ? Je n'en sais plus rien. J'ai souvenir que nous sommes passés à *Verviers*, de nuit, et que, à droite, à gauche, en amont, en aval, dans tout le pourtour de cette cité, nous voyions une infinité de fabriques, jetant la flamme par leurs cent fenêtres, et, dans l'obscurité profonde du moment, produisant à l'œil du touriste étonné un effet fantastique des plus émouvants. Puis, après de longues attentes, dans le

mystérieux silence de la nuit, silence à peine interrompu par le monotone roulement du convoi et les sifflements sinistres des locomotives, j'entends crier enfin : Aachen ! Aachen ! Ce qui veut dire pour nous Français : Aix-la-Chapelle ! Aix-la-Chapelle !

Ce n'est pas là une traduction purement littérale, car *Aachen* veut dire *Ville-sur-l'eau*. Mais *Ville-sur-l'eau*, ou *Aachen*, prononcer *Akens*, c'était toujours Aix-la-Chapelle.

Pline parle de cette ville sous le nom de *Vetera-Castra*.

Et pendant les Romains l'appelaient *Civitas Aquensis*, la *Cité marécageuse*.

Au moyen-âge on la nomma *Aquisgranum*.

Que veut dire le mot *Granum* ? Est-ce le nom d'un Romain ? *Granus*, qui aurait fondé la ville ? Est-ce celui d'Apollon honoré sous l'épithète de *Granus* ? Serait-ce la même étymologie que *Grann*, nom sous lequel les Gaulois adoraient le soleil ? Ou bien encore, le génie mauvais que, sous Charlemagne même, on croyait habiter les eaux d'Aix-la-Chapelle, sous le nom de *Grant*, serait-il cause de cette appellation ? En vérité je ne puis trancher ce nouveau nœu gordien.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que les Romains, sous Jules-César et sous Drusus, paraissent avoir séjourné à Aix, car on y trouve des traces de leur présence.

Ce qu'il y a de sûr aussi, c'est qu'à notre arrivée, à près de minuit, nous tombons à la tangente de cette vieille cité, comme dans une caverne de voleurs, sans y voir goutte, et nous sommes heureux d'aviser l'*Hôtel de Paris*, dont les huis flambloient encore, pour aller lui demander le vivre et le couvert.

Le vivre consiste en un perdreau, une omelette aux confitures et quelques fruits. Quant au couvert, c'est un appartement des plus simples, mais pour moi merveilleux, car les fenêtres ouvrent sur la ville, comme la rue de Rivoli donne sur le jardin des Tuileries.

A peine installé dans ma chambrette, mon premier besoin est, non pas de dormir, mais d'ouvrir ma fenêtre bien-aimée, et de regarder... Aix-la-Chapelle.

Pas plus d'Aix-la-Chapelle que de Bagnaux, si vous regardiez ce joli village des Tours de Notre-Dame, à l'heure solennelle de minuit. Obscurité complète ; pas le moindre filet de lumière... La ville dort, et elle dort sans soupirer, sans se plaindre, sans ronfler, car pas la moindre brise, pas le plus léger bruit. Néanmoins Aix est là, sous moi, à deux pas, et Aix est la ville de Charlemagne !

Oui, c'est là que Charlemagne est né ! C'est là que Charlemagne a vécu, ou au moins s'est reposé par fois de ses travaux herculéens ! C'est là que Charlemagne est mort ; c'est là que je trouve la tête, le bras, le cadavre de celui qui fut Charlemagne ! C'est là que vient souvent son âme, pour voir, examiner, bénir son Aix chérie, si tant est qu'il soit donné aux âmes de revoir les lieux qu'elles ont aimés lorsqu'elles étaient enfermées en un corps plein de vie !

Or, que de rêveries pour moi, éveillé, pensant, évoquant mes souvenirs !

Je vois, en 742, la vieille *Tour de Granus*, qui occupe le centre de la *Civitas Aquensis*,

Excursions.

s'illuminer, la nuit, dans une chambre basse, et les serviteurs de Berthe au-Grand-Pied, aller en hâte annoncer à Pepin le Bref qu'elle vient de lui donner un fils, qu'elle nomme Charles.

Je vois Pepin le Bref, en 754, faire couronner ce fils bien aimé, en même temps que son fils aîné, Carloman, par le pape Étienne II.

Alors voici l'Occident qui est donnée à Charles, et l'Orient à Carloman. Mais les deux frères s'aiment peu; et pendant que, soumis aux avis d'Étienne III, Carloman conserve son épouse Gilbergua, Charles répudie la sienne, celle que les Franks lui ont donnée, Hémitrude, et épouse Desiderata, la fille de Didier, roi des Lombards que le Pape lui disait *perfide et dégoûtante nation, ayant donné la lèpre à la terre*.

Mais, en 771, je le vois aussi qui répudie Desiderata, et prend Hildegarde, de la nation des Suèves. De là guerre entre les Lombards et les Franks. Et, comme son frère meurt, et que Gilberga, sa veuve, se réfugie près de Didier, expédition rapide de Charles qui se met en possession de Didier et de toute l'Italie septentrionale. On le couronne alors roi des Lombards.

Aussitôt je le vois qui s'achemine vers Rome, où jamais aucun roi franc n'est encore entré, et où il est reçu avec tous les honneurs réservés aux Patrices et aux Exarques. Le Souverain-Pontife, avec tout son clergé, l'attend sur le perron de Saint-Pierre. Charles en gravit les degrés, qu'il baise humblement l'un après l'autre, et arrive ainsi au Pape qui le presse sur son cœur. En échange de ces tendresses, le roi de France confirme la donation de l'Italie faite au Saint-Père par Pepin le Bref.

De ce moment la puissance de Charles devient dominante en Europe.

Les Saxons qui habitent le nord de la Germanie, en 772, se permettent bien d'insulter saint Libwin, qui leur prêche l'Évangile; mais Charles marche aussitôt contre eux, prend Ehresbourg, leur principale forteresse, et renverse leur fameuse idole Irmensul.

Wittikind, le plus brave et le plus habile de leurs chefs, va bien chez les Scandinaves, chercher parmi eux des libérateurs de sa patrie: Charles retourne sur leurs frontières, les réduit à l'obéissance et leur ouvre les yeux à la vraie lumière en leur imposant le baptême.

Puis, c'est en Espagne que Charles, en 778, va protéger les émirs arabes contre les Kabiles de Cordoue. Le brave paladin Roland lui prête le secours de son bras; mais, au retour, le perfide vassal, Loup, duc des Gascons, taille son armée en pièces dans la vallée de Roncevaux.

Puis, c'est à Bucklols, encore contre Wittikind, encore contre les Saxons, que je le vois remporter une nouvelle victoire, et établir en Saxe ces puissantes prélatures qui, pendant des siècles, furent investis de tous les droits de souveraineté.

Mais alors le voici qui soumet plusieurs petits princes voisins, force l'ambitieux Tassillon, duc de Bavière, à la tranquillité, en l'enfermant dans l'abbaye de Lorsch,

dont j'ai visité les ruines, près de Bensheim, non loin de Heidelberg, dans le duché de Hesse-Darmstadt.

A ce moment une alliance conclue en Orient avec Irène et Nicéphore lui donnent toute sécurité pour l'avenir. Et cependant je revois Wittikind, sorti de nouveau de la Scandinavie, qui fait reprendre les armes aux Saxons. Cette fois Charles s'irrite, et, pour venger ses lieutenants traîtreusement massacrés, il fait massacrer à Verdun, sur le fleuve Aller, cinq mille de ces remuants Saxons. Toute la nation se soulève aussitôt. Mais Charles est victorieux à Theuthmold, à Osnabrück, et enfin, Wittikind et son frère Abo embrassent de bon gré le Christianisme et prêtent serment d'obéissance à Attigny-sur-Aisne, en 785.

Maintenant c'est le duché de Bénévent, en Italie, qui est soumis.

C'est Adalgise, fils de Didier, qui tente de reconquérir la Lombardie, que l'on abat et que l'on tue par l'armée de Grimoald.

Puis, en 789, les Franks passent l'Elbe pour protéger les Slaves contre les Witzes, qui sont soumis, et l'Empire franc est étendu jusqu'à l'Oder.

En 793, se terminent les expéditions contre les Huns de la Pannonie, mal menées, par le fait des Saxons qui se révoltent, et à cause d'une conspiration d'un fils de Charles, Pepin le Bossu. Mais, en 794, les Saxons sont domptés et on dépeuple leur territoire par l'émigration.

Je vois aussi Charles, qui profite d'une guerre civile des Huns et des Avars, envoyer contre eux son fils Pepin, qui leur passe sur le ventre, pénètre jusqu'à Raab, et s'empare du *zing* ou camp des derniers.

Alors en 797, des princes sarrazins d'Espagne viennent à Aix-la Chapelle demander des secours à Charles. Des collines qui entourent la cité carlovingienne, je vois aussi descendre une longue suite de personnages vêtus de costumes d'Orient et des Espagnes. Ce sont les ambassadeurs du roi de Galice, Alphonse II, et ceux du roi des Huns, et ceux de Constantin V, empereur d'Orient, qui tous réclament ou son alliance, ou son appui.

Hélas! deux prêtres ont formé un complot contre le pape Léon III. Arrêté par les conjurés, blessé même, le Pontife leur échappe, et, à son tour, arrive à Aix, demandant protection du roi des Francs.

Charles part aussitôt. Il arrive à Rome le 24 novembre 800. Le Pape se purge de toutes les accusations de ses ennemis, et Charles lève le glaive pour le proclamer souverain. Mais voilà que le jour de Noël, pendant que le roi franc, avec tout son cortège de guerriers, assistait à la messe, absorbé dans de pieuses méditations devant l'autel de Saint-Pierre, Léon III, s'avançant vers lui, pose une couronne d'or sur sa tête, et tout le peuple de s'écrier :

— A Charles-Auguste, couronné de Dieu, grand et pacifique empereur des Romains, vie et victoire!

Il y avait trois cent vingt-quatre ans que l'empire d'Occident n'existait plus, et je le vois renouvelé dans la personne de Charles.

Le Roi franc n'est plus simplement Charles, il devient Charlemagne!

Charlemagne n'est plus simplement roi, il est fait empereur.

Ce couronnement de Charles le rend le premier monarque du monde. Léon III voudrait alors réunir l'Occident à l'Orient. Aussi propose-t-il à Charlemagne d'épouser Irène, impératrice d'Orient. Mais Charlemagne se fait vieux et craint l'insuffisance de ses forces pour gouverner l'univers.

Et pourtant, Haroun-al-Raschid, kalife de Bagdad, admirant sa naissance et sa vertu, lui aussi m'apparaît, envoyant à Aix une brillante ambassade, chargée de riches présents ou reliques sacrées en or, en pierres précieuses, avec les clefs du Saint-Sépulcre.

Mais Charlemagne est grave et pieux. L'orgueil n'entre pas dans son cœur. Au contraire, je le vois se recueillir dans son palais d'Aix-la-Chapelle pour fonder de grandes choses et en préparer de plus grandes encore.

En 804, alors que mon héros compte soixante deux ans, le pape Léon III fait la dédicace du Dôme, ou de la fameuse chapelle qui est là sous mes yeux, en 1855, telle qu'elle fut alors en 804, et qui donne désormais à la ville le nom d'Aix-la-Chapelle. C'est à la sainte Vierge qu'elle est consacrée. Trois cent soixante cinq évêques assistent à cette superbe inauguration. Mais comme l'Empereur a désiré que pour aussi belle fête il eût un nombre de prélats égal aux jours de l'année, deux évêques, enterrés depuis long-temps, sortent de leurs tombeaux, assistent à la cérémonie, et puis, tout après, se recouchent dans leurs linceuls et s'endorment de l'éternel sommeil. La renommée répand partout la gloire de ce temple magnifique que, par les dons offerts au grand prince, on décore, dans des chasses splendides, des précieuses reliques, données par le Patriarche de Jérusalem, les Empereurs grecs et le roi de Perse, Haron-al Raschid.

Après les intérêts de la Religion, le grand empereur songe aux intérêts de ses peuples, et je le vois devenir tour à tour législateur, restaurateur des lettres. D'abord il complète les lois qui régissent ses États, les fait concorder, en corrige les vices, et dresse ses fameux *Capitulaires* qui, seuls, feraient la gloire d'un homme. Il établit ensuite les *Envoyés royaux*, *Missi dominici*, qui veillent à la bonne administration de la justice, et arrêtent toute dilapidation. Il crée les *Juges* pour la direction des domaines et des impôts.

Je vois alors Pierre de Pise lui enseigner la Grammaire; le diacre breton Alcuin, lui révéler les autres sciences. Aussi parle-t-il le latin aussi facilement que sa propre langue et comprend-il le grec sans hésitation. Il écrit même, chose rare pour le temps, et je le vois dans son cabinet d'études, sis au sommet de cette tour que je visiterai demain, tirant les tablettes qu'il cache sous son chevet et s'exerçant la main. Alors, par ses ordres, l'Ecos-sais Clément fonde l'Ecole des enfants nobles, puis l'Ecole moyenne pour les enfants de la bourgeoisie, et enfin l'Ecole des pauvres. Je le vois qui les visite, qui examine lui-même

les élèves, qui place à sa droite ceux qui ont bien fait et les félicite; met à sa gauche les paresseux et les humilie.

Puis le même empereur qui porte deux couronnes et le sceptre et le glaive, réforme la musique barbare des églises des Gaules; et, frappé de la majestueuse simplicité des cérémonies de l'église romaine, se fait donner deux maîtres de chant par le pape Adrien, et ouvre dans la France des écoles de musique, comme il ouvre partout des écoles de belles-lettres.

Voulez-vous le portrait de ce noble empereur?

Sa taille est élevée, fort élevée; il est gros et robuste. Le sommet de sa tête est rond; il a les yeux grands et vifs, le nez un peu long, une chevelure abondante et d'un blond foncé. Sa physionomie est ouverte et gaie. Assis ou debout, sa personne commande le respect et respire la dignité. Il marche d'un pas ferme; tous ses mouvements offrent quelque chose de mâle; sa voix est grêle, chose étrange eu égard à la force du corps.

Voulez-vous connaître son ajustement? Je l'ai là sous les yeux. Le voici:

Charlemagne porte une chemise et des hauts-de-chausses de toile de lin. Une tunique le couvre: il la serre avec une écharpe de soie. Des bandelettes entourent ses jambes et les chaussettes qui les enveloppent. Il a des sandales aux pieds. Quand l'hiver sévit, un justaucorps de peau de loutre lui garantit la poitrine et les épaules contre le froid. Il est armé d'une épée dont la poignée et le baudrier sont d'or ou d'argent. Parfois il en adopte un autre enrichie de pierreries; mais c'est aux jours de fêtes seulement, ou quand il donne audience.

A table; sachez comment on le sert: quatre seuls plats, outre le rôti qu'apportent les chasseurs sur la broche, figurent devant lui et les siens. Il mange volontiers de ce dernier mets. On lit alors les chroniques du temps passé. A peine boit-il deux ou trois fois d'un vin très-médiocre.

Il ne quitte pas ses vêtements pour se coucher. Il repose tout au plus deux ou trois heures. Il interrompt son sommeil assez souvent, et se lève et travaille et reçoit ses amis; et lorsque le comte du palais vient lui annoncer quelques procès, il fait entrer les parties et prend aussitôt connaissance de l'affaire.

Avec quel soin ne s'occupe-t-il pas de l'éducation de ses enfants? Il les fait initier aux mêmes études libérales qu'il cultive lui-même. Il exige qu'on les exerce à l'équitation, au maniement des armes, à la chasse. Et, afin de détourner ses filles de l'oisiveté, ne veut-il pas qu'on les exerce aussi au fuseau, à la quenouille, aux ouvrages de laine. Se promène-t-il? voyage-t-il? ses fils l'accompagnent à cheval, et ses filles suivent en litière, avec une escorte de soldats d'élite.

Il distribue et fait distribuer d'abondantes aumônes: ses largesses vont au-delà même des mers, en Syrie, en Egypte, à Jérusalem, à Carthage, trouver les chrétiens pauvres et

compâtir à la détresse de tous ceux qui souffrent. Mais la prévoyance de l'avenir s'empare de Charlemagne. Je le vois, réunissant ses fils à Thionville, convoquer une assemblée des grands de son royaume, régler, en Champ-de-Mai, le partage de ses états. A l'aîné de ses fils, Charles, il assigne la France et la Germanie; au second, Pépin, il donne l'Italie, la Bavière et la Pannonie; au troisième, Louis d'Aquitaine, il livre la Bourgogne, la Provence et la Marche d'Espagne. Il ordonne ensuite, quand l'acte est ratifié par le peuple et signé par le pape, que s'il survenait quelque contestation, on aura recours à l'épreuve de la croix. Naïve, mais pieuse et sainte idée!

Alors ses fils continuent, pour lui, la guerre. On soumet les Souabes, les Bohêmes, les Maures de Corse, les musulmans de Navare.

En 808, le connétable Burchad, avec une flotte, la première dont il soit fait mention dans l'histoire de Charles, remporte plusieurs avantages sur les Sarrasins dans les îles de Sardaigne et de Corse.

C'est à cette époque qu'un courrier vient lui apprendre que deux cents gros vaisseaux, appartenant à des hommes trapus, sauvages et méchants, que l'on appelle North-mans, ont paru sur les côtes de Frise. Aussitôt il prépare une station navale à Gand, une autre en Boulogne, envoie des messagers pour réunir son armée, et se prépare à la guerre. Mais en même temps, dans une triste prévision de l'avenir, appuyé sur la fenêtre, il pleure! Oui, le grand Empereur verse des larmes.

Charlemagne devinait les malheurs que causeraient en France ces terribles aventuriers du nord, ces Normands maudits! comme il disait.

Hélas! à toute prospérité les calamités viennent faire contraste. Voici qu'un château, fort important, bâti sur l'Elbe, Hobbnochi, est pris par les Wilzes; le roi Godefried, de Danemarck, son ennemi, est assassiné par ses gardes, et les Danois vont faire irruption: Pépin, le second fils du roi, meurt à Milan, et Charles, roi de Germanie, perd la vie, à Vienne.

Alors nouveau Champ-de-Mai, à Aix-la-Chapelle, pour un nouveau partage entre les autres fils de l'empereur.

Mais en 814, en janvier, ce grand empereur tombe malade, à la sortie d'un bain. Je le vois aussitôt, sans terreur devant la mort, appeler Hildebald, son aumônier, se confesser, recevoir les derniers sacrements et se préparer à la mort. Voyez le faire un dernier effort pour soulever sa faible main droite, et faire sur sa tête et sur sa poitrine le signe de la croix, puis ranger ses membres pour le repos éternel, et enfin fermer les yeux en disant à voix basse:

— *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum!*

Et il expire. C'était le 28 janvier 814. Charlemagne avait soixante-douze ans.

Alors son corps est lavé, paré solennellement, et porté dans la chapelle qu'il a fondée.

Cette chapelle est octogone, elle a quarante-huit pieds de diamètre. Deux galeries supérieures en font le tour. A gauche, il y a plusieurs chapelles collatérales. Des arcades sont à égale distance. A chaque arcade sont appuyées deux colonnes qui montent pour soutenir trois petites arcades au-dessus desquelles court une corniche horizontale. Sur cette corniche s'élèvent deux autres colonnes qui, avec les mêmes axes que les premières et sans corniche, mais moyennant un chapiteau de diverses formes, rejoignent la soffite de l'arcade principale. De belles balustrades de marbre accompagnent cette colonnade. Les colonnes sont de granit bleu, les autres de marbre, et plusieurs de porphyre de Ravenne. La coupole est éclairée par huit croisées, ouvertes au-dessus des arceaux. Les galeries consistent, la première en huit espaces quadrangulaires et huit triangulaires, couverts par des voûtes croisées et ouverts entre eux par des arcades; la seconde est formée de hautes loges réunies par des espaces triangulaires. Les pleins-cintres ont la figure de fer à cheval. Les murs, qui servent de contreforts à cette construction n'ont que trois pieds et demi jusqu'aux fenêtres; mais ils sont fortifiés au dehors par seize piliers qui font saillie d'un pied. A l'ouest, du côté des chapelles, s'élève une tour carrée dont l'intérieur est égal aux ouvertures des arcades de chaque étage. A chaque côté de cette tour sont deux escaliers ronds qui reposent sur des voûtes. Dans la partie supérieure de l'escalier du nord s'ouvre une porte qui conduit de l'église au palais de l'empereur. Sur le sommet de la tour règne une balustrade, et s'ouvre un balcon d'où l'on montre au peuple les choses saintes de la chapelle. Le tout est clos par de magnifiques portes de bronze.

Or, c'est sous ce dôme, au centre de cette chapelle octogone, que l'on creuse un caveau, un caveau qui sera le dernier asile de Charlemagne. Là, sur un trône de marbre en forme de chaise curule, revêtu de lames d'or, on asseoit le cadavre impérial couvert de ses vêtements d'empereur; on lui met sa couronne sur la tête, son épée à son côté, le livre des Evangiles, relié en or, sur les genoux; un morceau de la vraie croix suspendu à son cou, et une panetière attachée à sa ceinture. Ses bras reposent sur ses cuisses, et ses pieds s'appuient sur un sceptre et un bouclier d'or que lui a donnés le pape Léon III. Enfin, pour que rien ne manque à la pompe de cette sépulture, on pave de pièces d'or le caveau tout entier, et la porte de fer de ce monument funèbre est scellée dans la muraille, comme pour dérober aux générations à venir la vue du néant de toutes les grandeurs de la terre.

Alors, dans cette ombre du sépulcre, sur ce trône de marbre, et dans cette attitude d'empereur, vivant et glorieux, reste pendant cent quatre-vingt-quatre ans, de 814 à 966, le fameux Charlemagne.

Mais voilà qu'en 998, il prend fantaisie à Othon III d'adopter les vêtements de Charlemagne, et ses insignes pour servir au couronnement des empereurs d'Allemagne, et alors il fait ouvrir le tombeau, le profane! On trouve le royal défunt dans la même at-

titude et toujours attendant. On le dépouille, on le dépouille indignement ! Puis on laisse le squelette nu, aux horreurs de l'obscurité, et l'on referme le sépulcre.

Seulement, comme pour purifier le temple de la profanation qu'il vient de subir, Othon III fait construire une aile se rattachant à la chapelle octogone, qui prend le nom de chœur. Entre le chœur et la chapelle, on établit un orgue sur une masse de colonnes très-mesquines. Et dans le centre du chœur, comme déplorable parodie, Othon III ordonne que l'on mette son tombeau, que domine l'aigle des airs, huché triomphalement sur le globe de l'empire.

En 1018, Henri II fait don à la chapelle d'une magnifique tribune, en bois sculpté, revêtue de superbes ivoires, ornée de cristaux, et spécialement de la coupe et du hanap du prince, décorée de lames d'or, et on la place dans le chœur d'Othon III, à droite.

Puis en 1166, Frédéric I, autre héros connu sous le nom de Barberousse, lui aussi veut avoir un fauteuil digne de son renom, pour son couronnement qui se prépare. Et comme il n'en connaît pas de plus fameux que celui de Charlemagne, le voilà qui vient en hâte à Aix-la-Chapelle, fait ouvrir de nouveau le sépulcre impérial, dépossède le cadavre de son siège, et, sans rougir, ose s'asseoir, vivant, où Charlemagne était assis mort. Alors, sur ce fauteuil, placé désormais dans la chapelle d'Aix, lui, Frédéric Barberousse, est sacré le premier, ayant en tête la couronne du mort, en main le sceptre du mort, au côté l'épée du mort, et jurant le serment impérial sur l'Évangiliaire du mort. Puis, après lui, trente cinq autres empereurs sont successivement sacrés et couronnés sur ce même fauteuil du défunt, orné des insignes du défunt, dans le même *hochmunster*, ou *dôme*, ou chapelle d'Aix-la-Chapelle.

Il advient donc que ce qui distingue long temps Aix, c'est le dépôt des ornements du sacre des empereurs, c'est d'être la ville du couronnement, c'est d'être déclarée, par Charles IV, la capitale de l'empire : car, dans la fameuse *Bulle d'or*, Charles IV fait une loi expresse à l'endroit de ces privilèges.

Et cependant, après Ferdinand I, nul empereur n'y fut plus couronné. L'éloignement de la cité, la jalousie des autres villes, le manque de commodités nécessaires, les dangers de la guerre, la négligence des magistrats, privent, à cette époque, Aix-la-Chapelle de cet honneur et de ses avantages.

Chose étrange ! dans le commencement de la possession de ces insignes, plusieurs empereurs s'en font accompagner dans leurs guerres, comme devant porter bonheur à leurs armes. Othon II, en 992, les porte à la bataille de Bénévent ; Henri IV s'en fait suivre pendant plusieurs campagnes ; Frédéric II les présente devant Parme, en 1248 ; Adolphe de Nassau les présente à Gelheim, en 1298 ; Albert d'Autriche s'en fait accompagner contre le landgrave de Thuring ; et Sigismond les a devant Nicopolis, en 1396. Or, il est remarquable que, dans presque toutes ces batailles, ces empereurs sont complètement

battus. Naguères ces ornements précieux, dans la guerre de la Hongrie avec Kossuth contre l'Autriche, sont enlevés sans que l'on sache ce qu'ils sont devenus. On les trouve heureusement, enfouis en terre, dans je ne sais quel misérable village.

Cependant le squelette du roi demeurant dépouillé, je vois que l'on s'empresse de recueillir ces débris d'un homme qui fut grand, et dont les ossements méritent les honneurs d'un saint.

On possède, à Aix-la-Chapelle, le sarcophage dans lequel fut inhumé, il y a deux mille ans bientôt, le petit cadavre d'un autre grand homme, César-Auguste, le premier empereur de Rome, celui qui régnait quand Jésus-Christ vint au monde. C'est un splendide marbre de Carrare. L'enlèvement de Proserpine est gravé en relief, par un ciseau de maître, sur les côtés de ce cercueil. On voit, conduits par Mercure, les chevaux du dieu des Enfers qui entraînent la victime qui se débat en vain dans les bras du ravisseur Pluton. C'est dans ce chef-d'œuvre de l'antiquité, qui a contenu les ossements d'un illustre Romain, que l'on enterre les ossements d'un illustre Franc. Et, quand Charlemagne est couché où a dormi Auguste, on le dépose dans le caveau, ouvert déjà deux fois.

Alors Frédéric Barberousse vint dédommager à son tour la grande ombre du héros, et envoie, pour la suspendre au-dessus de la pierre de marbre dont on scelle le caveau, et sur lequel on écrit en lettres de bronze la simple dédicace,

CAROLO MAGNO,

une lampe immense, circulaire, de près de quinze pieds de diamètre; or, argent et cuivre, avec de petites tours aux soudures ayant forme d'une couronne impériale, et que soutient une énorme chaîne de cent pieds de long, tombant du dôme. Pour lui faire hommage aussi, Charles-Quint envoie à son tour, deux cents ans plus tard, une riche chapelle de drap d'or, garnie de perles; dans la même pensée, Marie Stuart fait parvenir un diadème d'or massif, décoré de diamants et de pierreries; puis, Isabelle-Claire-Eugénie, infante d'Espagne, suit cet exemple, et, en 1599, donne une chasuble et des bijoux précieux; Enfin Joseph I^{er}, en 1694, fait don de nappes d'autel, de rideaux de brocard rouge de Venise, deux habits très-riches brodés de perles, que la mère et la sœur de ce prince ont faits, et destinés à orner les statues de la sainte Vierge et de l'Enfant Jésus.

Hélas! vanité des vanités! la paix du tombeau de Charlemagne est encore troublée! Il est dit que les membres de ce monarque auront autant de mouvements morts, qu'ils en ont eu vivants. Le chapitre s'est emparé du saint, et, reprenant ses ossements au sarcophage, il les divise et fait de chaque partie une relique. La tête est mise en un chef d'argent, à jour, qui permet de voir le crâne le plus large et le plus puissant qu'un homme ait porté. Le bras, ce bras vigoureux qui a pesé les destinées du monde, est placé dans un bras d'or... Et le reste du corps est enfoui dans un admirable reliquaire, devant lequel l'artiste s'extasie et le chrétien prie, car celui que ce reliquaire renferme fut *grand et saint*, les deux premiers mots de la langue, les deux expressions les plus sublimes!

Et devant ces débris d'une grandeur tombée, le grand Napoléon vient, en 1804, rêver, méditer et prier! Puis, tombé à son tour, lui, le Charlemagne des temps modernes, en 1814, Alexandre, l'empereur de toutes les Russies, se présente en grand costume impérial, comme Napoléon, rêver et méditer. Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, arrive aussi pour ces grandes reliques; mais il juge qu'il suffit d'un costume de campagne pour saluer notre Charlemagne, et s'abstient de se présenter en roi. Le génie ne s'inspire pas! A présent, pour quelques thalers, le premier manant du monde peut se présenter: il est accueilli, il voit et touche les restes du plus étonnant des héros!

Doac, Madame, comme j'avais lu tout cela, je revoyais tout ce que je viens de dire, par ma fenêtre ouverte, la nuit de mon arrivée à Aix la Chapelle, et, nonobstant l'obscurité, cette longue série de hauts faits, cette suite de paladins, ces rois, ces empereurs, leurs peuples, leur cortège, leur cour, se remontraient à moi, s'animaient, chevauchaient, cavalcadaient, tombaient et mouraient, comme il advint en effet... tant mon imagination pénétrée, sur le théâtre obscur de cette grande gloire éteinte, ravivait toutes choses, parce que je me trouvais là, à Aix-la-Chapelle...; parce que Aix-la-Chapelle était là, à cent pas de moi, dans l'épaisseur d'une nuit noire, à ne pas voir une étoile aux cieux. Oh! que j'eusse béni un beau clair de lune! Heureusement le jour vint!...

Or, je m'étais mis au lit peut-être à trois heures du matin. Il en était six, quand la voix perçante d'un coq, non gaulois, mais prussien, me réveilla. Le soleil jetait dans ma chambre un rayon furtif; les pierrots d'Aix-la-Chapelle pépitaient sur les arbres, en se disputant déjà quelque relief; et, sur les toits de l'hôtel de Paris, les hirondelles, massées comme des régiments qui vont passer une revue, se préparaient au grand départ, car les premiers froids de l'automne se faisaient sentir, ce jour-là surtout.

Que me faisait le froid d'automne? N'étais-je pas à Aix-la-Chapelle? j'aurais voulu tenir le cor d'ivoire de Charlemagne, j'aurais sonné un ébouriffant boute-selle, pour faire lever mon monde un peu plus vite. En un clin d'œil je fus sur pied...

— Vite, vite debout!... criai-je aux portes d'Emile et de sa mère... vite de grâce! Hâtons-nous... le soleil monte... nous sommes à Aix-la-Chapelle! nous allons voir Karl-Magne!

Puis je me remis à la fenêtre. Enfin je voyais Aix-la-Chapelle, Madame! Son dôme, son Hochmunster, sa chapelle en un mot, rutilait au soleil; sa tour de Granus, l'un des clochetons de l'Hôtel-de-Ville, jadis palais de Charlemagne; la ville avec ses monuments, ses églises, ses vieilles portes, ses remparts, ses maisons, les ceintures de verdoyantes et pittoresques collines qui l'entourent, m'apparaisaient sous un magnifique ciel bleu...

Et mon cœur battait dans ma poitrine!...

Aix-la-Chapelle, octobre 1838.

Nous avons tout vu, Madame, la chapelle, les saintes reliques, Charlemagne lui-même, les traces de ses pas, les ruines de son palais, tout...

Nous quittons l'hôtel de Paris : une assez médiocre rue nous fait arriver à une autre rue beaucoup plus belle, bordée de maisons toutes modernes, et qui sert d'avenue à une sorte de temple grec. Ce n'est pas un temple, c'est le théâtre. Je lis au fronton :

Musagetæ Heliconiadum Choro.

Passons : que nous fait ce théâtre ? tout au plus que nous importe-t-il de savoir que c'est sur l'ancienne église des Capucins qu'il est construit.

La même rue, en tournant à droite, nous fait arriver à une assez jolie place, sur laquelle se promènent à grands pas des hommes, des femmes, des jeunes filles ; et, d'un monument moderne, moitié enfoui en terre, montent, montent d'autres jeunes filles, d'autres femmes, d'autres hommes.

— Eh ! mon Dieu ! dis-je à M^{me} D... dans la préoccupation que nous donne la cité de Charlemagne, nous ne pensons pas qu'Aix est une ville d'eaux thermales, comme le dit son nom, qu'on y prend ses bains, qu'on y boit à six sources différentes des *eaux sulfureuses*, divisées en *sources supérieures* et *sources inférieures*, que la première de toutes est la *source de l'Empereur*, et la voici, sans aucun doute ; la seconde, la *source Quirine*, et la troisième, pour ne pas nommer les autres, la *source devant le bain de l'Empereur*. Alors, allons, nous aussi, boire un verre de cette eau chaude, à la gloire du grand Charlemagne !

Après boire, comme la coupole du Munster nous sert de jalon, nous traversons un jardin public, tout de plaisance, évidemment assis sur les ruines d'un vaste palais, on le voit au sol, et, sans nous arrêter à entendre les symphonies d'un orchestre militaire qui en occupe le centre et charme les promeneurs, nous entrons dans un dédale de petites rues antiques, étroites, serrées, qui aboutissent à des portes d'église.

Cette église, c'est la chapelle d'Aix, c'est la dernière demeure de Charlemagne ! Elle est bien telle au-dehors que je l'ai dit plus haut : voici la chapelle octogone, et voici le chœur ajouté par Othon III. Mais, en outre, voici des bâtiments qui forment le cloître dans lequel Charlemagne logea vingt chanoines, qui y suivirent en commun la règle de saint Augustin, jusqu'au règne de Othon III.

Nous entrons. Chapelle octogone de quarante-huit pieds de diamètre, avec deux galeries, une coupole percée de fenêtres, comme vous savez déjà. Mais on voit qu'on a restauré cette église, car au lieu de sa primitive simplicité, des cartons et des plâtres forment des groupes d'anges, des astragades, mille floritures, tout le rococo le moins acceptable en tel endroit. En face s'ouvre le cœur d'Othon, petite chapelle de trente pieds, ajoutée à la pre-

mière. Quelques gens pieux, hommes et femmes, prient, agenouillés sur les dalles. Nous avançons. Voici la lampe de Barberousse...

Au-dessous, au centre même de la chapelle, voici la grande pierre de marbre gris, et, enclavées dans le marbre, les lettres de cuivre poli par le pied des passants : CAROLO MAGNO. C'est là-dessous, dans un étroit caveau, que, pendant cent quatre-vingt-quatre ans, dormait Charlemagne, dans l'appareil de la royauté, au sommeil de la mort... C'est dans cette enceinte qu'il médita, pria, vivait !... C'est sous ce dôme que bien des empereurs furent couronnés... Nous restons long-temps en rêverie, nous aussi, et comme fixés au sol par le poids de la majesté du lieu...

— Monsieur, me dit à l'oreille un Français que je voyais errer dans la chapelle comme une âme en peine, vous serait-il agréable de me dire ce qu'il y a de curieux dans cette ville et dans cette église ?

— Suivez nous... dis-je à cet homme...

Et faisant signe à M^{me} D... et à Emile que nous allons entrer dans la sacristie, à droite du cœur d'Othon, je m'avance le premier, afin de révéler au touriste français qu'il est dans la plus fameuse ville du monde par les trésors et les souvenirs. Entrés dans la sacristie, nous trouvons un petit bonhomme, tout emmaillotté dans une longue redingote noire, vrai type du sacristain, cheveux plats, œil modeste, visage rubicond, qui nous regarde avec inquiétude et auquel je demande un cicerone et l'ouverture des trésors. Hélas ! mon clerc ne sait pas un mot de français et moi pas un mot de prussien. Je tire quelques thalers, et les lui montre. Cette pantomime devient plus intelligible sans doute, car il prend plusieurs pièces de monnaie, et me donne en échange deux petits cartons crasseux, l'un vert, l'autre jaune. Puis le drôle se remet à sa besogne de l'air le plus indifférent du monde.

— Où dois-je aller ? que dois-je faire avec cela ? lui dis-je.

Le sacristain me regarde d'un air paternel, presque peureux, comme l'oiseau sous l'œil du serpent qui le fascine, mais ne dit mot. Je reprends la pantomime, et, frappant sur mes deux cartons, je cherche à connaître leur destination. Le clerc me répond par un geste qui veut dire : Venez. Nous le suivons. Il nous fait traverser la chapelle, nous introduit dans le cloître, antique et vénérable construction, et, après nous avoir remarqués à sa suite dans trois de ses quatre côtés, il nous met en face d'un vieux chanoine que je salue fort courtoisement, et à qui j'exprime mes vœux de voyageur. Le saint vieillard me fait signe qu'il ne comprend pas, me salue et disparaît. Je me retourne pour m'accrocher au sacristain : il s'est enfui.

— Bigre ! dit le touriste, un épicier de la rue des Lombards, retiré des affaires... voilà tout ce qu'il y a ?... Heureusement je n'ai pas payé, moi. Je m'en vais. Bonsoir, la compagnie !

Nous laissons aller le stupide personnage. Je murmure le *margaritas ante porcos* en le lui appliquant, et nous rentrons dans la chapelle, et de la chapelle dans la sacristie. Le

clerc tremble à ma vue : son œil devient glauque. Je lui remontre mes deux cartons. Il ne regarde plus, et fourbit de plus belle les calices et les patènes... Pourtant le voici qui dispose une table, la couvre d'un tapis, allumé deux cierges, et... s'en va... Mais il s'en va si bien, qu'il ne revient plus... Attendre ? mais attendre quand on a au cerveau la fièvre de curiosité, c'est atroce. Je sens l'impatience qui me saisit : l'impatience appelle la colère... Le sacristain reparait, quand précisément mes nerfs sont à leur dernier degré de tension. Je lui saute au cou ; je saisis le collet de sa redingote qui commence à céder sous l'effort, je lui crie :

— Mais enfin nous ferez-vous voir...

Le pauvre homme tremble et pâlit : on lui a sans doute dit de terribles choses des Français... Heureusement je n'ai pas encore achevé ma phrase, qu'un prêtre paraît... C'est un grand et bel homme, au visage noble, à la parole franche et ouverte.

— Pardon de vous avoir fait attendre, nous dit-il ; mais nous n'entrons en fonctions qu'à huit heures et il n'est pas huit heures ; le désir du touriste vous a fait croire la journée plus avancée.

— Enfin, on parle donc français ici ! s'écrie M^{me} D...

Le sacristain, qui remet ses vêtements en ordre, me lance des reproches de chacun de ses yeux... Je lui tends la main... Mais chapeau bas : silence ! voici que l'on ouvre un immense et beau dressoir... oh ! c'est à être ébloui...

Voici la grande chasse en vermeil enrichie de pierres précieuses, dans laquelle sont enfermées les quatre grandes reliques : Robe blanche de la sainte Vierge portée pendant l'enfantement, langes de Jésus enfant, linge dont il fut serré sur la croix et taché de son sang, drap qui reçut le corps de saint Jean, après son supplice... Voici la parcelle de l'éponge du Calvaire, un bout de la corde de la flagellation, la ceinture de J.-C. dont les deux bouts sont scellés par Constantin le Grand, un lambeau du suaire, une portion du roseau de N. S., et le clou de la croix ; voici la partie de la vraie croix, enchassée en or, que porta toujours Charlemagne, vivant et mort, et que nous obtenons la faveur de baiser ; voici la ceinture de la Vierge, et un anneau de la chaîne de saint Pierre ; voici l'autre grande chasse en vermeil dans laquelle repose le corps de Charlemagne ; voici son crâne que l'on nous fait toucher, dont on nous fait remarquer l'ampleur, par une large ouverture de la ciselure ; voici son bras droit ; voici le cor de chasse de Charlemagne, fait d'une seule dent d'éléphant, auquel nous appliquons nos lèvres, en frémissant au contact de l'ivoire, voici les dons de Charles-Quint, de Marie Stuart, de l'infante d'Espagne, de Joseph I^{er}, dont je vous parlais hier, Madame ; voici même le bonnet carré que porta Léon III, lors de l'inauguration de la chapelle, en 804 ;

Voici encore la chasuble en satin bleu, brodé de perles, que mit saint Bernard lorsqu'il dit la messe dans la chapelle, en 1146.

Nous sommes absorbés par mille pensées, vous le concevez, Madame, en face de ces

richesses qui nous ouvrent les temps passés ; aussi parlons-nous peu. Mais en échange nous contemplons beaucoup, nous touchons, évoquant les siècles, nos souvenirs, les légendes et l'histoire. Le prêtre, bon et complaisant par excellence, répond à nos questions, les prévient, et se prend pour nous, d'une sympathie sincère. Les gens d'éducation se comprennent partout. Aussi le digne abbé nous comble-t-il d'égards tels, que je suis heureux d'avoir l'occasion de redire sa courtoisie à des oreilles françaises dignes de l'apprécier.

Ensuite, nous livre-t-il à un jeune Suisse auquel il nous recommande, et qui déchire assez le français pour nous faire comprendre ce qu'il doit nous montrer encore.

C'est d'abord le chœur d'Othon III, à la sortie même de la sacristie. Mais le tombeau d'Othon, qui était au centre, a disparu en 1794. Une pierre plate le remplace. Ce tombeau jadis, était couronné d'un aigle de bronze, le bec ouvert, l'œil furieux, les ailes ouvertes. Cet aigle existe encore, mais il sert de lutrin, près de la pierre plate. Au globe impérial sur lequel il repose, on a joint deux foudres. On prétend que c'est par ordre de notre Napoléon I^{er}. C'est ensuite la chaire donnée par Henri II, et qui se trouve près de la porte de la sacristie, voilée par une enveloppe de bois qui tombe et laisse voir le plus merveilleux travail de ciselure sur or, argent, cuivre, de sculpture sur bois et ivoire. Il n'est pas jusqu'à la patère et sa soucoupe de cristal de roche, venant de Henri II, et un onyx énorme de dix pouces, je crois, ainsi qu'une effigie de Charlemagne ayant la chapelle d'Aix sur le bras, qui figurent sur ce chef-d'œuvre du XI^e siècle. C'est aussi, à droite de l'autel, le tombeau de Mgr A. Bertolet, unique évêque d'Aix-la-Chapelle, nommé par Napoléon I^{er}, qui renferme les restes du *primus et ultimus episcopus Aquisgranensis*.

Alors notre guide nous fait gravir l'escalier du Nord, qui jadis conduisait au palais de l'empereur, et nous arrête à la première galerie. Là, dans une niche mystérieuse, le Suisse nous montre l'admirable sarcophage en marbre blanc de Carrare de César-Auguste. Je ne vous dirai pas toutes les pensées qui bouillonnent dans nos poitrines en face de ce souvenir romain, devenu aussi un souvenir carlovingien, et qui remonte à mille huit cent soixante ans.

Ici, sous l'arcade qui fait face au chœur d'Othon III, après qu'on a soulevé son voile de chêne, nous nous trouvons devant le trône de Charlemagne ! Simple fauteuil de marbre, de marbre blanc, exhaussé sur trois marches de pierre, et dont les quatorze plaques byzantines chargées de sculptures sont avec les chasses du trésor de la sacristie où nous les avons admirées, tu reçus donc le cadavre inanimé du plus grand empereur de la terre, et tu le gardas pendant des siècles ! Comment ne pas te vénérer ? non pas à cause des trente-six empereurs qui se sont assis sur ton siège, mais uniquement pour le héros que tu as porté, et dont l'antiquité eût fait un demi-dieu. Eh bien ! je te vénère et je m'incline...

Hélas ! ils sont tous tombés, ces rois et empereurs qui ont effleuré ce marbre. Elle

aussi tomba, Joséphine, la douce créole de notre Napoléon, qui, en visitant Aix-la-Chapelle, eut aussi la fantaisie de s'asseoir sur tes ais impériaux... Ainsi, qu'y a-t-il de stable sur la terre?

Madame, je ne vais pas vous redire toutes nos impressions... Que peut-on raconter quand on a parlé des belles choses que je viens de dire, qu'on a touché Charlemagne, qu'on a médité sur le cercueil de César-Auguste, qu'on s'est assis sur le trône d'un empereur, et qu'on a prié dans l'antique chapelle d'Aix?

A peine oserai-je vous dire que nous avons promené nos rêveries historiques à la *tour de Granus*, qui est des Romains et domine l'Hôtel-de-Ville assis, à n'en pas douter, sur le palais et fraction même du palais de Charlemagne, car on retrouve des fondations dans tout le pourtour de cet édifice, qui, du reste, a tous les caractères de la plus haute antiquité. Cette tour de Granus est à l'est de l'Hôtel. A l'ouest, et comme pendant de la tour de Granus, et comme elle coiffé d'un clocheton mauresque à pointes, se trouve un heffroi qui sonnait autrefois, matin et soir, pour l'ouverture et la fermeture des portes. Ces tours sont très-hautes, et, de leur sommet, on voit toute la ville et son bassin. Un garde de nuit se tient d'ordinaire au Granus, et sonne les heures de nuit.

L'Hôtel-de-Ville a trois étages voûtés, de hauteur et de profondeur bien proportionnés. Autrefois l'étage supérieur formait une salle de cent-soixante-deux pieds de long sur soixante de large. Cette salle servait aux diètes et aux assemblées sous les empereurs. On y donnait aussi les fêtes d'usage en cette occasion. Aujourd'hui elle est coupée. Au second étage, dans la salle qui subsiste encore, fut signé le traité d'Aix-la-Chapelle, du 2 mai 1668, qui mit fin à la guerre de Louis XIV à l'occasion de la succession d'Espagne. Au rez-de-chaussée fut signé le second traité d'Aix-la-Chapelle, 18 octobre 1748; il mit fin à la guerre de la succession d'Autriche allumée entre la France, l'Espagne, la Prusse, la Bavière et leurs alliés d'une part, et, de l'autre, Marie Thérèse d'Autriche, l'Angleterre et la Hollande. Le prix de ce traité fut la main de Marie Antoinette, qui fut donnée à Louis XVI.

Le centre de la place dite *du Marché*, en face de l'Hôtel-de-Ville, est orné d'une fontaine, dont l'eau, saine et agréable, vient de trois-quarts d'heure au sud-ouest de la ville. Le jet d'eau retombe dans un bassin de cuivre qui pèse douze quintaux et date de 1620. Du bassin l'eau coule dans un autre magnifique bassin de pierre grise. Il s'en élève une colonne surmontée de la statue de bronze de Charlemagne, tenant le sceptre et le globe impérial. Aux deux côtés, à la distance de vingt pieds, sur des colonnettes se dressent ou deux coqs gaulois ou deux aigles. Mais aigles ou coqs, le temps a tellement altéré le fer ou le bronze dont ils sont faits, qu'ils s'en vont par fragments au moindre souffle du vent.

Le soir venait, Madame, et la beauté de cette heure solennelle engageant à une promenade au dehors, nous avons été à Borcette, *Porcetum*, en suivant la longue rue du Théâtre. Au IX^e siècle, Borcette n'était qu'une forêt de chênes. Elle était peuplée de san-

gliers d'où lui est venue son nom de Porcetum, porc. Je ne vous ferai pas l'histoire de Borcette. J'y ai été, mais je n'ai pas vu la ville, si ce n'est des yeux du corps, et le corps ne se rappelle de rien sans l'âme. Or mon âme rêvait toujours de Charlemagne.

Nous avons parlé de vous, Madame, moi, pour dire que je terminerais cette lettre le lendemain, Madame D... pour se féliciter de se rapprocher de vous très-prochainement, Emile pour avouer qu'il portait votre image dans son cœur.

Attendez donc bientôt votre amie, Madame, et, dans ce moment permettez-moi d'être l'organe des sentiments affectueux que vous lui inspirez, et très-respectueux de la part de

Votre humble serviteur,

Dory.



IV.



Maëstricht. — Ses curiosités. — Hasselt. — Louvain. — *Malines*. — La tour de Saint-Rombaud. — Vilvorde. — Le château de Laeken. — *Bruxelles*. — La rue Fosse-aux-Loups. — Un feu de joie dans une cheminée. — Place de l'Hôtel-de-Ville. — Maison de la Louve. — Le comte d'Egmont. — Sainte-Gudule. — L'église du Sablon. — Le Parc. — Palais. — Jardin zoologique. — Fêtes et kermesses. — Waterloo. — Mont-Saint-Jean. — La ferme d'Ougoumont. — Anglais et Français. — Une nouvelle bataille de Waterloo. — Souvenirs du 18 juin 1815. — Dénouement du drame. — Quelques jours heureux dans le sein d'une famille heureuse.

Louvain, octobre 1855.

Je reviens à toi, ma chère Agathe : nous sommes à Louvain, sur le chemin de la France. Déjà le vent du sud nous apporte des bouffées parfumées des douces senteurs de la patrie. Encore quelques jours et je serai dans tes bras.

Nous avons quitté, non sans peine, Aix-la-Chapelle, et j'ai vu le moment où M. Dory m'avouerait que le tombeau de Charlemagne avait pour lui tant d'attraits, qu'il voulait s'y faire sacristain et y finir ses jours. Heureusement il a eu là une petite querelle avec le sacristain en titre, ce qui l'aura détourné de la tentation de se mettre sous ses orûres.

Nous sommes venus ici par *Maëstricht* d'abord.

Tous près d'Hasselt, nous avons visité le *Camp des Francs*, où la tradition rapporte que *Pharamond*, notre premier roi, fut élevé sur le pavois.

Ensuite nous avons gagné *Saint-Trond*, et une heure après nous étions sur le *Champ de bataille de Nerwinde*, témoin d'une part de la fameuse victoire du maréchal de Luxembourg, en 1693, et, en 1793, de la défaite de Dumourier. C'est un pauvre petit village tout honteux de sa célébrité.

Puis c'est *Louvain* qui frappe nos regards. Là, nous quittons le rail-way. N'avons nous pas à voir le fameux Hôtel-de-Ville? Louvain compta jadis deux cent mille habitants,

Excursions.

huit mille écoliers, quarante-cinq collèges. Or, à cette heure, elle a quelque chose comme vingt mille habitants.

— *Apparent rarè nantes in gurgite vasto!*

C'est M. Dory qui me dit cette belle phrase latine, à propos de quelques bourgeois que l'on voit errer dans les rues, comme les ombres du Ténare. Nous y trouvons cependant quelques soldats qui font sonner le sabre sur le pavé. C'est te dire qu'un régiment de cavalerie y tient garnison.

Tu sais que l'Université de Louvain avait grand renom? Tu sais que la bière de Louvain est tout aussi célèbre? Mais ce qu'il y a encore à présent d'incomparable, c'est l'*Hôtel-de-Ville*. Oh! ma chère amie, c'est un vrai bijou, et ce bijou fut taillé dans la pierre, au xv^e siècle par un lapidaire du nom de Mathieu de Layens. Quand le gothique est bien traité, qu'il est beau! Et ce joyau sans pareil est du plus pur et du plus vrai gothique: Que de clochetons, que de ciselures, que d'arabesques, que de culs-de-lampe, quelle merveille! Ce n'est pas un hôtel de ville, c'est une chasse gigantesque, que devrait enfermer et couvrir un temple pélasgique.

Je ne te parle ni de *Saint-Pierre*, qui a une nef élégante et hardie; ni de *Sainte-Gertrude*, dont la flèche est magnifique; ni de *Saint-Michel* qui possède une admirable table de communion; ni de *Saint-Quentin*, ni de *Saint-Jacques*, ni de *Notre-Dame*.

Je préfère te dire que nous sommes un peu pressés, nous nous rendons en toute hâte à Malines.

Malines, octobre 1855.

Malines, Meclinia, est fort vieille et très-illustre; mais, comme les dentelles qu'elle fabrique si bien, cette ville est sillonnée, dentelée, brodée, conturée, soutachée, par le réseau de tous les chemins de fer belges, qui viennent s'y réunir et y former une étoile monstre, un soleil rayonnant, tout ce que tu voudras de plus échevelé.

On l'appelle *Malines la Propre*, *Malines la Paisible*, mais son vrai nom est *mecklen magasin*, ou *maris linea*, *Limite de la mer*, qui, là, dans l'Escaut, arrête son flux et son reflux. Je propose qu'on la surnomme aussi *Malines l'Endormie*.

Revenez-vous d'Anvers? La tour de Saint-Rombaud vous annonce Malines et sa cathédrale dont elle fait l'ornement et la gloire. Arrivez-vous de Liège, de Louvain? La tour de Saint-Rombaud vous tient lieu de phare. Venez-vous d'Ostende, de Bruges, de Gand? L'éternelle tour de Saint-Rombaud se montre à vous comme une jalon merveilleux. Vous présentez-vous de France et de Bruxelles? La tour de Saint-Rombaud vous fait de la tête pour vous saluer. C'est une tour massive, de cent mètres de haut, mais inachevée, comme bien des œuvres de la terre, hélas! Elle veille comme une vedette sur la cité qui dort.

Oh ! oui, elle dort, elle sommeille. On baille en parcourant Malines. Et pourtant elle est grande, elle est belle; et pourtant sa cathédrale a du Van-Dyck, du Coxie, du E. Quellyn, du Crayer etc.; et pourtant sa *Notre-Dame* et son *Saint-Jean* ont du Rubens, des bois sculptés de Verhaegen, et des marbres de Duquesnoy; et cependant on vous y montre des dentelles à faire pâmer d'aise les grandes dames de France et de Navarre... Mais, c'est un fait acquis, on y baille debout, et l'on y dort indignement.

Il faut y voir la *Halle*, fondée par la corporation des drapiers. La *Prison*, charmant édifice d'un beau gothique, dont sans-doute se soucient fort peu ses habitants, mérite bien aussi une mention honorable.

Cela vu, il faut se sauver, si l'on ne veut dormir et ronfler comme Perrault nous raconte que dormit et ronfla la *Belle au bois dormant*.

Nous nous sauvons donc, et passant à *Vilvorde*, nous voyons son fameux pénitencier, établi sur le modèle de ceux des Etats-Unis. Avant l'érection de cette prison-modèle, il y avait là un château, dans lequel fut enfermée, en 1657, madame Deshoulières, celle qui disait si bien :

— Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine, etc.

Madame Deshoulières n'avait pas que des idées champêtres. Ses goûts politiques la firent enclorre en cette tombe noire, comme prisonnière d'Etat. Du reste de Vilvorde elle pouvait voir, d'un côté, les magnifiques paturages qui vont jusqu'à Bruxelles, de l'autre, les champs fertiles qui s'étendent vers Malines, et cela devait entretenir sa verve, si non faire le compte de sa beauté tenue en éclipse.

Nous avisons *Ferk*, que nous signale son clocher pointu, à gauche, et dont Rubens avait le château de *Trois-Tours*, et *Elewyt*, où Téniers possédait le manoir de *Steen*.

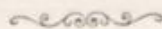
Puis on nous montre le canal de *Willebroeck*, de 1550, qui relie Bruxelles à Anvers; et l'endroit où Guillaume le Taciturne, se sauvant en Allemagne, et cherchant en vain à rallier à la cause hollandaise, contre l'Espagne, le comte d'Egmont, en reçut et fit cet adieu :

— Adieu, Guillaume, pauvre prince Sans-Terre !
— Adieu, cher d'Egmont, pauvre comte Sans-Tête !

Tu verras tout-à-l'heure ce qui advint après ce dialogue.

Enfin nous dépassons *Laeken*, le Sans-Souci, le Postdam, le Windsor, le Peterhof, le Saint-Cloud, l'Escurial de Sa Majesté le Roi des Belges. C'est un édifice simple et de bon goût, qui date seulement de 1782, et qui domine une charmante colline dont la vue doit être ravissante. Napoléon l'acheta pour l'arracher aux vandales qui couraient alors

l'Europe pour tout démolir, et qui déjà avaient jeté bas une fort belle *tour chinoise*, dont le noble souvenir vit dans le cœur des bons habitants de Bruxelles.



Bruxelles, octobre 1833.

La nuit est venue quand nous atteignons Bruxelles.

Nous sommes depuis quatre jours déjà dans le petit Paris de la Belgique, ma chère Agathe : et je commence par te déclarer que cette capitale nous fait voir de ces choses que nous ne voyons pas dans notre grand Paris, une place de l'Hôtel-de-Ville, comme elle en a une, par exemple. Du reste, ces deux belles cités ont plus d'un point de ressemblance : si Paris voit couler la *Seine*, Bruxelles voit passer la *Senne* ; si nous avons la *Cité*, elle a la *Montagne de la Cour* ; pendant que nous nous glorifions de *Notre-Dame*, elle vante *Sainte-Gudule* ; et lorsque nos dandys se promènent sur le *boulevard de Gand*, ses élégants se pavanent dans les allées du *Parc*.

Nous, modestes voyageurs, nous avons pris gîte à l'hôtel de la Poste, rue Fosse-aux-Loups, fort belle rue vraiment, voisine du Théâtre Royal de la Monnaie, l'Opéra de Bruxelles, et sur les limites d'un ancien domaine princier, qui avait nom Fosse-aux-Loups.

Bruxelles est dans l'allégresse, comme Paris, de notre conquête de Sébastopol ; on nous en fait de si grands compliments partout où nous allons, qu'hier, Emile, enthousiasmé, a voulu allumer un feu de joie. Seulement, à défaut de place, de square ou de Champ-de-Mars, ne s'est-il pas avisé de ranger en bataille une quantité de soldats de plomb qu'il a trouvés dans un meuble de l'appartement que nous occupons, et a brûlé tant de papier dans une cheminée, qu'il a failli causer un incendie. Nous avons eu grand mal à l'éteindre. Enfin nous en avons été quittes pour la peur.

Nous n'avons pas eu besoin de prendre de guides à Bruxelles : monsieur Edmond, le jeune élève du Conservatoire, que je t'ai dit avoir maternellement soigné sur un bateau à vapeur du Rhin, lorsqu'il y fut pris du choléra, veut bien nous faire les honneurs de sa ville natale. Il est encore dans sa famille pour affermir sa convalescence, et c'est lui qui nous sert de pilote dans les parages de cette ville pour nous toute nouvelle.

Pour nous mieux la faire connaître, il a eu l'idée de nous conduire, dès le premier jour, sur la *Place du Congrès*. C'est le point culminant de la ville, et le coup-d'œil y est exquis. D'abord un magnifique horizon se révèle à vous, et vous fait rêver. Mais aussi vous distinguez de suite que Bruxelles est divisée en *Ville haute*, avec la *Cathédrale*, le *Parc*, les *Ministères*, le *Palais du Roi*, la *Place de Godefroid de Bouillon*, le *Jardin Zoologique*, l'*Hôtel d'Arenberg*, et l'*Église du Sablon*, dans son district ; et la *Ville basse*, ayant dans son périmètre les *Théâtres*, les *Galerias Saint-Hubert*, les *Passages*

du Roi et de la Reine, l'Hôtel-de-Ville, le Manneken-Piss, la Place des Barricades, la Chapelle, etc., etc.

M. Edmond, qui tient à nous donner une bonne idée de sa chère ville, nous dit alors :

— La première mention dont l'histoire fasse de Bruxelles ne remonte pas au-delà du VII^e siècle.

Charles, frère de Lothaire, roi des Francs, et qui fut duc de Lotharingie, choisit Bruxelles pour résidence, vers 978. Le palais qu'il y fit construire était encore visible en 1785, dans quelques vestiges, près de l'Église de Saint-Géry.

Jusqu'en 1044, cette bourgade n'était défendue que par un rempart en terre. Baldéric, comte de Louvain et de Bruxelles, la fit entourer de murailles que 1760 a vu détruire.

En 1213, elle était assiégée par Ferrand, comte de Flandre, et le comte de Salisbury, frère du roi d'Angleterre, afin de faire renoncer Henri I, duc de Brabant, à son alliance avec la France.

En 1256, congrès pour accorder les Brabançons, les Flamands et les Hollandais.

En 1313, confédération de Bruxelles et Louvain pour la défense de leurs privilèges.

Nouveaux troubles en 1420, à l'occasion de la mésintelligence du duc Jean IV et de Jacqueline de Bavière, son épouse.

L'archiduc Maximilien, futur époux de Marie de Bourgogne, fait son entrée à Bruxelles en 1477.

La peste exerce les plus affreux ravages en 1489.

Abdication de Charles-Quint, à l'Hôtel-de-Ville, en 1556.

En 1566, le 5 d'avril, des gentilshommes présentent à la gouvernante, Marguerite de Parme, la fameuse requête de *la liberté de conscience*. C'est l'origine du *Parti des Gueux*.

Arrivée du terrible duc d'Albe, en 1567. En 1568, exécution des comtes d'Egmont et de Hornes.... En 1599, l'archiduc Albert et l'infante Isabelle prennent possession de la souveraineté des Pays-Bas... continue Edmond.

En 1787, commencement de la révolution brabançonne. Le 2 décembre 1790, rétablissement de l'autorité impériale.

Dumouriez entre à Bruxelles à la tête des Français, en 1792.

Le 21 septembre 1813, Guillaume, prince d'Orange, est proclamé roi de Hollande et Belgique ou Pays-Bas.

Le 25 août 1830, ce royaume est dissous, et celui de Belgique est créé. Léopold I devient notre roi.

— Cette grande histoire de votre pays est bien analysée, mon cher ami, dit alors M. Dory; mais vous craigniez de nous fatiguer en nous trop disant. Maintenant descendons vers l'Hôtel-de-Ville, et en nous y rendant, écoutez bien l'histoire du comte d'Egmont,

mons Emile. L'Amoral, comte d'Egmont, descendant des ducs de Gueldre, tenait de sa mère, Françoise de Luxembourg, le titre de prince de Gavre. Il joua un grand rôle près Charles-Quint, et dans la Hollande, jusqu'au moment où éclatèrent les troubles religieux des Pays-Bas, sous Philippe II. A cette époque, le comte d'Egmont, père de trois fils et de dix filles, était adoré du peuple qui admirait son adresse, sa bonne mine, et se laissait séduire par son affabilité. Brantôme dit que c'était le seigneur de la plus belle façon et de la meilleure grâce qu'il eut jamais vu. Philippe II, montant sur le trône, voulut faire exécuter, aux Pays-Bas, des édits d'une rigueur extrême contre les luthériens et les calvinistes, dont la mauvaise doctrine se répandait. Le comte d'Egmont, gouverneur de l'Artois n'était pas assez sévère au gré du roi d'Espagne : et puis il était lié avec Guillaume d'Orange, le Taciturne, qui était protestant. N'ayant su ni se rallier entièrement à la politique du roi d'Espagne, ni prendre le parti de son ami Guillaume le Taciturne, qu'il salua de cet adieu : Au revoir, prince sans terre ! et dont il fut salué de cette prophétie : Au revoir, comte sans tête ! le noble et bon l'Amoral d'Egmont fut arrêté, par les ordres du cruel duc d'Albe qui venait de succéder à Marguerite de Parme dans le gouvernement des Pays-Bas. Avec lui, le même jour fut arrêté Philippe de Montmorency, comte de Hornes, son beau-frère, comme lui ennemi des persécutions, et cependant bien dévoué à la cause royale. Alors on traduisit ces deux vaillants soldats, à la brillante valeur desquels avaient été dues les victoires de Saint-Quentin et de Gravelines, devant le conseil des troubles, et malgré leur qualité de chevaliers de la Toison-d'Or, qui les rendait justiciables d'un tribunal particulier. Aussitôt commença une procédure monstrueuse. Le 4 juin 1568, une sentence de mort fut rendue contre eux. La veille de leur mort...

— Ah ! voilà la place de l'Hôtel-de-Ville... s'écrie Emile... Que cette place est belle !.. Rien que d'antiques maisons, moyen-âge, renaissance, gothique pur, c'est admirable ! Cette flèche de l'Hôtel-de-Ville est charmante !

— Oui, répondit monsieur Edmond, c'est un fort bel édifice que notre Hôtel-de-Ville : il est de Van-Ruysbroek et date de 1402. La flèche que vous admirez est de 1444. Rien n'égale sa grâce et sa délicatesse.

— Et quelle est cette grande maison qui fait face à l'Hôtel-de-Ville et sur laquelle se déploie cette légende :

*A peste, fame et bello, libera nos Maria, Pacis!
Hic votum pacis publicæ Elisabeth consecravit...?*

— *Maison du Roi, ou Maison au Pain...* répondit Edmond. C'est un édifice de transition, entre le gothique et la renaissance. Elle est d'Antoine Kildermans, et fut commencée en 1514. L'architecte, qui appartenait à Charles-Quint, lui donna les arcatures ogivales des palais de Venise...

— Eh bien ! reprit M. Dory, ce fut précisément dans ceste maison du roi, que la veille de leur mort...

— Ah ! oui, achevez ! fit Emile.

— Que la veille de leur mort, les comtes d'Egmont et de Hornes furent enfermés pour passer leur dernière nuit, dans une chambre du rez de-chaussée. Pendant que régnaient les ténèbres, on dressa l'échafaud, là, au centre de cette place, et le jour brillait à peine que, malgré les pertuisanes et les tromblons des Espagnols, le peuple, qui aimait d'Egmont avait envahi tout cet espace. A neuf heures sonnait à cet horloge de l'Hôtel-de-Ville, le bourreau, vêtu de rouge, parut, et fit passer devant lui les deux accusés qu'accompagnaient des pénitents blancs. D'Egmont était pâle, mais ferme; Philippe semblait plus abattu. Une rampe faite en planches conduisait de la maison du roi à la plateforme fatale, dont l'agenouilloir était gardé par les aides de l'exécuteur vêtus de hauts de chausses mi-partie gris, mi-partie rouges. Les infortunés levèrent les yeux au ciel et s'agenouillèrent, en baissant leur tête. Le bourreau saisit sa longue épée à deux mains...

— Je l'ai vue, dit Emile, elle est au musée de Nimègue.

— Et la vibrant avec aplomb, en fit jaillir un éclair. La tête d'Egmont roulait jusqu'aux pieds du comte de Hornes.

Aussitôt passant au comte de Hornes, l'exécuteur, impassible, vibra de nouveau son arme terrible, en fit jaillir un autre éclair. La tête de Hornes roulait près du cadavre de d'Egmont...

— Assez .. ces détails sont horribles !... m'écriai-je à mon tour.

— Remarquez cette maison, dit alors Edmond pour me distraire de l'affreux tableau de M. Dory, elle a nom *Maison de la Louve*, parce que, comme vous le voyez, elle a sur le couronnement de son fronton un marbre de Vos qui représente Romulus et Rémus allaités par une louve.

— Et cette autre maison qui a des colonnes cannelées, et brille sous des dorures ? demanda Emile.

— C'est la *Maison des Brasseurs*, et ici, voyez cette autre qui a nom *Maison des Bateliers* : elle remonte à 1624. Une conque de Neptune et les attributs de ce dieu en décorent le sommet. Enfin, sans parler des autres, examinez cette *Maison de la Balance* qui est à l'angle : elle est du XVII^e siècle ; on la trouve fort jolie : deux cariatides de nègres en soutiennent le balcon.

Je te parlerais bien de la petite indécence que l'on nomme *Manneken Piss*, fontaine d'une rue obscure, dont la statuette, habillée aux grands jours, tantôt en garde civique, tantôt en général, tantôt en marquis, sans cesser son opération digne d'un gamin de Paris, est regardée par les naïfs Bruxellois comme le fétiche, le palladium de leur ville.

Je te parlerais bien aussi du *Palais d'Arenbert*, de la belle *Église de Sablon*, de la *Statue de Godefroi de Bouillon* qui cavalcade sur son cheval de bronze au centre de la place qui couronne la montagne de la cour, le faubourg St Germain de Bruxelles; du *Parc*, où l'on retrouve comme souvenir du passage de Pierre le Grand, l'empereur de toutes les Russies, une inscription qui vous apprend que

LA, LE 16 AVRIL 1717, A 3 HEURES DE L'APRÈS-MIDI,
LE TZAR PIERRE I, (*altéré sans doute*) BUT UNE BOUTEILLE DE VIN!

Je te parlerais bien du *Palais du Roi*, du *Jardin Zoologique*, de la majestueuse *Cathédrale de Sainte-Gudule*, de la *Place des martyrs*, creusée à son milieu, et dans une sorte de crypte offrant les noms des héros qui combattirent pour la liberté, aux *glorieuses* de Bruxelles, en 1830, et je te dirais que j'y lis des noms français... Mais comme en vérité, Bruxelles est si près de Paris maintenant, et qu'il n'est plus de Parisien qui n'aient visité Bruxelles, je garde le silence.

Je te dirai seulement que la ville se prépare à une grande fête populaire, à un kermesse, s'il en fut.

Moi, je me prépare une fête aussi, celle de te revoir. C'est hors de son pays que l'on sent combien nous est douce la patrie, et combien nous sont chers les amis que l'on y possède. Aussi reçois ici deux légers baisers, en guise de préface des gros que je vais te porter moi-même et donner à tes joues de mes lèvres, comme expression d'une amitié sincère et sans limites.

F. D.

Waterloo, octobre 1835.

Voici ma dernière lettre, Madame, et ce n'est pas dommage pour vous, n'est-ce pas? Nous rentrons après demain à Paris.

Depuis que nous sommes à Bruxelles, je vois chaque matin circuler dans la ville une chaise de poste anglaise, ayant une impériale chargée de gentlemans, de lords et même de miss et de ladies, et à côté du cocher siège un valet faisant tel vacarme de cornet à piston, qu'il porte en bandouillère, que j'ai formé le projet d'user une fois de cette voiture.

Vous comprendrez mon désir quand vous saurez que sur les faces et les profils de cette voiture on lit en caractères blancs sur noir, ce mot bien funèbre :

— Waterloo!

En effet, ce matin, nous arrêtons la voiture anglaise à son passage. Hélas! elle n'a plus

de place. Mais une calèche de supplément la suit : nous nous en emparons. Les Anglais possèdent seuls le procédé de bien manœuvrer les chevaux sans les fatiguer. Nous partons comme le vent vers le sud-est, laissant Bruxelles derrière nous. Nous traversons d'assez gracieux paysages : mais le ciel semble, ce jour-là, s'être mis en harmonie avec nos sombres pensées. Il est gris et terne, et nos âmes sont à la douleur, car c'est un véritable pèlerinage que nous remplissons là.

Bientôt nous longeons une forêt dont les arbres sont superbes. C'est la *Forêt de Soignes*, dont, sur le côté droit, on a déjà défriché quelque partie, ainsi que sur la limite sud-ouest. Quand nous sortirons de cette forêt nous serons à Waterloo.

Derrière notre voiture, en guise de groom, on a placé un paysan de la contrée, qui nous fait grands récits sur la sympathie des Belges pour les Français, qui prétend avoir tout vu en cette terrible bataille du 18 juin 1815, et qui semble pleurer, avec nous, sur les malheurs dont Napoléon fut la victime en ce jour fatal, par suite des complications dont le secret appartient à... Dieu !

Une longue file de maisons blanches accompagne bientôt la route pendant dix minutes.

C'est *Waterloo*.

Au 18 juin 1815, la forêt de Soignes continuait et allait plus loin, maintenant elle s'arrête là. Cependant la voiture continue de rouler.

— Ne sommes-nous donc pas arrivés ? dis-je au Belge.

— Pas encore. Waterloo a donné son nom à la bataille, mais il n'est pas au centre de la bataille, il s'en faut. Pour vous faire prendre patience, voici déjà un monument qui la rappelle. C'est, à droite, cette chapelle en rotonde, où l'on ne va plus guère, parce qu'elle est au milieu du village de Waterloo, et pas assez voisine du champ funèbre. Elle renferme des inscriptions mortuaires d'anglais tués en cette lutte mémorable.

Cependant Waterloo nous montre ses dernières maisons. La voiture s'arrête à l'embranchement d'une route qui descend à droite. Nous sautons à terre au milieu de trente anglais, nous, seuls français. Un peuple de guides nous entoure. M. Dory fait choix de l'un d'eux qui nous semble moins menteurs que les autres, car tous ont la prétention d'avoir assisté à la bataille, et nous voici remorqués par François Pierson, de Planchenois, qui tout d'abord nous dit :

— Avant de prendre ce chemin qui descend à droite, remarquez que ces maisons, qui font suite à Waterloo, composent une ferme qui a nom *Mont-Saint-Jean*. Comme c'était la dernière limite de la bataille, de cette ferme on avait fait une ambulance.

Nous interrompons le guide par un cri de surprise. A peine avons-nous fait quelques pas que nous apercevons une montagne, à gauche de la plaine qui s'ouvre devant nous. Cette montagne est évidemment faite de main d'homme. Ce sont les Belges qui l'ont élevée, en altérant le terrain de la bataille et qui, pour chapter leur gloire d'avoir secondé

les Anglais et les Prussiens en ce jour néfaste, se sont fait une gigantesque pyramide surmontée du lion belge. Grand bien leur fasse !

A gauche, plus à gauche, se dressent aussi deux ou trois autres monuments funèbres, infiniment plus modestes.

Mais ce qui nous fait surtout interrompre le guide, c'est qu'en gravissant un petit tertre nous dominons la scène fatale, et nous sommes accablés par cette pensée :

— Les Anglais et les Prussiens, en y comprenant les Belges, ont perdu là cinquante mille hommes ! Les Français près de trente mille ! C'est donc quatre-vingt mille hommes qui dorment là, sous cette terre.... Et c'est de ce point, que tant d'âmes allèrent paraître devant le Juge suprême !...

Or, reprend le guide, l'armée de Wellington, Anglais, Hollandais et Belges, étant cantonnée entre *Quatre-Bras* et *Bruxelles*, Napoléon avait, le 16 juin, attaqué Blucher avec ses Prussiens, à *Ligny*, et leur avait tué quinze mille hommes.

Le lendemain 17, samedi, il marche sur *Quatre-Bras*, et ordonne à Ney d'attaquer les Anglais. Mais Wellington, instruit de la bataille de *Ligny*, se replie sur *Waterloo*.

Il faisait un temps affreux. La pluie tombait par torrent : la terre était horriblement détrempée. Alors les soixante-sept mille hommes de votre empereur bivouaquent à la *Belle-Alliance*, pendant que Napoléon couche au *Caillou*, en face de Wellington, qui bivouaque à *Mont-Saint-Jean*, avec son armée composée de cent mille hommes.

Pendant ce temps, Grouchy poursuivait Blucher et ses Prussiens. Blucher, ayant rallié ses troupes à *Gembloux*, se retirait à *Wavre*, le même soir du 17. Mais Grouchy ne dépasse pas *Gembloux*.

Napoléon envoie des estafettes prévenir Grouchy d'arriver, qu'une autre bataille est imminente, et que ses régiments sont nécessaires à son armée. Et cependant il aurait fallu à tout prix empêcher la réunion des Prussiens avec les Anglais, de Blucher avec Wellington. Mais cent mille Anglais contre soixante mille Français ! Aussi Grouchy est appelé. Viendra-t-il ?

Le 18 juin, un dimanche, malgré les mauvais jours qui ont précédé, le soleil se lève beau comme celui d'Austerlitz. L'armée française le reconnaît comme un augure de victoire : elle croit au soleil de son Napoléon !

L'empereur Napoléon, ayant couché au *Caillou*, une ferme de mon village de *Planchenois*, là en face, il se plaça sur la hauteur de la *Maison-d'Écosse*, d'où il dominait la plaine, en regard de Wellington, ayant à ses pieds une autre ferme, celle de *Belle-Alliance*.

Donc, c'est ici sur cette lisière du bois qui a été défriché, depuis ce point à gauche, jusqu'à cette ferme d'Ougoumont, à droite, que se forme la ligne des Anglais. Wellington se place sous un arbre, là, à l'extrême gauche, prêt à commander les mouvements. L'arbre n'y est plus parce que les Anglais l'ont coupé et en ont fait des tabatières, comme

souvenir... A la gauche, plus loin où est la montagne, se rangent les Belges, et à gauche encore, où sont les petits monuments, s'établissent les Bavares et les Prussiens.

A la vue de l'armée des alliés qui se range en bataille, et de la sienne dont l'acclamation le salue, Napoléon sent vibrer dans son âme l'appel de tous ses triomphes que doit surpasser celui qu'il médite. En avant donc !

Les ennemis sont adossés à la forêt, depuis la ferme d'*Ougoumont* à la ferme de *Papelotte*. Ils ont mis leurs plus braves à Ougoumont, contre laquelle Napoléon porte en effet ses premiers coups dans la personne du prince Jérôme, et dont les Français s'emparent après un combat opiniâtre. Le château, crénelé par les Anglais, est brûlé par Reille. Ainsi la gauche de notre armée est déjà libre.

A la droite le général d'Erlon se porte sur la *Haie-Sainte*. Une épouvantable cannonade balaie le plateau et dévore l'infanterie anglaise.

C'est à onze heures que ce terrible drame a commencé, et il est une heure, lorsque Napoléon va donner au maréchal Ney l'ordre d'attaquer le centre de l'ennemi...

Mais on lui dit, et lui-même croit reconnaître que des troupes nouvelles s'avancent sur le *Chemin de Ware*.

Est-ce Grouchy, qu'il attend ? Alors la victoire sera bientôt décidée...

Serait-ce Blucher lui-même ?..

Quoiqu'il en soit, Napoléon doit frapper au cœur l'armée de Wellington. Aussi Ney se précipite. Les Anglais reculent devant notre infanterie, attaquée cependant par leur cavalerie; mais les braves cuirassiers de Milhaud arrivent, débusquent les Anglais, et nos troupes occupent le plateau qui était aux ennemis.

— Victoire ! disent les soldats.

— C'est trop tôt d'une heure... dit Napoléon.

Pendant il ordonne aux cuirassiers de Valmy d'appuyer ce mouvement. Il est quatre heures : peut-être va-t-on compléter la défaite des alliés.

Mais quel entraînement fatal fait ébranler en même temps la cavalerie de la garde, et son général, Guyot ? Elle formait réserve à l'arrière, et la voici qui se met en marche !

Napoléon donne ordre de la rappeler... Hélas ! c'est en vain.

Jamais plus sanglante mêlée, plus terrible lutte ne frappa le regard de l'homme. Les carrés anglais sont brisés. Wellington s'y enferme ; à chaque instant il se trouve sans asile. On lui tue le général Pictou ; on mutile lord Uxbridge ; on massacre Ponsomby ; le duc de Brunswick tombe mortellement atteint ; le lieutenant-colonel Fox-Canning expire ; le 79^e Highlanders jonche le sol et perd dix huit officiers ; tout un bataillon du 30^e d'infanterie est massacré avec vingt-quatre officiers ; cinq colonels de guides à pied, quatre capitaines et trois enseignes, mordent la boue sanglante du champ de bataille et meurent. A gauche, le prince d'Orange est enlevé par les Français, repris par les Hollandais ; les Hanovriens et

leur chef, Ompteda, sont écrasés; le général néerlandais Van-Merle est égorgé; les Bavares s'enfuient, en laissant la moitié des leurs immolés.

Wellington pleure et s'écrie :

— Il faut encore quelques heures pour anéantir ces braves gens ! Plaise à Dieu que la nuit et les Prussiens arrivent auparavant !

Wellington est battu : la route de Bruxelles se couvre de fuyards; les bagages encombrant tous les chemins; la forêt de Soignes se remplit de soldats de toutes armes; les caissons, les armes, les voitures renversées, annoncent non la retraite, mais la déroute, et le signal du départ va être donné par le général anglais, quand tout-à-coup, Blucher, que Napoléon croit ou contenu ou battu par Grouchy, paraît en ligne avec trente-cinq mille hommes, et suivi de six mille cavaliers anglais, qui débouchent du côté de Gembloux et de Wavre.

Napoléon ne prend conseil que de son désespoir, devenu son seul génie.

Il ordonne un changement de front à son armée. Il se porte en avant à la tête de quatre bataillons. L'attaque générale a lieu de nouveau, et l'ennemi faiblit encore.

Mais les Prussiens tournent notre droite, et veulent nous prendre à l'arrière, par *Planchenois*. Pour les repousser, on détache de la *Haie-Sainte* toute une division. Alors une effroyable lutte a lieu dans ce village que souillent les cadavres.

Cependant la Haie-Sainte a été dégarnie. Blucher s'en empare, et, lançant soudain toute sa cavalerie, tourne et isole du reste de nos troupes notre garde impériale.

Hélas ! plus de ralliement possible, plus même de retraite, plus de réserve !

Il ne reste à Napoléon que ses quatre escadrons de service, et il les lance contre ces masses énormes, qui les accablent et les foudroient. Il en est de même du reste de l'infanterie et de la cavalerie de la garde. Tout est épuisé, efforts, prodiges de valeur, munitions. Les armées ennemies sont maîtresses de ce plateau, dont la conquête achetée par tant de sang nous a fait crier : Victoire !

— Rendez-vous ! crie un capitaine anglais.

— La garde meurt et ne se rend pas ! répond Cambronne.

Cependant une panique s'empare de nos troupes : car, si les Prussiens sont arrivés, la nuit, la nuit surtout est arrivée avec eux...

— Sauve qui peut ! osent dire de misérables lâches.

Vainement Napoléon se jette au-devant de ses soldats, vainement il s'efforce de les rallier derrière un dernier régiment de la garde en réserve avec deux batteries à la gauche de *Planchenois*, l'empereur n'est plus reconnu des siens, et sa voix se perd dans un effroyable tumulte.

— Ici, s'écrie le prince Jérôme, ici doit périr tout ce qui porte le nom de Bonaparte !

Napoléon se précipite, l'épée à la main, dans le seul carré de sa garde qui ne soit pas entièrement foudroyé.

— La mort ne veut pas de vous, lui crient ses grenadiers, retirez-vous !

On l'entraîne, et eux ils tombent !

Vous savez le reste... Il fallut fuir !... dit notre guide.

Wellington et Blucher se rencontrèrent à la Belle-Alliance, là-bas, lorsque les débris des Français s'éloignaient en hâte. Ils se prirent mutuellement dans leurs bras, et Wellington dit à Blucher :

— Monsieur le maréchal, vous êtes le premier général du monde, car vous avez battu le grand Napoléon !

— Après vous, Mylord ! répondit Blucher à Wellington.

Il paraît que l'Anglais a pris la chose au sérieux...

Quoiqu'il en soit, mes pauvres Français, vous étiez battus en effet... continua François Pierson, et, si cette journée du 18 juin 1815 fut horrible à voir, les journées qui suivirent ne le furent pas moins...

Le récit d'une bataille est toujours émouvant, chère Madame ; mais celui de la bataille de Waterloo, fait par un témoin oculaire sur le champ de bataille même, engraisé des cadavres de nos frères, à l'endroit où Napoléon, Wellington, Blucher, avaient si cruellement lutté, en face des lieux, scènes de ce grand drame, *Waterloo, Mont-Saint-Jean, les Quatre-Bras, Ougoumont, Papelotte, Haie-Sainte, Belle-Alliance, le Caillou, la Maison d'Ecosse, Planchenois, etc.*, produisait sur nous une impression si profonde, que nous en étions pâles de saisissement et d'émotion.

— Jamais vous ne vous figurerez l'aspect de cette plaine, le lendemain, quand le jour vint... reprit notre guide. Et encore je ne vous dirai rien des horreurs de la nuit, sanglots, clameurs, plaintes, soupirs, gémissements, murmures, rumeurs sans nom... Songez que des milliers de cadavres couvraient le sol, et que ce sol n'était plus de la terre, c'était de la boue sanglante, du mortier de chair humaine, d'ossements et d'animaux. Songez aussi que des milliers de pauvres soldats, encore vivants, se débattaient sous les étreintes de l'agonie et de la mort, au milieu de cadavres raidis par la douleur. Et que de chevaux écharpés, les flancs percés, la poitrine ouverte, couvraient aussi la plaine, vivants encore en très-grand nombre ! Et des canons, et des caissons, et des armes, et des vêtements, etc. Non, jamais l'imagination humaine ne pourra se représenter un tel tableau.

La métairie d'Ougoumont fumait là-bas... Planchenois était dans un état affreux, ici... Partout les paysans revenaient à leurs maisonnettes... On nous mit tous à contribution... Il fallut porter à boire aux blessés, il fallut enterrer les morts... Et comme on n'avait ni assez de monde, ni assez d'outils pour creuser la terre, alors on entassa les cadavres, en les mêlant avec des fagots, du bois, de la paille, et on mit le feu à ces pyramides d'humains. Des colonnes de fumée horrible à sentir, s'élevaient sur cette plaine et empestaient l'air... Oh ! que c'était affreux. Et cela dura quinze jours au moins. Nous n'en pouvions plus de fatigue ; nous n'avions pas de pain ; toutes les provisions avaient été épuisées, et il fallait travailler la même chose, les bras dans le sang, des lambeaux de chair

aux mains, et enlever des corps putréfiés... ou bien, des cordons de Prussiens, qui nous veillaient, tiraient sur nous sans pitié. On a fusillé plusieurs des nôtres qui avaient retiré des bourses d'or ou des montres des poches des officiers. Il fallait que tout fût mis en terre, sans toucher à rien, bijoux, portefeuilles, bourses, montres, habits et cadavres... Allez, ce fut une corvée dont nous avons souvenance.

Voyez : ici où les Belges ont élevé cette *bête* de montagne, il y avait un ravin qui serpentait comme cela... c'est là qu'il y avait des Anglais et de l'or et de l'argent !

— Mais on ne voit plus le ravin ? dit Emile ..

— Tiens, vous dites comme mylord Wellington, qui, étant revenu sur ce champ de bataille, il y a quelques années, et trouvant cette montagne des Belges, leva les épaules, et se prit à dire :

— Ils m'ont détruit mon champ de bataille !

En effet, ils ont nivelé le ravin pour élever leur bosse de dromadaire sur laquelle ils ont mis un lion. Ah ! le lion c'était le Français ! car vous avez été battus, oui ! mais parce que Grouchy n'est pas venu. Vainement votre empereur lui envoyait courrier sur courrier, on tuait les courriers là-bas, du côté de Sombref, car M^{lle} Février, une de mes connaissances à moi, me l'a dit, et elle avait vu cette horreur ! Ah ! on a trahi votre Napoléon ! Sans cela, le lion ! c'eût été vous ! Aussi, quand le maréchal Gérard et le duc d'Orléans conduisirent une armée française au siège d'Anvers, en 1832, vos soldats voulurent faire rouler le lion belge du haut en bas de cette loupe de terre, et déjà ils lui avaient arraché la queue..., lorsque le maréchal intervint et arrêta cette *profanation*... qui n'eût été que *justice*.

Maintenant que nous avons vu l'ensemble de ce triste champ de bataille, allons voir *Mont-Saint Jean, Ougoumont, Haie-Sainte, Belle-Alliance, la Maison d'Ecosse et Planchenois*.

Nous visitons d'abord les sépultures des Hanovriens et des Bavares ; puis, sans nous donner la peine de monter sur la *bosse de chameau* des Belges, comme a dit le guide, nous entrons dans une première chaumière, où l'on nous montre un squelette retiré de la veille, d'une excavation voisine, avec une quantité de balles, de biscaïens, de pièces de monnaie, etc. Pierson nous montre une seconde chaumière qui tient lieu de *musée*. Là, nous trouvons, conservés précieusement, des habits anglais, des uniformes de Français, troués, percés, sanglants, des casques de dragon, des kolbacs de chasseurs, des schakos de grenadiers, toutes les coiffures de soldats, des pistolets, des mousquetons, des espadons, en un mot une énorme quantité d'objets enfouis dans la plaine.

Enfin nous longeons la Ferme d'Ougoumont, dont les murs sont encore crénelés, noirs de feu, et ruine telle qu'elle fut faite au jour fatal du 18 juin 1815. Nous avons l'intention d'y entrer ; mais M. Dory avise une trentaine d'Anglais qui entourent, dans l'intérieur, le sergent Murray, ancien soldat anglais, acteur dans la bataille, et maintenant devenu guide

de ce sinistre théâtre pour ses compatriotes, et alors, il nous détourne d'aller nous mêler à eux.

— Sur ce terrain, dit-il, Anglais et Français sont ennemis irréconciliables ! ils ne peuvent que se tourner le dos...

Mais ma mère a passé sa tête par un des créneaux... et son œil inquisiteur a vu la cour.

Nous nous éloignons, lorsque soudain des cris de louve à laquelle on a pris ses louvetaux, se font entendre. Nous nous retournons. Une femme court derrière nous dans la plaine. Nous n'en avons cure. Mais c'est bien à nous qu'elle en a. Voici cette femme, rouge comme un homard, échevelée comme une sorcière, sale comme une harpie, furieuse comme Hermione, qui se précipite sur ma mère.

Le guide, effrayé, s'écarte, le lâche !

Mais M. Dory survint, se met entre ma mère blanche de terreur et cette virago qui écume de rage, et la tient à distance. Elle veut lui enlever son chapeau; elle cherche à saisir son paletot; elle vomit mille injures saccadées; le digne homme a fort affaire de lutter contre cette furie. Heureusement le sang-froid ne le quitte pas.

Savez-vous ce que veut cette mégère qui a nom *MARIE TOURLOUROU*, et devrait s'appeler *CUPIDITÉ* ?

Il paraît que tout curieux qui passe à sa ferme est mis à rançon. On prélève sur lui, de par *Marie Tourlourou*, une somme de cinquante centimes. Malheur au récalcitrant ! On lâche après lui les chiens de ferme, les valets. Le digne mari de cette femme vous poursuit avec sa fourche de fer, et, bon gré, mal gré, il faut s'exécuter. L'année dernière, ils ont eu l'audace de prendre un petit enfant à sa mère pour la forcer à payer la contribution. Or, nous sommes quatre : c'est *deux* francs que nous devrions payer à ce leueur de gabelles. Mais elle s'y prend de telle sorte pour exiger un paiement illégal, que M. Dory refuse net. Heureusement les chiens de basse-cour, les valets et le mari de cette femme, indigne de ce nom, sont absents. Elle les remplace autant qu'elle peut, et que ne peut-elle pas ?

— Canaille, brigand ! voleur ! filou ! ah ! tu te sauves pour ne pas me payer ! Ah ! par-ci ! ah ! par-là...

A quoi M. Dory oppose stoïquement le mépris du silence. Il se contente de dire :

— Vous n'aurez pas un sou, la mère. Passez votre chemin, et m'en croyez. Mais sur toutes choses ne me touchez pas, ni personne ici... Voyez : ma canne ne dit mot ! mais elle agira...

Cette louve, irritée de toute la dignité de son antagoniste, le suit en renouvelant ses outrages... Elle nous suivra jusqu'au bout du monde, dit-elle; il lui faut son argent... Arrivés à une limite de champ, assez près de la *Maison d'Ecosse*, épuisée de colère,

la voix rauque, la figure en feu, les membres crispés, cette odieuse matrone veut une dernière fois saisir M. Dory.

— Un Français ne se rend pas, mais il vous... envoie au diable, votre frère ! dit-il... en parodiant le mot de Cambronne, sur le même champ de bataille, et peut-être au même endroit.

Enfin le monstre s'arrête... Dire ce que le vocabulaire de sa rage lui fournit d'abominables injures... serait impossible. Quand nous sommes un peu loin, le guide se rapproche, car il n'a osé se tenir à portée de Marie Tourlourou.

— Vous pouvez dire que vous êtes un brave ! fait-il... quel sang-froid, quel courage ! Résister à Marie Tourlourou ! Il n'y a qu'un Français pour cela !...

— Eh bien ! vous pouvez dire que vous êtes un lâche, vous, répond froidement M. Dory ; car vous avez livré à cette femme sans les défendre, en vous sauvant, au contraire, des voyageurs qui s'étaient confiés à votre garde ! C'est mal...

Le guide baisse la tête... mais il répète encore :

— Il n'y a que les Français pour avoir tant de courage !

Nous avons tout vu, détail par détail, sur ce sinistre plateau de Waterloo, et nous sommes rentrés à Bruxelles, muets, tristes, rêveurs... L'épisode seul de notre seconde édition de la bataille de Waterloo nous porte quelque peu à sourire. Nous nous souviendrons du champ de bataille de Waterloo.

Chère Madame, nous passons encore deux jours à parcourir Bruxelles et à visiter la bonne et heureuse famille de M. Edmond, dont tous les membres s'aiment tant, qu'à les voir on comprend la félicité que l'Évangile voudrait donner au monde.

Puis, nous reprenons le chemin de fer de Paris.

Encore quelques heures donc, et nous irons déposer à vos pieds nos souvenirs de voyage, et vous dire que, de loin comme de près, nous vous aimons de toutes les facultés dont le ciel a doué nos âmes.

Votre petit ami,

E. D.

FIN.